

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA RÉCOLTE DES NÉNUPHARS
SUIVI DE
FAIRE ÉCLATER LE GENRE : SCIENCE-FICTION ET FÉMINISME

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ÉLISE WARREN

AVRIL 2020

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à mon père, mon lecteur fidèle, qui m'a donné l'amour des lettres.

Merci à Lori Saint-Martin, sans qui rien de tout cela ne serait possible.

Merci à mes deux amies précieuses qui ont été là pour moi, Anna et Marie-Pier, l'une durant l'écriture de roman, l'autre durant l'écriture de l'essai.

Merci à toutes celles et ceux qui ont été de loin ou de près investies par ce projet, qui m'ont fait sourire, qui m'ont redonné confiance en moi. Je vous aime.

Et bien sûr, merci à notre cohorte de recherche-crédation. Je ne serais pas qui je suis sans vous.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
LA RÉCOLTE DES NÉNUPHARS.....	1
FAIRE ÉCLATER LE GENRE : SCIENCE-FICTION ET FÉMINISME.....	104
Marcher sur un fil.....	105
Naviguer entre les mondes possibles.....	109
Qui nettoyait le costume de Darth Vador?.....	114
Prévenir les cauchemars.....	120
Penser le féminisme.....	123
Pour l'amour de la science-fiction.....	133
Perspectives dystopiques.....	142
BIBLIOGRAPHIE.....	150

RÉSUMÉ

La récolte des nénuphars est un récit dystopique qui met en scène deux narratrices. L'une, Astrid, vit dans un monde futuriste où la ville est entièrement composée de verre et où les hommes et les femmes vivent séparément. L'autre est une narratrice sans nom qui existe à travers un journal personnel, qui date des années 2019-2020. Depuis la découverte de ce journal, Astrid n'est plus tout à fait la même. Contaminée par sa lecture, elle peine à accepter le deuil de son amie Lunie, partie vers « l'oasis » après avoir gagné un concours de féminité. Astrid se verra forcée, à cause de sa curiosité, à participer à ce concours et perdra ses repères, jusqu'à se croire la réelle narratrice du journal personnel. Elle découvrira que sa ville est bâtie sur un mensonge et, complètement délaissée par le système, elle tentera d'écrire à son tour, afin de raviver la mémoire de toutes celles qu'elle a aimées.

Faire éclater le genre : science-fiction et féminisme, quant à lui, commence par une mise en contexte de la colère féministe comme moteur d'écriture. Il passe ensuite par l'élaboration d'un horizon théorique de la science-fiction (Darko Suvin, Joanna Russ), de la science-fiction féministe (Sarah Lefanu, Joanna Russ), puis de la dystopie (Frédéric Claisse), un des sous-genres les plus politiques de la science-fiction, ce qui fait d'elle un parfait véhicule pour une écriture féministe. Un chapitre est consacré à la prescription de beauté imposée aux femmes dans notre société, symbole de la binarité sexuelle et de l'hétéronormativité qui nous régissent. Le chapitre suivant remet en question l'appartenance générique de *La récolte des nénuphars* à la science-fiction, un genre difficilement saisissable, mais qui implique certaines attentes chez les lecteurs et lectrices. L'essai conclut en remettant en question, cette fois-ci, la définition même de la dystopie établie plus tôt : peut-être peut-on écrire une dystopie sans placer l'univers dans le futur, séparer ce sous-genre de la science-fiction, en faire un genre en soi. Écrire une dystopie serait alors une façon spécifique d'aborder notre société, dans l'optique de sensibiliser politiquement ses lecteurs et lectrices.

MOTS-CLÉS : SCIENCE-FICTION, FÉMINISME, DYSTOPIE, ÉCRITURE POLITIQUE, BINARITÉ SEXUELLE

LA RÉCOLTE DES NÉNUPHARS

La table de chevet jaune

La boutique de l'antiquaire a les vitres poussiéreuses. À l'intérieur, une dizaine de chandeliers pendent, allumés comme pour étoiler le plafond. Je promène ma main sur les différentes surfaces de bois, les meubles vieillis avec les siècles. Ma chambre manque un peu de chaleur. Lui donner vie avec un petit meuble d'une autre époque.

J'essaie de retranscrire, de dresser un portrait fidèle de ce qui s'est passé. Sous le crayon, parfois les lettres tremblent. Il faudra me pardonner mes délires et mes inventions. C'était il y a quelque temps, déjà. Une autre vie, totalement.

Les meubles sont entassés les uns contre les autres dans la boutique. Je cherche des yeux celui que je rapporterai chez moi, dans la chambre. Une foule désorganisée dans le silence. La propriétaire du magasin ne se fait pas voir. Je prends le temps de les renifler un par un. Et je vois la tache jaune.

Une toute petite tache jaune dissimulée derrière un miroir au cadre doré et une commode en mélamine blanche. Une toute petite tache jaune qui sort de la masse de ces fantômes endormis. Je déplace le miroir et pousse la commode. Le voilà. Le meuble qui donnera vie. Une table de chevet au tiroir jaune. Qui sent la forêt et le monde que je n'ai jamais connus.

On dit que la pluie peut être à la fois légère et déluge, en averses et en continu. Il arrive même qu'elle soit accompagnée de neige et de grêlons. Je ne saurais pas. Les pluies sont acides et dangereuses. Lorsqu'elles tombent, c'est contre le dôme. Et toute la ville tremble.

Au comptoir, j'appuie doucement sur la sonnette. Une dame âgée apparaît, le regard pétillant. Elle m'invite à déboursier mon salaire du mois pour ce petit meuble jaune. Je grimace. Elle m'explique en sourdine la provenance, la qualité, la durabilité de la tache jaune. Je remarque que je me mords les lèvres. Je veux sentir le monde dans la chambre. Avoir un peu de chaleur là où tu as planté ton hiver.

Je ne sais pas si, tout de suite, je m'en voulais d'avoir acheté la table de chevet jaune. Je me souviens d'avoir quitté la boutique de l'antiquaire avec le sourire aux lèvres,

le portefeuille vide. Il aurait fallu m'arracher les yeux cet après-midi-là pour ne pas voir le chemin de tempête dans lequel je m'engouffrais.

Je reviens à l'appartement avec la petite table de chevet dans les bras. Naïma m'ouvre la porte et m'aide à l'installer près de mon lit. Puis, elle retourne dans la salle de bain pour se coiffer. Ce soir, elle a un rendez-vous. J'espère que celui-ci sera fructueux. Naïma est en quête d'amour et c'est sans succès. Je me laisse tomber sur mon lit. Satisfaite. Le jaune ajoute un brin de lumière dans la chambre. Je me relève afin de déposer sur la table de chevet une des nombreuses plantes qui jonchent le sol. J'ouvre son tiroir. Ça sent la toundra. La jungle. La mousse qui pend d'un arbre mort. Ou du moins, c'est ce que j'imagine. En réalité, ce n'est qu'une odeur de poussière qui flotte.

On dit qu'on ne peut être saine que dans un environnement sain.

Je m'approche du mur en verre qui donne sur la ville. D'ici, je peux voir les grues s'activer sur le bâtiment d'en face. Un gratte-ciel à venir. Qui me coupera sûrement du soleil. Les grues bougent lentement. Elles me rappellent d'énormes girafes penchées pour cueillir les passantes de la ville. Leur mouvement m'obnubile. On dirait que je pourrais grimper sur l'une d'elles et m'enfuir par le haut.

J'ai froid. Je me recouvre d'une couverture en laine. J'ouvre le tiroir de la table de chevet et il coulisse avec vacarme, comme s'il se frottait contre son cadre. Je me demande avec quoi je vais le remplir. Je le referme. Je l'ouvre. Cette fois-ci, je tire trop fort. Le tiroir suit ma main, se détache du meuble, tombe sur mes genoux parce que je ne m'y attendais pas. En voulant le replacer, j'aperçois une ombre à l'intérieur. On dirait une enveloppe en tissu. Collée au fond de la table de chevet par du ruban adhésif.

Naïma chantonne devant le miroir de la salle de bain.

Je plonge ma main et arrache l'enveloppe. Le tissu est rugueux. Et il contient quelque chose de dur.

Je ne suis pas certaine de comprendre.

Je regarde autour. Le soleil se couche. Les murs ont des yeux. Je replace le tiroir. Prends une fausse chandelle que j'allume et emporte avec moi sous les couvertures du lit. L'enveloppe dans mes mains. J'entends mon cœur battre. Il aurait fallu qu'on m'arrache les yeux.

Je tire doucement le contenu du sac en tissu. Du bleu en sort. C'est un livre à couverture rigide. Il me paraît fragile. Prêt à s'effriter. Il sent fort. Me picote le nez. Je l'ouvre et le papier craque. Je passe mon doigt sur les feuilles jaunâtres et rugueuses sur lesquelles sont inscrites des lettres noires, ondulées. Je lis la première ligne. Une date. Un journal personnel. Ce n'est pas possible. Je pousse le journal au fond des couvertures. Je sors la tête.

Regarder à droite, à gauche. Me sentir observée. Refaire mon lit. Sortir de la chambre. Ce n'est pas possible. Comment ai-je pu tomber sur un tel journal? C'est la faute au jaune. Tout a commencé à cause de la table de chevet jaune.

Dehors, les girafes sont muettes.

11 septembre 2019

Ce que j'aime quand je me tiens avec des amis gars, c'est la possibilité du jeu. De la compétition. Ma mère m'a toujours reproché d'être hyper compétitive.

Alors quand, avec mes amis, on court au parc pour jouer au soccer, je m'y donne à fond. Les vêtements crasseux, la sueur dans le cou, de la bouette partout. J'aime courir, les pousser, être en concurrence, voire violente. Je n'avais pas le droit d'être comme ça dans mon collège de filles, où il était mieux de refuser de courir trop vite ou de lancer un ballon trop fort. Ce n'est pas joli de suer à travers son chandail.

Les plantes

Dans la chambre, elles sont partout. Empotées par dizaines. Quelques-unes suspendues, notamment les colliers de perles, de petites billes vertes qui tombent gracieusement. J'ai aussi des bégonias et plusieurs cactus. J'essaie de faire pousser un fraisier. À ce jour, toujours pas de germination.

J'aime bien regarder mes plantes. J'ai la manie de les nommer. Le plant de marguerites s'appelle Amélie. Et le cactus sur ma table de chevet se nomme Pascale. Si le fraisier se pointe le bout du nez, il sera Mimi.

Pourquoi y avait-il un journal.

Les plantes donnent de l'oxygène dans la chambre. Si elles vivent, alors pas de craintes, je ne mourrai pas asphyxiée. Et puis, j'aime bien regarder la ville à travers cette verdure. Des feuilles vertes qui cachent certaines maisons ou des fleurs blanches qui occupent soudainement le parc à proximité. Mais maintenant, les plantes s'accumulent au sol, autour de ma chaise de lecture. Elles prennent l'espace du tapis et même de ma nouvelle table de chevet. Au moins, je n'en ai pas mis sur mon lit, quoique ce dernier est habité par autre chose.

J'aime penser que je suis une fille vivace. Une espèce sauvage née sans qu'on le lui demande. Je n'ai pas besoin de fleurir ou de sentir bon. Simplement de pouvoir choisir le lieu où le soleil brille et la brise chatouille.

Je dois cesser de penser à l'extérieur.

On dit qu'il est inutile de rêver à ce qui nous est interdit.

Näïma me le répète constamment. Astrid, sors la tête des nuages. Astrid, tu as encore oublié ton repas dans le micro-ondes. Astrid, tu sais très bien que tu ne la reverras jamais.

Astrid. Un nom astral. Je me sens plutôt comme une comète déchue sur Terre. Frappée en pleine envolée. Peut-être qu'en montant sur les girafes, je pourrais m'enfuir par le haut.

Nāïma a raison. Depuis qu'elle est ma colocataire, elle m'aide à t'oublier. J'ai donné une plante à Nāïma. Quelques semaines plus tard, je l'ai trouvée morte, asséchée dans un coin sombre de sa chambre.

Je me demande si je ne devrais pas trouver une meilleure occupation qu'observer mes plantes grandir.

Je m'enfonce la tête sous les couvertures du lit. Je tire le journal de sa cachette. Je ne devrais pas le lire. Il me faudrait le soumettre aux autorités. Mais quelque chose m'y attire. Comme si l'écriture m'était familière, ou même que j'espérais entendre la voix de celle qui tient le crayon à travers des décennies d'oubli. J'aime croire qu'il s'adresse à moi. Que le jaune m'a appelée. Que je serais destinée à quelque secret grandiose.

Avec la table de chevet jaune, j'ai introduit une autre époque dans ma chambre. Deux mille dix-neuf. Je dis l'année à voix haute.

Il aurait fallu m'arracher les yeux.

Dans mon lit, je suis dissimulée. Je ne vois pas le pétale de marguerite tomber au sol.

29 septembre 2019

Je n'arrive plus à rénover ma chambre. Ça fait, quoi, deux ans que je suis en construction? Des boîtes partout. Je perds mes choses et toujours j'ai envie de pleurer. J'ai décidé d'arrêter. Je veux juste installer mes rideaux. Ça fait un mois que je dis que je vais le faire. Mes fenêtres sont nues. Le soir, je me déshabille dans le noir pour ne pas que les passants me voient à poil. Le jour, si je vois mon reflet dans les fenêtres, je me change en me mettant à quatre pattes au sol. Cachée. Ma mère me dit de faire attention. Elle aussi se promenait torse nu dans sa chambre, jusqu'à ce que le voisin d'en face se plaigne. Vieux pervers.

J'ai abandonné ma chambre, mais c'est correct. Ce ne sont pas les projets qui me manquent.

Les murs

Je n'y avais jamais vraiment pensé. On les appelle les vitres, le verre, parfois même les fenêtres. Les murs sont transparents ici. Des fondations aux plafonds, tout est composé de verre. On peut tout voir. À perte de vue. Une ville fragmentée par mille transparences jusqu'au dôme qui nous protège de l'extérieur.

Je n'y avais jamais vraiment pensé. À l'intimité des murs opaques. Si tout n'était pas transparent. Je n'y avais jamais vraiment pensé. Au fait qu'il est vrai que ma voisine observe tout ce que je fais. Et moi j'observe Naïma. Et Naïma observe le bâtiment d'en face. On voit tout, tout le temps.

Je n'ai jamais eu besoin de me cacher, me mettre à quatre pattes au sol. Enfin, je suis présentement sous les couvertures à lire le journal. Peut-être que ça paraît louche. Peut-être que la voisine va me dénoncer.

Les rideaux sont interdits.

Épiée. C'est un mot que tu m'avais appris. Glissé comme ça sans que je m'en aperçoive vraiment, mais le mot est resté dans ma bouche tout de même. Parce que peu de temps après, tu es partie.

J'ai acheté une nouvelle plante pour la chambre, aujourd'hui. Une plante succulente qui ne fleurit pas. Elle se trouve collée contre la fenêtre. Le mur, en fait, ou je devrais dire le verre qui donne sur la ville et sur les grues, les girafes. Octobre. On a de moins en moins de lumière. J'espère qu'elle survivra. Naïma me dit que mes plantes la rendent mal à l'aise, que ça lui rappelle qu'on vit dans une grande serre. Comme si nous allions être cueillies et mangées.

Vers quatre heures, j'allume toutes les fausses petites chandelles que je me suis achetées. Environnement tamisé pour lire. Ici, la température est la même, au dehors comme en dedans. Quand je « sors », je ne suis pas vraiment dehors. En fait, je change de pièce. Les murs sont plus loin, au ciel. Le dôme, un plafond de verre. Toujours à l'intérieur. D'un côté du verre. Du mauvais côté.

Toi, Lunie, tu as réussi à sortir.

Je pointe le nez hors des couvertures. Peut-être que je devrais cesser de lire ce journal. Je me sens épiée comme jamais auparavant. Comme si on m'auscultait l'intérieur du sexe. À plusieurs paires d'yeux. Mais je suis aussi celle qui épie. L'autre jour, j'ai croisé l'appartement d'une ancienne camarade de classe. Elle habite au rez-de-chaussée. Je revenais du travail. Et je l'ai vue dans sa salle de bain. Ses cheveux lui couvraient le visage. Elle était assise au sol. Du sang sur ses poignets.

J'ai continué mon chemin et j'en ai fait part à Naïma. Naïma en a parlé à une de ses amies au salon de coiffure. Cette dernière a dû le répéter, parce que quelques jours plus tard, cette ancienne camarade de classe a perdu son emploi de concierge en garderie, sous prétexte de mauvaise influence sur les petites. C'est Naïma qui m'a dit qu'elle avait perdu son poste. Il faudrait cesser d'ouvrir la bouche. Se taire. Surveiller et être surveillées. Je m'en veux.

Il aurait fallu que même dans sa salle de bain, elle affiche le sourire.

Il n'y a qu'un seul mur qui est opaque dans cette ville. Difficile de le manquer, il s'étire jusqu'au dôme. Un mur de béton. Je n'y suis allée qu'une seule fois. Avec Lunie. Quand je le regarde depuis sa base, sa hauteur est si vertigineuse que j'en perds pied. Lunie mettait ses deux mains sur le béton. Son regard s'est assombri. Sa voix n'est devenue qu'un murmure.

« Je me demande s'ils vivent comme nous. »

Je n'ai pas répondu. Je ne m'intéresse pas aux hommes qui sont de l'autre côté du Grand Mur, comme on l'appelle. Depuis la fondation de la cité de verre, nous sommes séparées. Lunie a retiré ses mains du béton. Son regard noir s'est accroché au mien.

« J'espère qu'on ne saura jamais. »

13 octobre 2019

Quand je me rendais à l'école secondaire, je vérifiais tout le temps la courbe de ma jupe derrière les jambes. Contrairement à celle de mes camarades de classe, ma jupe n'a jamais été ajustée. Alors je la roulais deux tours pour la raccourcir, question de ne pas paraître comme une petite fille sans style. Mais elle se déroulait tout le temps avec mon sac à dos. À chaque coin de rue, je regardais mon reflet dans la vitrine des commerces. Ou même dans les fenêtres des automobiles stationnées. Je me tournais légèrement, me mettais sur la pointe des pieds et vérifiais si ma jupe n'était pas courbée vers le bas. Je crois que j'ai pris l'habitude de me regarder dans le verre en me rendant au métro. Comme un rituel tous les matins. Après l'époque en uniforme, j'observais si mon style vestimentaire m'allait bien cette journée-là. Ensuite, la grosseur de mes cuisses m'obsédait. Puis, celle de mon ventre. Et enfin, tout simplement, la viabilité de mon visage. Toujours, je cherche à cacher le fait que je fixe mon reflet dès que j'en ai l'occasion. Me tourne de profil. Rentre mon ventre. À répétition. Je ne veux pas paraître imbue de ma personne. Si ce n'est trop complexée.

Nettoyer les transparences

Mon réveil sonne à cinq heures. Je me lève avant le soleil. Je déjeune rapidement, saute dans la douche. J'aime quand l'eau me brûle. Je sèche mes cheveux. Les tire en une queue de cheval. M'observe la peau de près. M'éloigne du miroir pour analyser ma figure. Me tourne sur le côté pour voir mon profil. Rentre le ventre. C'est mieux.

On dit qu'il existait des serpents à deux têtes.

Je commence avec les bureaux. Parce qu'il n'y a personne à cette heure-là. Je rentre dans un bâtiment plongé dans le noir. Je prends l'ascenseur et monte au dernier étage. J'ouvre la première porte vitrée, lave-vitres en main. Ces machines rondes, j'en ai cinq. J'en prends bien soin. Je referme la porte. J'insère le liquide nettoyant dans un lave-vitre, l'active et le pose sur le verre. Dans un petit bruit continu, la machine nettoie automatiquement les surfaces. Tout s'évapore à son contact. Et la vitre devient luisante dans sa transparence. J'installe un deuxième lave-vitre.

J'arrive à faire un étage complet avant l'arrivée des premières travailleuses. Ce bâtiment n'a qu'une douzaine d'étages. Je ne suis pas celle qui nettoie l'extérieur des murs. Je ne suis pas celle non plus qui nettoie le dôme. Seulement les intérieurs. Par petits contrats, sauf celui-ci qui m'assure un salaire stable. Vers trois heures de l'après-midi, je me dirige vers mes autres clientes. Je lave les vitres de leurs appartements, beaucoup plus luxueux que le mien. Je me dirige souvent d'un quartier à l'autre en tramway avec mes cinq rondelles grosses comme la paume de ma main. Aujourd'hui, une femme avec un balai manuel, des linges souillés et des gants en latex jaunes s'est assise à côté de moi. Elle aussi a les cheveux attachés. Elle aussi a l'air de vouloir s'endormir sur le banc. Nous ne nous parlons pas. Il m'arrive parfois de rentrer les souliers trempés, une plainte à mon dossier, une machine à remplacer.

Sur le tramway, je vois mon reflet dans le verre. J'ai de grosses cernes, les yeux creux. Une figure ratatinée. Je pense à la narratrice du journal. Je me demande à quoi elle ressemble. Elle doit être plus jolie qu'elle ne le pense.

Soudain, une femme Masquée entre dans notre wagon. Dans une longue toge blanche, elle porte un masque qui lui recouvre le visage. Il est formé de fragments de

miroirs brisés. Autour d'elle, nous sommes toutes silencieuses. Nous nous tenons plus droites.

Je rentre chez moi. Me lave une deuxième fois. M'habille en robe fleurie. Mange une collation rapide. Je télécharge un livre illustré sur ma liseuse électronique. Deux fois par semaine, je fais la lecture aux enfants de la garderie.

Et, toujours, quand je rentre le soir après ma journée de travail, je remarque que nos vitres sont sales. Je repousse toujours cette tâche au lendemain. Mais il faut nettoyer les transparences. Afin d'éviter une amende.

Interdit de se cacher derrière une couche de crasse.

La nuit, j'allume une fausse chandelle sous mes couvertures et ouvre le journal qui craque. Fissure où m'échapper dans un univers sans vitres à laver et sans regards à surveiller. Un monde où la fin n'est pas encore survenue.

24 octobre 2019

Ton frère te dit que t'es pas assez belle pour Occupation double et tu te crisses d'Occupation double mais ça t'affecte quand même. Et là, bien sûr, tu te regardes dans le miroir. T'essaies de voir dans certains angles si t'es belle. Tu te tournes de profil. Rentres ton ventre trop gros. Tu te dis que tu vas moins manger demain. Tu te trouves conne de penser ça. Tu te demandes pourquoi c'est si important pourquoi c'est si important que tu sois belle si tu vis une vie qui elle est belle pourquoi l'enveloppe compte tant.

Parce que j'ai l'impression que je n'existe pas en dehors de leurs regards, de leurs regards désirants.

Éclairage tamisé

La musique est forte. Ça sent un mélange de bière et de sueur. Je remonte mes pieds sur la chaise. Je ne veux pas les garder au sol collant.

On est jeudi. Tous les jeudis je viens ici. Parce qu'Amandine y travaille. Parfois je viens seule, mais ce soir, Naïma m'accompagne. Elle parle fort et elle rit. Elle est belle quand elle est enjouée comme ça.

« Je ne comprends pas pourquoi elle passe aux demi-finales. Elle est trop vieille. Et sincèrement, as-tu vu son nez? » Naïma a le regard rivé sur l'écran au-dessus de ma tête. Je vois deux rectangles lumineux sur ses pupilles. On y joue le concours de féminité, comme d'habitude. Je ne l'écoute plus depuis que ton visage y était apparu après des semaines d'absence.

Les autres femmes qui nous entourent sont tournées vers l'écran. D'où je suis assise, je les observe comme au théâtre. Amandine apparaît à notre table, dépose deux verres, me fait un clin d'œil et repart avec son plateau sous le bras. Cette année, cela fera vingt ans qu'elle travaille ici. Vingt ans avec le même tablier noir autour de ses hanches larges.

Je n'ai pas envie de laver des vitres pendant vingt ans. Ça fait déjà trop longtemps. Je prends une gorgée pétillante. Naïma appelle Amandine de sa voix aiguë.

« Tu ne vas même pas nous parler? »

« Qu'est-ce que j'aurais à dire à des filles plates comme vous? » rétorque Amandine par-dessus la musique en servant d'autres boissons.

« T'es juste jalouse parce qu'on est plus jeunes que toi! » Naïma rit à gorge déployée, l'alcool lui donne une petite teinte rosée sur ses joues.

« Si seulement la sagesse venait avec la jeunesse! »

On entend le sourire dans sa voix même si elle nous tourne le dos. Amandine ne rit jamais. Elle a plutôt un sourire moqueur en coin dès qu'elle est amusée.

Je me rends compte que moi aussi je retousse les lèvres. C'est toujours ainsi entre Naïma et Amandine. J'aime m'entourer de gens bruyantes parce que, pour ma part, je ne parle pas beaucoup.

Naïma me pince le nez. J'aime te voir sourire, qu'elle dit. J'aime ton sourire, toi qui ne souris plus depuis qu'elle est partie.

« Pourquoi parles-tu de Lunie? » Mon ton est sec. « Je vais rentrer finalement. Je suis fatiguée. » Je me lève et ramasse mes affaires. Je ne sais pas ce qui me prend. Même maintenant je me le demande. Je ne suis pas une personne brusque, mais voilà que je traverse le bar pour rejoindre la sortie. Naïma crie mon nom. Je l'ignore. Je pense à la fille du journal personnel. Déjà, elle me contamine.

Une main chaude me tire le bras et me force à faire demi-tour. Le regard d'Amandine est aussi noir que ses cheveux. Elle hoche la tête d'un geste désapprobateur. « Qu'est-ce que tu fais? » sa voix me brouille l'esprit. « Qu'est-ce que tu fais? Tu agis comme un enfant. Ça fait bientôt un an qu'elle est partie. Vas-tu en revenir un jour, vas-tu passer ta vie à te morfondre, dis-moi, Astrid? » Amandine me replace une mèche de cheveux derrière l'oreille. « Allez, ma belle. Je t'apporte un autre verre. Je te l'offre. Nous, nous sommes là. Ne nous oublie pas. »

On dit que sous les épines, la peau d'un cactus est douce.

Je m'ennuie d'Amandine. Et de Naïma.

La messe

Normalement, les dimanches, je travaille. Alors, je suis excusée du service. Mais malheur à moi si mes contrats sont annulés et qu'on me surprenait à faire la grasse matinée en ce jour saint. Aujourd'hui, j'assiste à la messe avec Naïma.

Malgré notre quartier très humble, l'église la plus proche est somptueuse. On dirait un palais de cristal. Les vitres scintillent. Je me demande quel liquide nettoyant elles utilisent. Peut-être ont-elles saupoudré le verre de brillants lors de sa construction.

Je m'assois avec Naïma à la deuxième rangée. Elle salue de loin des amies. C'est une habituée. Naïma n'a jamais cessé de croire. Pour ma part, je suis mitigée. Jeune, j'étais pratiquante dévouée. Par contre, mon contact avec Lunie et Amandine m'a fait douter. Encore aujourd'hui, Naïma et Amandine tiennent de gros débats théologiques.

Amandine ne se préoccupe pas de l'opinion des autres. Tant qu'elle ne sera pas menacée par les autorités, elle fera comme bon lui semblera. Ou presque. Amandine a déjà été dans une situation trouble, auparavant, lorsque les manifestations sont devenues illégales du jour au lendemain.

En d'autres mots, Amandine ne participe pas à la messe. Moi, j'accompagne Naïma. Je réussis à me convaincre que c'est pour elle que je viens.

La messe est dirigée par une femme Masquée, ces femmes qui sont habillées en blanc et qui portent un masque de fragments de miroirs. On ne sait pas vraiment qui sont ces femmes. Ce pourrait être une voisine. Elles savent se cacher alors qu'il n'y a nulle part où se cacher.

Je pense au journal. J'ai chaud.

« C'était l'Apocalypse », commence la Masquée et je t'entends déjà soupirer dans ma tête. *Encore l'histoire de l'Apocalypse*, disais-tu, et ton audace m'impressionnait.

« C'était prévu depuis des siècles. La fin d'une ère. L'ultime châtement. Et le début d'un nouveau monde où seuls vivraient les Élus. »

D'ici, je peux voir de gros lave-vitres s'affairer sur la parois du dôme. Pas un nuage dans le ciel. Je sursaute. Me recompose. J'ai cru, pendant un instant, avoir vu un oiseau.

« Dieu envoya la chaleur et la pluie. Il déploya ses tornades et ses volcans. Ses ouragans purgèrent des villes entières. Il inonda les fermes et fit sentir sa colère en tremblements de terre. Les démons s'emparèrent du cœur des humains et des humaines. Dieu commanda la construction d'un nouvel Éden pour ses croyants et croyantes les plus purs. Ses anges rassemblèrent les heureux Élus. Dieu dit : *Érigez un seul mur opaque.* Dans le monde d'antan, le diable avait déjoué le maître et avait contaminé les hommes — »

Plusieurs femmes crachèrent au sol. Leur attention dévouée me surprend toujours. Cette histoire, nous la connaissons toutes par cœur. La Masquée ne lit pas. Elle récite à travers son masque.

« Il fallut séparer les hommes des femmes pour éviter que *même* les Élus ne soient à nouveau corrompus et qu'ils détruisent le paradis légué par Dieu. » La voix de la Masquée résonne dans l'église. Tu as toujours craint les Masquées. Tu disais qu'elles attendaient que nous commettions un péché et qu'au final, elles pensaient au mal toute la journée. *Elles ne sont peut-être même pas humaines en-dessous des fragments de miroir. Elles sont peut-être des extraterrestres...* Et je riais avec toi, un point dans le ventre.

« Ève amena la connaissance et Adam en était jaloux; il voulut la pomme pour lui seul et blâma ensuite Ève pour sa propre gourmandise... »

C'est pourquoi l'homme est plus rusé et qu'il faut s'en méfier. Je bâille. C'est ta voix que je veux entendre et non celle qui préside la messe.

« Dieu a voulu les femmes différentes des hommes. Il les a créées en second. Moins enclines aux idées traîtres, brutes, sauvages dignes du diable. Célébrons la séparation des sexes et l'avènement de la Volonté divine sur Terre. »

Je regarde la statue de la Vierge Marie, celle qui a enfanté sans homme. Je célèbre avec les autres la fin du péché originel. Ta voix n'est plus là. Le journal ne réussira jamais tout à fait à combler le vide, ton départ. J'ai oublié de lire une entrée. Peut-être parce que je n'aurais pas pu supporter, avec les mots anciens dans ma bouche, le regard miroir de la femme Masquée.

« C'est une impasse », disait Amandine la dernière fois qu'elle argumentait avec Naïma. « Ces mythes racontent ce qui s'est passé et non ce qu'il y a à venir. C'est une

impasse narrative. C'est comme si nous n'allions nulle part. Qu'il n'y aura plus d'histoires. Que la perfection de Dieu est enfin survenue. Qu'il reste juste à recracher la pomme d'Ève et vivre comme des robots jusqu'à la fin de nos jours. »

Quand on sort de l'église, un son de cloches retentit dans les hauts-parleurs et Naïma m'embrasse la joue.

« C'était une belle cérémonie, non? »

7 novembre 2019

Jeunes, mon frère et moi courions torse nus dans la maison. Nous nous arrêtions devant le grand miroir et frappions notre poitrine à deux poings en rugissant comme des gorilles. Quand mes seins ont commencé à pousser, je ne pouvais plus me frapper sans que ce soit douloureux. Mon petit frère continuait seul le rituel. Je me suis tenue torse nu avec lui devant le miroir un soir et j'ai commencé à pleurer. Je ne voulais pas avoir de seins! J'avais environ dix ans. Mon frère approuvait ma peine. Ma mère me dit que plus tard, je serai heureuse d'en avoir. Et qu'elle en avait des plus gros à mon âge. Qu'elle sait que c'est plate mais c'est de même. Je suis une fille.

Quand je suis entrée au secondaire, dans mon collège privé non mixte, j'étais dans les seules à avoir déjà mes règles. Je portais fièrement mes brassières 34B et je me pensais supérieure aux autres, qui n'étaient que des filles et moi une femme.

Aujourd'hui, j'ai horreur des soutiens-gorge.

Les petites souris

Elles me regardent les yeux ronds, les pupilles illuminées. Elles me regardent, assises, certaines sur leurs genoux, d'autres les jambes croisées. Elles me regardent et elles attendent, suspendues à mes lèvres. Enfin, la plupart d'entre elles. Mia s'agite, a le dos tourné. Son chandail est retroussé et la peau de son dos a la douceur de l'innocence. Mia ne m'écoute pas.

« Sa Marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en habits de drap d'or et d'argent tout chamarrés de pierreries; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. »

Mia ne se retourne pas.

Deux fois par semaine, je viens faire la lecture aux enfants. J'ai la même classe, heureusement, pendant toute l'année. J'aime ces petits moments dans ma semaine. Des moments pour moi. Pour elles.

Mais Mia ne m'écoute que très rarement.

« Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse; mais sa Marraine lui recommanda sur toutes choses de ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeurait au Bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendraient leur première forme. »

Les petites filles ont près de cinq ans. Elles alternent leurs regards entre mes lèvres et les images sur la liseuse que je leur montre. Mia commence à mâcher le collet de son chandail. Elle se parle toute seule. Je dépose la liseuse.

« Faisons la scène! Allez, qui aimerait jouer la princesse? »

Les « moi, moi! » fusionnent, elles veulent toutes être Cendrillon. Toutes souhaitent être la plus belle. Je choisis la timide dans le fond, Sun, celle qui écoute avec un sourire et qui ne dit jamais rien. Mia se retourne alors. Me fixe sévèrement.

« Sun ne peut pas être Cendrillon. Elle n'a pas les cheveux blonds. Ni les yeux bleus. » Elle pointe l'image dessinée sur l'écran de la liseuse, déposée là où j'étais assise quelques instants plus tôt. La voix de Mia me fige sur place. Quelque chose de mesquin

dans son œil. Quelque chose qui te ressemble. Toi aussi tu avais les yeux noirs et les cheveux foncés mais tu es devenue Cendrillon, tu l'as voulu ainsi.

« C'est nous qui choisissons de quoi aura l'air Cendrillon », je réponds en croisant les bras. Après tout, les livres disponibles en téléchargement sont peu nombreux. Amandine dit que les autorités filtrent le contenu et que c'est compliqué de publier des livres, que nous sommes laissées avec de vieux classiques « approuvés ». À la maison, je me retrouve à lire les encyclopédies imagées des plantes et des animaux qui étaient jadis sur Terre, comme les girafes et les reptiles, les forêts et les montagnes. « Toi, Mia, quel rôle veux-tu jouer? »

« Le prince. »

Les autres filles s'exclament, dégoûtées. L'homme? Beuuuurk. Mais tu es une fille! Et les garçons ça pue et les garçons c'est stupide et les garçons sont loin et tant mieux pourquoi Mia pourquoi un garçon pourquoi le prince? C'est pour marier Cendrillon?

« On fait la scène avec la marraine, le prince n'est pas encore là. » J'espère les calmer. J'ai chaud. « Tu peux être la marraine si tu en as envie. Tu auras des pouvoirs magiques! »

Sun s'approche de Mia. Lui dit de ne pas s'en faire. Qu'elle pourra être la princesse la prochaine fois. Mia se retire du groupe en croisant les bras. Elle va boudier dans un coin de la salle, entre une bibliothèque et un bureau. Accroupie. Le dos tourné. Son chandail retroussé.

Je partage malgré moi l'incompréhension de la classe. On nous apprend que les hommes sont des créatures détestables. Que c'est pourquoi il faut vivre séparément. *Dieu créa l'homme et la femme avec des matériaux différents. Nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble. Dieu nous a donné les outils pour une procréation artificielle dans les tubes de gestation en verre.* J'entends ma professeure de sixième année dans ma tête. Elle adorait répéter cette histoire, comme plusieurs autres. Et à mon tour, je devrais la redire. Que l'Eden est mort et qu'on a érigé un mur sur ses cendres. Que Dieu nous a donné une dernière chance, mais qu'il fallait mettre fin à la guerre des sexes. Je n'ose pas dire ce qu'il faudrait. La vulnérabilité de Mia me touche.

Je regarde l'heure. L'activité se termine bientôt. Je rassemble les filles pour recomposer la scène. Je ferai la marraine. Quand je les tape du doigt, les souris se transformeront en juments et les lézards en laquaises.

Je continuerai l'histoire la semaine prochaine.

Je souffle dans l'oreille de Mia qu'elle pourra jouer le prince la prochaine fois.
Promis.

Elle sourit.

27 novembre 2019

Le dragon de Komodo femelle est un énorme lézard capable de se reproduire seul. Cette femelle a des chromosomes mâles et femelles à sa disposition, dans son propre corps. C'est pourquoi elle peut enfanter, sans mâle. Seule génitrice qui peut sauver son espèce en voie de disparition.

Ça me rappelle un roman que j'ai lu où les femmes pouvaient enfanter d'autres femmes sans aide masculine. S'est donc créée une société féminine matricielle. Une utopie du bon fonctionnement, de la paix, de l'efficacité et de l'autosuffisance. Une société cachée, mais découverte quelques centaines d'années plus tard par des hommes en expédition. Sur le coup, je n'ai pas compris pourquoi l'autrice montrait que cette société parfaite souhaitait redevenir mixte en intégrant les hommes. Si tout fonctionne si bien, pourquoi changer? Le rêve d'une personne est toujours le cauchemar de quelqu'un d'autre. Peut-être que son livre s'adressait aux hommes et qu'elle voulait montrer que la cohabitation est possible dans l'harmonie. Mais ça s'est fait par le mariage. C'est un vieux livre.

L'écran

Lorsque je ne regarde pas mes plantes, lorsque je ne travaille pas, lorsque je ne fais pas la lecture aux enfants, que mon ménage est fait et qu'il n'est pas jeudi soir, je m'assois devant la télévision. Pour me vider la tête. Ou la remplir, c'est selon.

Je m'assois devant l'écran noir où je me vois, le reflet pâle en robe de chambre bleu, le visage éteint. J'allume.

En-dessous, la voisine écoute elle aussi la télé.

Nos traits éclairés par les jeux de lumière dans l'obscurité.

Je pense au prince charmant. À Mia. Pourquoi lisons-nous de telles histoires alors qu'il y a longtemps que nous n'habitons plus avec les hommes? Aucun contact. Aucun frère avec qui se frapper le torse. Que nous. Les femmes. Les filles. Mais sans sœurs, sans mères, sans grands-mères. Des mots que nous n'entendons plus. Je crois que la dernière femme à avoir été enceinte date d'il y a quarante ans. Même Amandine, qui est plus âgée, ne se souvient pas d'avoir vu des « familles ». Nous ne sommes pas des dragons de Komodo.

Sur l'écran, dans une émission que tout le monde écoute, on montre une relation conflictuelle entre une patronne et son employée. Ça se veut drôle. Je vais chercher quelque chose à grignoter. Je trouve curieuse l'expression « en voie de disparition ». Savoir que quelque chose va disparaître. S'effondrer. Devenir transparente. Invisible.

On dit que tout a disparu, sauf nous. Les humaines et les humains qu'il fallait séparer. Pour une meilleure harmonie. Pour vivre un songe. Le rêve d'une personne est toujours le cauchemar d'une autre. Je ne sais pas à qui appartient le rêve. J'ai le réflexe de faire un signe de croix. À quoi je pense?

Je retourne au fauteuil, à l'écran. Mon reflet n'y est plus. Pour s'oublier dans les visages d'autrui. Je suis inquiète. De comment cela va finir. Comme si je prévoyais ma disparition, mon *en voie de...* disparaître. Il aurait fallu qu'on m'arrache les yeux.

Naïma rentre. Elle enlève ses chaussures en soupirant. Elle dépose son sac et s'assoit à côté de moi.

« J'ai déjà vu cet épisode. »

« Naïma, tu penses aux hommes, parfois? »

Je n'aurais pas dû poser la question, je le sais. À voir l'expression de ma colocataire, je ne devrais pas penser à de telles choses, encore moins les formuler à voix haute. Quand ça sort de soi, on dirait que c'est encore plus vrai.

« Tu me parais étrange ces derniers jours. Astrid, tu es sûre que tu vas bien? » Elle semble réellement inquiète. Je lui souris. Un peu fatiguée, c'est tout. Je lui raconte l'épisode avec Mia et Sun. Naïma rit. Voyons, ce sont de vieux contes, on ne va quand même pas tout réécrire!

Mais pourtant, il ne faut pas trop y penser. Je sais que Naïma ne répétera notre conversation à personne. Je lui tends le sac de graines protéinées. Elle y plonge sa main. Nous ne nous parlons plus. Les voix qui remplissent l'appartement ne sont plus les nôtres.

L'actrice blonde à l'écran a les larmes aux yeux. Elle met la main sur sa poitrine. « En réalité, je suis en amour avec toi. Mais je vais tout de même participer au concours. » Musique dramatique. Noir.

« Je vais me coucher, bonne nuit! » Je me lève du fauteuil, abandonne le sac de graines dans les mains de Naïma.

On dit que la lumière peut affecter la qualité du sommeil, mais comme les rideaux sont interdits, il faut un masque.

« Attends », Naïma m'appelle avant que j'atteigne la porte de ma chambre. « Pourquoi tu ne vas pas la rejoindre? »

Je hausse les épaules. « Je vais y penser. » Mais peut-être que Lunie ne veut plus de moi. Elle n'a pas besoin de moi. Elle vit dans un rêve.

Je me déshabille pour enfiler mon pyjama. Je ne m'étais pas rendu compte que je mordais une fois de plus l'intérieur de mes joues. Demain matin, je lirai une autre entrée du journal pour me sortir du brouillard.

3 janvier 2020

Je tricote un foulard pour mon amoureux. C'est sa fête bientôt et ça fait cinq ans. Cinq ans qu'on est ensemble. Le temps passe vite et je ne le sens pas passer.

Je tricote un rang. Une série de nœuds pour faire un foulard.

Aujourd'hui, c'est jour de tempête. Nous sommes passés de 8° à -18° en une seule nuit. Sous la neige, une couche de glace vive, glace noire éveillée qui guette. Encore un drôle d'hiver.

Je me demande si cette année sera meilleure. Je regarde la télé. Un œil sur l'écran, l'autre sur le tricot. Une maille à la fois, un rang à la fois.

Je me demande si les murs qui s'érigent vont fondre, si les chicanes de coqs vont enfin se taire. Qu'on parle des vrais conflits, qu'on cesse d'en inventer. La planète se meurt.

Mais cette année ne semble pas vouloir se présenter autrement. Même mauvais vent.

L'ami américain de mon copain est soldat. Il s'en va en Corée du Nord. Trump fait voler sa frange jaune. Quand il ouvre la bouche, des crapauds, des lézards et des serpents en sortent. Je n'ose pas lire sur les gestes de Netanyahu. C'est juste trop.

À la télé, on parle de l'état des routes.

Je tricote, une maille à la fois.

La récolte des nénuphars

On dit qu'au Vietnam, on récoltait les tiges de nénuphars pour les vendre au marché. Ces pousses de fleurs sont comestibles. Une photo en témoigne dans l'un de mes livres numérisés. Une femme au chapeau triangulaire presque immergée dans l'eau foncée, sa barque en bois qui flotte derrière elle. Ses mains rassemblent les tiges au bout desquelles se déploient les fleurs de nénuphar. Des taches rose vif sur le vert des feuilles. Un paysage de taches aux couleurs qui respirent.

Quand je lève les yeux, c'est blanc gris bleu. Froid. Mais la température est à vingt-deux degrés Celsius. Tout le temps. Partout.

Sous mes couvertures blanches, il reste un peu de cette chaleur, de cette moiteur. Qui vient de moi, qui vient du cahier là, caché entre mes pieds.

Ce matin, j'hésite à lire une autre entrée de journal et pourtant je le fais. Comme une irrésistible impulsion. Ces mots sont simples, ils ne disent rien de particulier. Mais ils heurtent une zone invisible à l'intérieur de moi, ils révèlent et font vibrer une cage en verre dans mon sein. Ce n'est pas tout à fait agréable. Ces derniers jours, Naïma ne me reconnaît plus. Et au travail, je suis si perdue dans mes pensées que les journées passent en un éclair. Je me sens parfois ici et parfois là-bas. Là-bas étant je ne sais où, en fait. Où suis-je.

J'aimerais me procurer des nénuphars roses pour ma chambre.

Il m'arrivait, jeune, d'être distraite de la sorte. D'être dans la lune, comme on dit. Si on prend nos noms, à toi et moi, c'est comique. Les étoiles qui tournent autour de la lune, enchantées, émerveillées pendant des siècles et des siècles. Mais ils sont si loin les uns des autres, la lune et l'astre. Se regarder de loin sans se comprendre, en pensant se comprendre.

Je t'ai toujours connue. Nous avons le même âge, nous avons fréquenté la même garderie, la même école, les mêmes dortoirs. Mon premier souvenir est avec toi. Nous jouions dans le carré de sable. Je creusais des trous et toi tu formais des montagnes. Le sable a cette particularité de rentrer sous les ongles, surtout lorsqu'il est sec. Alors, je

creusais davantage mon trou et je décrottai mes ongles et je creusais et je décrottai dans un mouvement de va-et-vient et tu as dit : « Tu fais quoi. »

Je n'ai jamais été très bavarde. Je crois n'avoir rien répondu. Nous avions quel âge? C'était à la garderie, mais nous avions sûrement plus de quatre ans.

« Tu fais quoi. »

Les grains de sable ne sont pas tous de la même couleur. Ce ne sont pas des taches roses sur des taches vertes, mais tout de même. Ça change de notre monotonie. La texture diffère. C'est sec. Je creuse un autre trou.

« Tu sais, tu pourrais prendre une pelle. »

Lunie a des yeux noirs et elle me fait peur avec son regard si intense si profond. Je n'ose pas la regarder.

« Pourquoi tu ne parles jamais. »

Elle pose des questions comme si c'étaient des remarques.

« Astrid, où es-tu. » Je n'ai pas répondu. « Moi, je veux être loin. C'est mort, à l'extérieur. Mais personne regarde pour voir s'il y reste de la vie. Moi je pense que sous la terre, il existe une jungle. »

« Une jungle? » Elle a attiré mon attention.

« Oui, une jungle. Avec des tigresses et des lionnes. Comme dans les livres de madame Salhia. Moi je suis une tigresse, toi tu seras la lionne. Tu vois la montagne que je fais? C'est la montagne des hommes, des méchants loups. Et ici, il y a les poules. Il faudrait qu'elles vivent sous terre pour se protéger. »

« Comme le verre », je complète. Lunie récite ce que nous avons toutes appris.

« Non. Les poules pensent que si elles sacrifient une des leurs, les loups vont les laisser tranquilles. Mais elles ne savent pas que sous la terre, il y a les tigresses et les lionnes et même les louves qui font la fête. Elles vivent juste en-dessous des poules qui se construisent une clôture pour se protéger des méchants loups. » Les yeux de Lunie deviennent plus sombres. Elle sourit et on dirait qu'elle grimace. Je cesse de creuser et je l'observe, à genoux, prête à me lever.

« Moi je n'aime pas les loups », lui dis-je.

« Mais tu peux creuser sous la terre et tu peux devenir une lionne ou tu peux rester une poule et te faire manger! »

« Mais pas toutes les poules sont mangées, moi je serai pas mangée si je suis une poule. »

« Mais pourquoi tu veux être une poule, niaiseuse! » Lunie hausse le ton. Elle se fait avertir par la gardienne. *Les filles jouent dans le calme. Venez prier et réfléchir sur votre comportement.* Lunie détruit sa montagne. La renverse sur mon trou. Sur ses lèvres, une moue qui tremble.

Il est étrange que je me souvienne de cette scène avec autant de clarté. Peut-être que je reconstruis le souvenir chaque fois que je me le remémore. Mais les yeux de Lunie, ça, jamais. Tu as toujours eu un iris dans lequel on se perdrait. Tu nous engouffres comme un trou noir dans l'espace. On dit que les trous noirs sont en fait des portails pour les mondes parallèles.

Demain, je retournerai à la bibliothèque pour me renseigner sur les fleurs de nénuphar.

10 janvier 2020

J'ai décidé de faire un tour au chalet de mes parents. Debors, les arbres sont complètement blancs. Des branches faites de givre, on dirait. Sur la fenêtre, une petite coccinelle orangée qui tâtonne. Le chalet est rempli de coccinelles qui se réveillent au milieu de l'hiver. Je trouve ça beau, le contraste du blanc et du orange. Et une simple vitre qui sépare les deux.

Je m'identifie à ce paysage. Il est le mien. Je connais le froid. La neige qui colle et les escapades en raquettes sur un lac glacé, désertique. Mais il fut un temps où le froid était insupportable. Où je passais la moitié de mes cours de ski à l'intérieur, tremblant contre le calorifère. Je n'ai pas toujours été habituée à cette température. J'étais une fille du sud. Une fille bronzée qui allait à la plage toutes les semaines, voire plus. Mes premiers pas, je les ai faits dans l'eau de la mer du Pacifique. Avec les pluies de bruine et les forêts en hauteur, si grandes, si humides. Je me souviens encore de notre tente de camping qui, le matin, était recouverte d'une centaine d'escargots. Je me souviens des fleurs et des parfums, de la verdure et du soleil. Ça fait longtemps que je ne suis pas retournée dans mon lieu d'enfance. Je suis née ici, mais je n'appartiens pas tout à fait à cette carte postale d'hiver. La coccinelle a bientôt traversé la fenêtre. Un jour, je deviendrai poisson. Un jour, je retrouverai le Pacifique.

La piscine

L'amie de Naïma travaille dans les serres. Elle nous a rapporté des fraises. Nous les humons avant de les déguster lentement. Normalement, nous mangeons des barres protéinées. C'est trop coûteux, les fraises.

On dit que dans les cultures asiatiques, manger un animal vivant permettait d'absorber sa vitalité. Que manger de la pieuvre vivante reviendrait à avoir des tentacules qui nous frottent le visage, entre chaque bouchée. Je ne sais pas si c'est vrai. On dit bien des choses.

Aujourd'hui, c'est jour de congé pour Naïma et moi. Une fois par semaine, elle ne coiffe personne et c'est souvent cette journée-là qu'elle prend pour se colorer les cheveux d'une énième teinte. Ces temps-ci, ils sont orange. Pas roux, orange.

Elle s'appuie sur l'îlot de cuisine, les bras croisés, penchée vers l'avant, les seins pressés contre le comptoir. « Est-ce que tu aimerais aller à la piscine avec moi? »

Nous n'allons jamais à la piscine, car la seule à laquelle nous avons accès se situe à l'extrémité de la ville, près du dôme qui nous sépare de l'extérieur. Elle est un peu loin et mal entretenue. Puisque Naïma et moi vivons dans un quartier défavorisé, nous nous retrouvons avec de piètres services. Il est interdit d'aller à la piscine d'une autre division, comme celle des riches. Il est interdit d'aller dans leurs bars ou dans leurs épiceries. Nous ne pouvons assister à leurs concerts ni visiter leurs expositions d'art. Il n'y a que lors du concours que nous sommes égales, ou du moins, égales devant la loi de la beauté. Je ne sais pas qui régit cette loi, qui sont celles qui s'assurent que chacune reste dans son quartier, sinon pour le travail. Probablement les Masquées. Ces femmes religieuses qui nous regardent à travers notre propre reflet. Il serait impossible pour moi d'aller faire l'épicerie au centre de la ville, là où les femmes habitent des penthouses. Toutes les femmes le sauraient. Les riches m'auraient vue venir depuis mon quartier misérable. Elles m'auraient fait sentir comme une moins que rien. Amandine avait déjà tenté le coup sous la colère contre un tel système. Elle n'a jamais recommencé.

Je prends un sac et j'y mets mon maillot et une serviette. J'attache mes cheveux en queue de cheval. Naïma m'attend à la porte. Nous prenons l'ascenseur et le tramway. Nous n'allons jamais à la piscine. Mais aujourd'hui, oui.

Sur notre chemin, nous croisons uniquement des adultes. Les enfants ne se promènent jamais dans ce quartier, elles ont le leur. Quand j'y vais pour faire la lecture, j'ai l'impression que tout est plus coloré, plus illuminé. Comme les cheveux de Naïma. Ici, tout me paraît gris.

Je regarde notre reflet nous suivre sur la vitre. Je me mets à nous décortiquer. Les jambes, les cuisses, les ventres, les visages. Je pourrais me tenir plus droite. Naïma est plus ronde que la moyenne. Ses traits sont beaucoup plus beaux que les miens.

La piscine est bondée. Quelques tuiles bleues sont décollées sous l'eau. Je trempe un orteil. C'est froid. Naïma plonge. Je décide de prendre l'échelle.

L'eau sur mes cuisses et je retiens ma respiration. Mon ventre vibre. Ensuite, ce sont mes seins qui picotent. Mes épaules et ma tête. Je m'engouffre sous l'eau et je sors en prenant une bouffée d'air.

Est-ce normal que je me sente plus libre sous l'eau? Je ne suis pas pour autant à l'abri des regards. Les femmes peuvent m'observer depuis la surface, dans une prise en plongée peu rassurante.

Ça me rafraîchit. Mon corps se met à bouger, à tourner, à aller en haut et en bas. Je mets mes lunettes protectrices et soudain je vois tout sous l'eau. Une vision azurée. Naïma parcourt ses longueurs. Je vois ses jambes battre l'eau, faire des bulles. Je me glisse au fond de la piscine, me tourne à l'envers. D'ici, je peux voir au-dessus de moi la dizaine de femmes qui nagent en lignes droites. Parfois, leurs corps obstruent la lumière, donnant l'impression qu'elles sont illuminées, entourées de rayons. Leurs mouvements sont réguliers, rythmiques. Des femmes en parfaite harmonie. Et il y a moi, au fond, qui les observe. Qui suis à l'envers. Qui me laisse bercer.

Je regagne la surface. M'approche du bord. Enlève mes lunettes protectrices. Je salue Naïma. Je ne suis pas ici pour perdre du poids ou me mettre en forme. Je suis ici pour m'amuser. Je me sens rebelle. Je replonge.

Je m'assois dans le fond, je ramasse les grains de sable imaginaires, j'imité la sirène, j'exécute la chandelle. Entre chaque jeu, je me pousse vers le haut pour respirer à nouveau. Que c'est contraignant, respirer.

J'imagine nager avec mes plantes qui reposent dans ma chambre.

J'imagine nager et qu'il y ait des tortues et des baleines et des algues et des coraux, comme dans les encyclopédies illustrées. Les femmes à la surface seraient des bateaux, des barques, leurs mains devenues des palmes et leurs pieds, un moteur. J'imagine que le fond de l'eau soit du sable. Qu'il soit chaud même sous le froid. Il y aurait des poissons qui nageraient autour de moi. Au loin, je verrais une dragon de Komodo, même si j'ignore l'apparence de cette animale.

Je saute pour prendre une bouffée d'oxygène et je replonge.

J'aimerais emmener avec moi la lune, les étoiles. Les girafes. J'aimerais noyer le verre.

Un doigt me tape l'épaule. C'est Naïma. Elle a quitté les rangs. Elle me sourit. Nous tournons ensemble. Je nous imagine poissonnes avec des écailles dorées et des nageoires si longues qu'elles voleraient derrière nous en voile sous l'eau. Peut-être qu'à force de nager, moi aussi je retrouverai le Pacifique.

Un sifflet brise la magie. C'est l'heure de sortir. Nous nous entassons dans les vestiaires. L'eau s'égoutte au sol. La piscine reste vide. En peu de temps, je suis de l'autre côté du verre, mon sac à la main. À regarder l'eau bleu qui scintille, continuellement.

« Tu viens? » Naïma me tire la manche.

« Je suis contente d'être venue, merci de m'avoir invitée. »

« On s'est bien amusées! » Elle se colle à moi, le sourire plus pur qu'à l'habitude. Changer d'environnement, passer du verre à l'eau, ça fait du bien.

Une femme nous croise en courant. Puis une deuxième. Puis une troisième. Et un groupe avec des caméras. Toutes se dirigent vers le dôme. Nous sommes à contre-courant. Je regarde Naïma, inquiète. Elle aborde une femme et lui demande ce qui se passe.

« Elle est sortie! »

« Qui? » Je lui demande et j'entends ton nom déjà dans ma tête.

« Bea, la journaliste. Celle qui animait le téléjournal. Elle est entrée dans le convoi à déchets pour sortir de la cité! » La femme nous laisse là-dessus et suit la petite foule. Naïma a le regard livide. Tu sais ce que ça veut dire, me dit-elle des yeux. Je baisse les miens. Les déchets sont déchiquetés avant d'être propulsés vers l'extérieur. Si Bea y est entrée dans l'optique de sortir, elle savait très bien que son corps se retrouverait...

Naïma se remet à marcher. « Allons-nous-en. »

18 janvier 2020

Une pilule dans la bouche. Un peu d'eau et j'avale. Aujourd'hui marque le premier jour de mon traitement d'accutane. Sur la boîte, vis-à-vis chaque pilule est dessinée une femme enceinte avec un gros X dessus. Partout, c'est marqué en gros : ÉVITER LA GROSSESSE. Je dois prendre deux méthodes de contraception, avoir visionné une vidéo qui montre des bébés difformes et prendre une prise de sang mensuellement afin de prouver que je ne suis pas enceinte. Pas enceinte pas enceinte pas enceinte. Si j'étais un gars, ça serait beaucoup plus facile. Je n'aurais pas à prendre des hormones à tous les soirs. Mais si j'étais un homme je ne serais pas dans cette situation non plus : c'est la pilule contraceptive qui m'a donné l'acné. Un acné vorace sans pitié qui me griffe les joues et le dos. Je trouve ça ridicule de devoir reprendre la pilule contraceptive pour me défaire des effets secondaires de la pilule contraceptive.

Un jour, j'aurai une peau parfaite. Et je n'aurai plus honte de me pointer le bout du visage dehors. Et je n'aurai plus mal en donnant la bise. Et je ne soupirerai plus en croisant mon reflet dans la glace.

En 2020, le monde pourra peut-être davantage, mais moi je pourrais enfin me trouver belle.

Nouveau regard

Il est cinq heures du matin. Le soleil n'est pas encore levé. La ville est plongée dans l'obscurité. Aux petites heures, toutes dorment. Ou presque toutes. Il y a moi et mes lave-vitres. Les cinq rondelles tournent et bougent seules sur les murs de verre. Pour une fois, mon regard n'est pas porté vers le ciel, mais vers la ville. Je suis dans la tour la plus haute, au dernier étage. C'est vertigineux.

Je lave présentement les vitres d'une salle de conférence. Au centre de la pièce se trouve une longue et large table ovale entourée de chaises. Je me demande quelles décisions sont prises ici.

C'est un bâtiment gouvernemental, qui appartient à l'organisation de la cité. La vue est magnifique. Mais ça donne l'impression qu'on est surveillées par une grande tour d'observation qui plonge sur nous. D'ici, je distingue facilement les églises qui brillent, même dans la noirceur.

C'est un nouveau contrat. On m'a appelée sur mon portable et on m'a proposé de nettoyer l'étage une fois par semaine. D'habitude, on passe par mon agence, mais je n'ai pas voulu refuser. La paie est intéressante.

J'oublie les rondelles. Je crois qu'elles ont terminé leur section. Je devrais les déplacer. Je cesse de regarder les milliers de points lumineux qui forment la ville, je ne vois que mon propre reflet maintenant, collé à la vitre, qui me suit de près.

Vers six heures et demie, je passe aux autres salles, de grands bureaux où, curieusement, aucun objet personnel ne traîne. C'est austère. Pas même de plantes. Un ordinateur éteint et une plaque vitrée avec un nom écrit en lettres moulées sont les seuls objets à occuper la table de bureau d'une des salles. L'aurore se pointe tranquillement le nez. La lumière frappe les gratte-ciel, les fait étinceler. Je dépose mes machines un instant et je regarde le spectacle. Les passantes au sol sont minuscules. Les girafes paraissent naines.

Depuis la piscine, depuis l'incident de la journaliste, je me retrouve avec une drôle de détermination. Je suis bien ici. Je veux être bien. Je ne veux pas devenir folle. Cette femme était folle. J'ai eu peur, sur le coup, qu'elle soit contagieuse et que je

devienne insensée moi aussi. Je ne veux plus obséder sur Lunie ou sur les possibilités de l'extérieur. Ici, malgré mon travail peu glorifiant, il y a toute ma vie. Naïma, Amandine, mes plantes, mon journal. C'est peut-être avec le recul, d'où j'écris, que je crois avoir pensé ce sentiment avec autant de vigueur. Car Bea, la journaliste, incarnait notre désir de fuite, à toutes. Peut-être étais-je perdue à contempler la ville avec un drôle de nœud dans le ventre quand une femme aux cheveux noirs et à la peau blanche, grande et élancée, belle à en couper le souffle, est entrée dans le bureau et s'est éclairci la gorge.

« Vous ne travaillez pas? » sa voix est forte et claire.

Je bredouille je ne sais quoi, que la vue est belle, que les machines doivent refroidir, qu'il ne me reste plus beaucoup de vitres à nettoyer, que je m'excuse, que j'ai vraiment de la chance d'avoir déniché ce contrat. Je me souviens seulement d'avoir lancé un coup d'œil sur le nom affiché sur le bureau. Fannie.

Je suis sortie de la grande tour cette journée-là avec le cœur moins lourd. En rentrant à la maison, j'ai suis allée chez la botaniste et je lui ai acheté un terrarium de plantes succulentes. Parce que ça peut être beau, des petites vies vertes dans un bocal en verre. Je l'ai ramené chez moi, et je n'ai pas pensé à toi.

Je l'ai nommé Georgette.

Ma poitrine est légère. C'est un nouveau départ. Il n'y a qu'à espérer. De toute manière, la fin du monde est déjà arrivée.

La fête

Naïma replace les plantes. Elle les a tirées de ma chambre pour les disposer joliment sur notre table à manger. Bien sûr, elle a aussi pris le terrarium. Aujourd'hui, les cheveux de Naïma sont roses. Elle est vêtue de la même couleur, une robe à paillettes qui scintille dès qu'elle bouge. Je débouche une bouteille de vin synthétique et nous sers. C'est la première fois que je célèbre les festivités depuis le départ de Lunie. J'ai consenti à me laisser coiffer d'une couronne tressée. Sur mes paupières, des feuilles d'or minutieusement appliquées. Naïma m'a prêté une robe blanche courte et un veston doré. Elle m'a habillée en fredonnant. Je voulais la voir sourire. Naïma adore faire la fête.

Deux fois par année, le concours de féminité se clôt en un grand spectacle. C'est jour férié pour tout le monde. J'allume la télé. Deux femmes, micro à la main, entourées d'une foule grandissante, commentent le début des festivités. *Ça promet ce soir, n'est-ce pas, Camille? On sent l'engouement et l'impatience des spectatrices.* On cogne à la porte. Naïma ouvre en poussant des cris aigus. Elle a invité toutes ses amies. J'ajuste mon veston en or. Je fais la bise en souriant. La chaleur monte dans l'appartement. Notre voisine en dessous a elle aussi des invitées. Ce soir, tout est permis.

« Qu'il est bon de te voir, Astrid! Ça fait si longtemps! » On me touche l'épaule, on complimente mes vêtements. Je leur réponds que c'est la magie de Naïma. Leur joie me contamine. Je me sens détendue. J'offre des coupes de vin synthétique. On reconnaît les collègues de travail de Naïma à leurs cheveux excentriques. Ma colocataire me fait un clin d'œil de loin. Elle semble fière de moi ce soir.

Ça cogne encore. C'est Amandine. Je me précipite, soudain un petit pincement au cœur. On se serre. Amandine a cinq bouteilles dans son sac. Elle les brandit pour que toutes puissent voir. Ce sont de nouvelles bouteilles qui proclament l'amélioration : on réplique le goût du vin avec plus de saveurs et d'acuité pour un prix abordable. Comme à l'ère d'avant le verre et la stabilité. « Comptez-vous chanceuses », nous dit-elle, « j'ai été invitée à cinq partys et j'ai choisi le vôtre! Il est mieux d'être à la hauteur de mes attentes. » Elle nous fait sa moue riieuse. Puis, elle me reprend dans ses bras. Amandine

est solide, enrobante. Chaude. Collée contre elle, je me sens en sécurité. J'en oublie presque ton départ.

« Chut! Ça commence! » s'extasie Naïma en se rivant sur l'écran. J'éteins la musique. Nous écoutons. On y présente les six dernières concurrentes. Nous ne savons pas si une ou plusieurs vont remporter le prix ce soir. Le nombre de gagnantes varie d'un concours à l'autre.

J'observe la ville. Au sol, des femmes tourbillonnent. Des chapeaux en plumes, des bikinis qui brillent dans le noir. Le dôme reflète les jeux de lumière du festival qui se déroule dans un parc public. Le bâtiment d'en face deviendra bientôt plus haut que le nôtre. Mais ce soir, les girafes dorment.

« C'est lors d'un soir de fête comme celui-ci que mes amies et moi avons peint nos slogans révolutionnaires partout en ville », me chuchote Amandine avec un sourire dans la voix avant d'aller se joindre à une autre conversation.

Durant une pause publicitaire, je me lève et regarde les invitées. Un besoin de faire quelque chose de grandiose me saisit. Je vide mon troisième verre de vin synthétique et m'adresse à la salle : « On devrait grimper sur les grues qui sont juste là! » Je pointe les girafes. Les yeux clignent. Ébahis. Amandine dit qu'elle est trop vieille pour ça. Trois autres sont partantes. On sort en courant. On rit.

Sur la rue, on croise des passantes, des groupes qui crient, des femmes qui chantent. C'est soir de fête. Seul jour où l'on peut devenir qui l'on veut. Où les regards désapprobateurs s'aveuglent. En riant, on invite un groupe à nous suivre. Elles se joignent à nous dans notre course aux grues. Mais quand je pose un premier pied sur la structure métallique, je souhaite soudainement être seule.

« C'est ton idée, Astrid, vas-y en premier! »

Je grimpe. C'est glissant. Je me surprends pourtant à monter sans reprendre mon souffle. J'aime sentir mes muscles se tendre. Ma tête tourne. J'ai l'impression de sentir une brise sur mon visage.

« Il ne faut surtout pas avoir le vertige! » je les avertis en criant pour qu'elles m'entendent. Elles montent difficilement à ma suite. Je suis peut-être à la hauteur du cinquième étage.

Je grimpe et je m'exalte et je n'entends pas les cris de celles qui sont plus bas. Elle me disent de revenir, que c'est trop dangereux. Elles sont devenu sobres trop vite.

Je perds pied.

Je me rattrape.

Le cœur me déchire la poitrine. L'exaltation court dans mes veines.

Je pousse un long cri. Que toute la ville m'entende!

Merci, les girafes!

Je redescends rejoindre les autres. Quand on rentre à l'appartement, les femmes m'entourent avec des exclamations. Elles m'ont vue d'ici. N'importe quel autre jour et j'aurais été réprimandée. La folie de la fête. Absurde, vraiment. Le concours se poursuit à la télévision mais personne n'y porte attention.

28 janvier 2020

La première fois que j'ai su que j'étais claustrophobe, c'était lors d'un party pyjama chez une amie. J'avais huit ans. La veille, nous venions d'écouter un film d'horreur, ce qui pouvait expliquer mon agitation. On m'avait donné le défi de rentrer tête première dans mon sac de couchage. J'y suis entrée en rampant comme une larve, les autres petites filles toutes autour de moi à regarder la scène avec éternement. À cet âge, les choses qui nous divertissent sont assez étranges. Quand ma tête a touché le fond du sac de couchage, la panique s'est emparée de moi. J'avais trop chaud, je ne respirais plus. Je n'arrivais plus à bouger. Je gigotais sur place, mais je n'arrivais pas à sortir. Mes mains essayaient de pousser les parois en tissu pour me faire de la place, mais alors le sac s'aplatissait sur mon visage. Les filles riaient. Je me suis mise à hurler : sortez-moi de là! Mais j'ai eu l'impression que ma voix était elle aussi prisonnière de cette cage qui se refermait sur mon corps. On a tiré mes pieds. Je me suis laissée glisser en-dehors du sleeping bag. Mes cheveux étaient plaqués contre mon visage par la friction. J'étais essoufflée. Mon corps palpitait. La fêtée m'a dit en souriant que ce n'était pas dangereux, qu'il n'y avait rien là. Et elle s'est mise à raconter une histoire captivante, remplie de suspense, mais je ne m'en souviens plus. Je regardais le sac de couchage étendu, abandonné au milieu de la pièce.

Je ne sais pas si ma claustrophobie, mon sentiment d'être oppressée, coincée, peut être liée à mon éveil féministe. Mais dans ce cas-ci, les murs sont invisibles, transparents. Le pire labyrinthe n'est-il pas un désert qui s'étend à perte de vue?

Petits mots qui flottent

Quand j’entre dans la zone juvénile, je dois présenter ma carte d’identité et mon passe-droit. L’édifice qui me concerne se trouve tout près du poste de contrôle. Les petites m’attendent déjà. Leur responsable quitte discrètement la pièce pour prendre sa pause. Je m’assois sur la chaise au milieu du tapis multicolore. Les petites filles s’installent autour. L’œil avide. Je choisis un nouveau livre numérique et commence à faire la lecture. C’est l’histoire de Blanche-Neige et des sept nains. J’ai peur que Mia souhaite devenir le prince. Mia m’écoute, cet après-midi. Surtout quand il est question de la vilaine belle-mère.

« Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume quelle est de toutes la plus belle? » Et le miroir lui répondait : « Vous êtes la plus belle du pays, Madame. » Alors la reine était contente, car elle savait que le miroir disait la vérité. »

Je pense au mot du journal personnel, celui que je ne connais pas. Il m’intrigue.

« Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume quelle est de toutes la plus belle? » Le miroir répondit : « Dame la reine, ici vous êtes la plus belle, mais Blanche-Neige l’est mille fois plus que vous. » La reine sursauta et devint jaune, puis verte de jalousie; à partir de cette heure-là, elle ne pouvait plus voir Blanche-Neige sans que le cœur lui chavirât dans la poitrine tant elle la haïssait. »

« Elle va perdre le concours! » s’écrie une petite, le souffle coupé.

Je cesse un instant ma lecture. Je regarde l’enfant qui a parlé. Je tourne la liseuse et leur montre l’illustration. On y voit une forêt menaçante dans laquelle Blanche-Neige court, affolée.

« C’est vrai qu’il y avait des forêts comme ça dehors, avant, Madame Astrid? »

J’éteins l’écran de la liseuse. Les petites sont alertes. Elles veulent savoir. Mais je n’en sais pas plus qu’une enfant qui répète ce qu’elle a appris.

« Et les monstres, Madame Astrid? Il y en a à l’extérieur? »

« Oui, de vieux rapaces qui ont trois yeux au lieu de deux, des trous dans leurs plumes, des crocs au lieu d’un bec! » Je transforme mes doigts en griffes, je sors mes crocs. Les filles crient. Rien. « Parfois, leurs têtes se fendent en deux, mais ils continuent

de ramper, en quête de proies précieuses... » Je leur fais de gros yeux pour ajouter à l'intensité de mon ton.

Deux petites filles se rapprochent l'une de l'autre, effrayées. C'est mignon. Si la radiation à l'extérieur peut nous rapprocher...

« Avant, il y avait de grandes forêts, des rivières, des océans et des montagnes. Mais les hommes ont tout détruit. »

« Beurk, les garçons sont idiots! »

« Tout s'est mis à mourir. Même l'air n'est plus respirable. Alors, Dieu nous a dit de bâtir des cités de verre comme celle-ci, pour nous protéger, jusqu'à ce que la Terre retourne à son état normal. »

« Ça va prendre combien de temps? » C'est Mia qui pose la question.

« Encore très, très, très longtemps. Mais puisqu'on est ici, mieux vaut en profiter, non? » Je leur souris.

« Mais il y a le concours et on peut aller à l'oasis », ajoute Mia, assise les jambes étendues au sol.

Je ne réponds pas. Je n'ai pas envie d'encourager les petites à participer au concours. Même si je devrais. Autour, dans les autres pièces, personne ne me porte attention. Je baisse le ton. « Mais quand on gagne le concours, on ne voit plus ses amies, ni ses professeures, ni ses collègues. Plus jamais. C'est dire adieu. Mais ça, c'est un secret entre vous et moi, d'accord? »

Les petites hochent la tête. J'allume à nouveau la liseuse, mais l'envie de continuer la lecture s'est tout à fait évaporée.

« Vous connaissez le mot *féministe*? » je leur demande soudain.

« Non, ça veut dire quoi? »

« Je ne sais pas encore. Je crois que c'est un mot interdit. »

Et c'est pourquoi il me faut connaître sa signification le plus rapidement possible.

Moi aussi, je suis claustrophobe.

2 février 2020

Sur Facebook, un article sur la fonte des glaciers s'affiche. Je scrolle tout de suite. Le laisse passer. Monter. Je ne m'y arrête pas. Ça me serre trop en dedans. On continue de polluer et je recycle et je composte et j'essaie d'acheter local mais là qu'est-ce que je peux faire de plus moi? Je signe des pétitions, je vais à une manifestation, qu'est-ce que je peux faire de plus moi toute seule? Et ça sera nous qui devons gérer les conséquences. Nous, notre génération. Au secondaire, je me souviens du reportage d'Al Gore et de la date de péremption de la Terre. On n'avait que quelques années pour retourner en arrière. Maintenant il est trop tard. Trop tard. J'ai des amies qui ne veulent pas d'enfants parce que qui sait s'ils pourront réellement habiter sur cette Terre? Qu'est-ce qui va arriver bon dieu comment on va faire pour survivre, pour vivre, pour vivre en communion avec la nature enfin s'il-vous-plaît dites-moi donc ce que je dois faire je skip l'article sur Facebook et je passe à autre chose. Parce que je ne peux pas y penser maintenant. Ça me serre en dedans. Je ne sais pas quoi faire. Et je laisse la vaisselle s'empiler et les travaux s'accumuler et les murs de la chambre à moitié peints. Une angoisse qui me tient à la gorge parce que qui sait si qui sait comment et moi je fais quoi.

La rencontre

Ce matin, avant d'aller travailler, j'ai tapé le mot inconnu dans une barre de recherche sur mon ordinateur. Aucun résultat. Le jaune de la table de chevet me regarde.

Lunie aurait poussé plus loin la recherche. Elle était extrêmement curieuse. Tout ce qui sortait de l'ordinaire lui chatouillait les tripes. Au final, elle a fait le choix d'abandonner toutes ses questions et de partir vivre dans l'oasis.

Je suis fière de moi. Je ne l'ai pas tutoyée. J'ai parlé au passé.

J'arrose les plantes. Elles se tordent le cou pour atteindre les gouttelettes d'eau. Elles frétilent au contact de mes doigts.

Quand je pars pour mon travail, Naïma dort encore profondément. Un pied sort de ses couvertures, sa bouche est grande ouverte. J'essaie de ne pas faire de bruit.

Je me réjouis, parce qu'aujourd'hui, c'est jeudi.

La journée passe vite. Au travail, je renverse du liquide nettoyant sur un fauteuil. En marchant, j'observe mon reflet dans les vitres. Ma jupe n'est pas croche ou arrondie sous mes fesses. Dans le tramway, je ferme les yeux, j'ai encore sommeil. Je raconte des détails.

Ce qui importe réellement, c'est la réaction d'Amandine. Et la femme que j'ai rencontrée au bar.

Il n'y a pas de concours à la télévision ce soir et donc le bar est plus vide qu'à l'habitude, quoiqu'encore très peuplé. Le concours prend une pause médiatique pour recruter les nouvelles participantes. Je ne sais pas où on les dénêche. Ni comment Lunie a fait pour pouvoir y participer. Je balaie ces idées. Ce soir, je veux demander quelque chose de très précis à Amandine. J'espère que sa sagesse pourra m'être utile.

Je m'assois au comptoir. J'ai déjà deux pintes dans le corps. La nervosité me grimpe dans le cou. Je suis Amandine des yeux. Je me demande en prenant une gorgée qui réchauffe pourquoi je ressens autant de tendresse pour cette femme. Cette barmaid que j'ai rencontrée ici, je lui ai tout de suite fait confiance. Une intelligence pétillante dans son regard, mais Amandine peut être discrète. Elle vient d'avoir quarante ans. Je l'admire, je crois.

« Amandine. »

Elle sert une cliente, donne des ordres à sa collègue. Lave un verre. Va chercher un linge pour ramasser un dégât au sol. Rejoint une table qui lui a fait signe. Rit d'une blague. Se déhanche jusque derrière le bar pour verser une boisson.

« Amandine. »

Ma voix est trop faible. Je pense me faire réprimander. Je n'ai parlé du journal à personne.

« Tu veux quelque chose à boire, Astrid? » demande sa collègue et je fais signe que non en secouant la tête.

Je sens sa chaleur derrière moi. Amandine me chuchote dans l'oreille. « Qu'y a-t-il, Astrid? » On dirait qu'elle détecte un secret au sein de mes épaules voûtées. Je prends une grande respiration, une gorgée, je me retourne et je lui dis ce qui me pèse et pourtant je ne sais pourquoi ce mot me pèse, tout simplement.

« Tu connais la signification du mot féministe? »

Sa peau caramel blêmit. « Non. » Elle ment. Amandine ne m'a jamais menti auparavant. Quelque chose se fend dans ma poitrine. « Mais ne redis plus jamais ce mot à voix haute. C'est dangereux. » Et elle part servir une autre table.

J'abandonne mon verre sur le comptoir. Je prends mon sac à main. Ça ne sert plus à rien de rester ici. Quand je me lève, ça tourne un peu. La femme qui était assise à côté de moi se retourne. Nos regards se croisent. C'est la femme qui m'a surprise perdue contre la vitre, à contempler la ville depuis la tour la plus grande, ou du moins, de notre côté de la cité. Je ne me souviens plus de son nom. Il était écrit sur le bureau en lettres majuscules. Elle me sourit. Que fait-elle dans ce quartier? Elle a des bars beaucoup plus luxueux à sa disposition.

« Je crois qu'on se connaît », dit-elle avec un air complice. Elle dégage une confiance que je n'aurai jamais. Ses cheveux noirs coupés court juste en-dessous des oreilles, lissés, brillants, son cou long, sa taille fine, ses longues jambes découvertes. De grands yeux bleus très maquillés. Le tissu de sa robe paraît de qualité.

La voir ici me déconcerte. La femme me fait signe de m'asseoir. J'obéis. Elle commande un verre pour moi. Amandine me sert avec un regard terrifié. Je l'ignore.

« Je m'appelle Fannie. »

« Astrid. »

Je sens le poids du regard d'Amandine sur moi. Je tourne la tête, me concentre sur cette femme beaucoup trop belle pour moi. Je dépose mon sac à main replace mes cheveux me tiens plus droite bombe la poitrine et souris.

On dit que les femmes sont plus belles lorsqu'elles sourient.

13 février 2020

Ma mère a recommencé à calculer les calories. L'autre jour, elle m'a lancé pendant que je me servais un muffin : « Tu sais combien de calories il y a là-dedans? C'est énorme... ». Je suis restée muette.

Ma mère parle de sa grosseur tous les jours ou presque. Elle se regarde dans le miroir et soupire, ma sœur et moi sommes tout près et nous essayons tant bien que mal d'ignorer cette obsession qui tranquillement nous rentre dans la tête. Notre poids. Notre gras. J'essaie de ne pas me regarder longtemps dans le miroir. De ne pas soupirer. De ne pas trouver mes cuisses épaisses ou mon ventre trop mou. Ma sœur et moi nous nous lançons un regard du coin de l'œil. Ne pas se juger. Ne pas être affectées. C'est difficile. J'ai hâte de déménager.

Ma sœur n'a que 15 ans.

Pierres précieuses et café au lait

Je ne peux pas m'en empêcher, je prends un magazine de Naïma et je regarde les suggestions pour le maquillage. Je veux bien paraître. Surtout parce qu'elle est si belle, Fannie. Mon reflet dans le miroir est celui d'une femme à mi-chemin entre la vingtaine et la trentaine, le teint livide. Je me sens pâle, délavée, prête à disparaître. Mais j'ai décidé que j'allais rester ici. Que je prendrais les choses en main. Alors pourquoi mon reflet me montre-t-il une vieille moi comme si j'étais figée dans le temps?

Le chemin est difficile pour se rendre au lieu du rendez-vous. Je dois me déplacer au centre de la ville, un lieu embourgeoisé. Je marche dans ce quartier où l'air me paraît plus pur alors que j'essaie de paraître fière de moi, et non une pauvre de l'autre bout du dôme, là où on dirait que le monde se referme sur nous. Mais tout de suite, je vois les passantes me lancer des regards. Quand je rentre dans le café, plusieurs têtes se tournent. Je respire la pauvreté. Imprimée sur moi avec mon air d'effacée.

Fannie se lève et vient me rejoindre. Elle me fait la bise. Ça y est, les regards me quittent. Je ne me sens pas plus à l'aise pour autant.

Le café est d'un luxe impensable. Des lustres en diamants. Des comptoirs en marbre. On dirait qu'ici le verre est remplacé par des pierres précieuses, comme dans les églises. Tout brille. Ou encore, c'est l'idée que je me fais de l'endroit qui m'aveugle. Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté de rencontrer Fannie. Je me demande si c'est pour prouver quelque chose à Amandine. Mes yeux louchent contre mon gré vers sa poitrine pleine.

« Dis-moi, comment as-tu choisi d'être laveuse de vitres? » me demande Fannie une fois qu'on est assises. Elle commande deux cafés au lait. Elle ne m'a pas demandé ce que je voulais. « Tu vas voir, ce sont des graines de café poussées en serre. Je serais incapable de vivre sans le goût authentique. Je ne sais pas comment vous faites. »

J'ignore son commentaire. « Laveuse de vitres me paraissait mieux qu'être concierge. » Pour ne pas dire que mes résultats scolaires m'ont classée dans une catégorie d'emploi où les choix sont minimes. Alors que Fannie a dû réussir sans difficulté aux examens de qualification et obtenir tous les privilèges au sein de notre moitié de ville de verre. « Et toi, en quoi consiste ton emploi? »

« Je travaille pour le concours de féminité, en fait. » Elle remercie la serveuse et prend une gorgée de son café au lait. Je lance un regard au bol fumant devant moi sur la table trop propre. « Je recrute des participantes. Comme une agente qui veille au bon fonctionnement du processus. »

« J'espère que ce n'est pas pour ça que tu m'as appelée ici », lui dis-je nerveusement en tentant de goûter le café au lait. Fannie éclate de rire. Je me brûle la langue. Elle a des dents très droites. Jamais pourrais-je croire que je serais candidate pour le concours. Mais Fannie n'a pas nié et ça m'inquiète. Je me fais peut-être des idées. Après tout, j'essaie de raconter mon histoire au présent, mais je suis déjà loin dans le futur, le crayon à la main, la sueur à la nuque. D'ici, je me dis que j'aurais aimé qu'on m'arrache les yeux pour ne pas voir ce qui m'attendait. Je bifurque.

« Je t'ai tout de suite trouvée spéciale, Astrid. Je ne saurais comment dire. Différente. Et j'aime ça. »

Je ne sais pas quoi répondre. Je retourne au café, qui se révèle délicieux. C'est la première fois qu'une femme d'un tel statut me complimente.

« As-tu beaucoup d'amies? »

« Que deux, Naïma et Amandine. »

« Es-tu heureuse ici? »

« Je n'ai pas le choix d'être ici, je fais de mon mieux. » J'ai l'impression d'être l'objet d'un interrogatoire. Son beau visage me scrute. « Et toi? »

Fannie sourit. Ses lèvres sont rouges. Son pied me touche sous la table. Elle se penche vers moi, plonge son regard dans le mien. « J'aime trouver tous les plaisirs possibles de la vie. » Était-ce un clin d'œil ou je fabule encore? « Après tout, la vie, même ici, a beaucoup à offrir. La vie d'avant ou la vie ici, c'est la même chose. On reste des humaines. Et en plus, l'avantage par rapport à nos prédécesseures, on ne vit plus sous le régime des hommes. »

Il est rare qu'on parle des hommes. C'est un sujet lourd. Comme une honte d'avoir déjà été soumises, une fierté de s'en être sorties, peu importe comment, et une volonté d'oublier. Puis, il y a la peur de ces êtres que l'on n'a jamais vus en personne. *Les femmes sont des fleurs, les hommes des cactus. Dieu nous a voulues distinctes. Puisque nous nous sommes*

libérées du péché originel, rien ne justifiait de rester avec l'autre sexe. Ce sont eux, après tout, qui ont provoqué la colère divine et la fin du monde d'antan.

« On peut remercier la procréation artificielle, mais penses-tu que les choses ont changé? Qu'une femme devant un homme réagirait de la même façon aujourd'hui qu'il y a quelques dizaines d'années? »

Il ne faut jamais faire confiance à l'homme.

« Il est certain qu'on ne jouerait pas au soccer ou on ne se frapperait pas le torse comme des gorilles, mais peut-être que face à un homme, il y a la possibilité de ne pas agir en femme? D'agir autrement que ce qu'on nous a appris? »

Fannie me regarde d'un air perplexe. Je rejoue la phrase dans ma tête. Je ne suis pas certaine de la comprendre non plus. Je m'exprime mal. Quand je suis en présence de femmes riches, il me semble qu'il y a un nœud dans ma langue. Je balaie l'air vide de ma main en rougissant. Mes joues sont chaudes. Je ne pense pas que le café soit une bonne idée pour moi. Le pied de Fannie est toujours contre mon mollet.

« Fannie? » Deux nouvelles clientes sautent sur Fannie avec des petits cris, elles se collent. Je reconnais l'une d'entre elles. Nous avons été amies brièvement. Elle était dans mon année. Quand mes notes ont chuté, elle a tout de suite cessé de me parler. Même maintenant, elle fait semblant de ne pas me reconnaître. « Une nouvelle convoitise? » rétorque Gaëlle, je me souviens de son nom maintenant. Elle me dévisage de la tête aux pieds. « Ne la gêne pas trop, elle ne voudra plus retourner dans son trou délabré. »

Fannie me prend la main. J'essaie de ne pas rougir davantage. Je me sens mal habillée. Je voudrais me cacher dans mes cheveux. Fannie ne réagit pas au commentaire de Gaëlle. Elle me présente et dans sa voix, je ne sens pas que je suis diminuée ou de moindre importance que ces nouvelles venues. Je lui en suis reconnaissante. Après tout, nous ne sommes rien l'une pour l'autre. J'espère que je ne suis pas réellement une convoitise, un péché mignon. Mais le doute reste.

Et pourtant, j'accepte son invitation au restaurant la semaine prochaine et mon cœur palpite.

5 mars 2020

Quand j'étais petite, ma tante m'a regardée d'un air grave et m'a dit : si les abeilles disparaissent, en seulement trois jours, il n'y aura plus de vie sur Terre. J'étais complètement terrifiée. À l'époque, j'avais la phobie des abeilles et de leurs cousines, les guêpes. Si mon père se faisait piquer par l'une d'entre elles, son corps se gonflerait comme un ballon jusque dans sa gorge. Il deviendrait rouge et enflé. Et il mourrait suffoqué devant nos yeux. Pour moi, les abeilles représentaient la mort. Mais là, je m'imaginai mourir en trois jours dans le chaos total parce que ces petits insectes ne seraient plus.

On est en mars. On dirait déjà le printemps. Il n'y a plus de neige à Montréal. Que des petites mottes fantomatiques. Tout est gris. Le ciel, les bâtiments, le calcium au sol et le béton. J'ai envie de partir loin. Voyager. Sortir du quotidien. C'est un printemps morne, sans abeilles.

Autour du canapé

Je raconte les pierres précieuses et le café au lait à Naïma. Les deux étendues sur le fauteuil, un soir de semaine, la télévision éteinte, nous sommes hilares. Sans raison particulière.

« Et là, Gaëlle, tu te souviens de Gaëlle? Eh bien, elle arrive, toute montée sur ses talons, la moue collée sur ses lèvres, et saute dans les bras de Fannie, comme pour prouver quelque chose. Elle se retourne vers moi et décide de ne pas me reconnaître! Ça serait trop la honte, n'est-ce pas? De m'avoir eue comme amie pendant quelque temps! »

Naïma lâche un « épouvantable », puis éclate de rire. « Ah, les difficultés de la richesse! » Naïma s'essuie une larme, je la pousse de mes pieds. « Mais sérieusement, tu la trouves comment, cette Fannie? »

« Je ne sais pas », je réponds et mon sourire fond petit à petit. « D'un côté, elle est tout le contraire de moi : belle, à l'aise, gracieuse. J'ai l'impression qu'elle aime s'entourer de gens... inférieurs à elle. Mais alors je me dis que ce serait stupide de ne pas donner une chance à cette... chose qui se donne. Ce n'est pas tous les jours qu'une femme de classe supérieure vient chercher une pauvre fille dans un petit bar aux confins de la ville. » Je prends un moment de silence que ma colocataire respecte. « Tu sais, en retournant à la maison, j'ai vu un magasin de bulles d'eau. »

« De bulles d'eau? »

« Je ne sais pas comment ça s'appelle. Des boîtes vitrées de toutes les formes où l'eau gigote et monte à la surface. C'est pour faire joli. En y collant notre nez, on peut voir le monde en distorsion. »

« C'est ironique. Une femme qui vend des bulles d'eau à des riches alors que pour toi, ça ne ferait que plus de vitres à laver! » Naïma roule des yeux. Puis, elle soupire. « Peut-être si je perdais quelques livres, de belles femmes riches seraient intéressées à prendre un café avec moi aussi. Regarde ta figure! Je t'envie. » Naïma penche la tête pour s'observer. Ça me serre. Je ne veux pas qu'elle retombe dans l'enfer à nouveau.

« Tu n'as pas recommencé à compter les calories, j'espère? » Quand elle répond par la négative, je me sens soulagée. « Tu es parfaite comme tu es. »

Nāïma ajoute qu'au concours, ce ne sont que des filles minces qui gagnent. Elle rougit en parlant, son débit augmente. Je ne veux pas qu'elle se fasse à nouveau vomir dans les toilettes. Je voudrais lui interdire d'écouter le concours si c'est pour la rendre ainsi. Pour nous rendre toutes ainsi.

Je pense au journal. Il devait y avoir un concours aussi en deux mille vingt, sinon pourquoi cette obsession de la beauté.

On cogne. Nous nous retournons en même temps. Nous n'attendions personne, ce soir. C'est Amandine.

Quand Nāïma lui ouvre la porte, elle entre avec à peine un salut murmuré. Elle dépose sa sacoche et se dirige vers moi en disant : « J'ai besoin de te parler. »

Je n'ai jamais vu Amandine avec un air aussi sérieux. Je me redresse sur le canapé. Amandine prend la place qu'occupait Nāïma quelques instants plus tôt. D'ailleurs, ma colocataire, intriguée, s'enveloppe d'une couverture et s'assoit au sol devant nous.

« Cette Fannie est dangereuse », déclare Amandine d'un trait, sans cligner des yeux. Sur le coup, je ne sais pas quoi lui répondre. « Je me suis renseignée. Elle a la réputation de courir auprès de jeunes femmes de classe inférieure. Mais les relations ne durent jamais longtemps, car — »

« Je suis consciente de mon statut *et* du sien. Mais elle voit au-delà et ça fait du bien. Elle me respecte, et c'est ce qui compte. » Je ne sais pas pourquoi je réagis autant. En plus, j'étire un peu la vérité. Je devrais simplement ignorer Amandine, Amandine que j'adore, plutôt que créer du trouble. Ou, j'aurais dû être plus attentive, mais l'heure n'est pas aux regrets.

« Tu ne m'écoutes pas. Ce n'est pas juste une question de jouer avec des cœurs, même si elle a le pouvoir de le faire. Ces femmes, on ne les a plus jamais revues! »

« Amandine! » même Nāïma semble choquée. « J'espère que tu n'inventes pas ces histoires parce que tu es jalouse! Une dame de bonne société — »

« Jalouse? » Les yeux d'Amandine deviennent plus noirs, ses cheveux plus frisés. « Pourquoi ne m'écoutez-vous pas? Pensez à Lunie. Voulait-elle réellement partir? »

« Elle a toujours voulu sortir d'ici. Je suis contente qu'elle n'a pas fini au moins comme la journaliste Bea. » Je n'aime pas que les autres parlent de Lunie comme si elles la connaissent mieux que moi.

« Mais elle n'aimait pas non plus le concours... » poursuit Amandine, toujours avec son expression remplie de gravité.

« Le concours? C'est quoi le rapport entre les histoires d'amour de Fannie et le concours? » demande Naïma en fronçant les sourcils.

« Écoute. Je suis venue t'avertir. » Amandine s'impatiente. Elle a soudain l'air plus vieille, plus fatiguée. « Je suis venue t'avertir parce que cette femme est dangereuse. Elle est sur notre liste noire. Elle abuse de son pouvoir et sait des choses que très peu de femmes savent. On la surveille pour avoir plus d'informations sur les fonctionnements cachés de notre société. Si l'on savait, peut-être aurions-nous une marge de manœuvre pour lutter contre le système de classes. »

J'éclate de rire. Je ne trouve pas ça drôle. Délire dans l'air. Je ne comprends rien. Je ne savais pas qu'Amandine était encore une activiste alors que c'est strictement interdit. C'est peut-être pour ça qu'elle ne va plus à l'église, elle doit fuir le regard miroir des femmes Masquées.

« Alors, je vais devenir ton espionne et te trouver l'information qu'il te manque, c'est ça? Puisque Fannie m'exploite, pourquoi ne pas l'exploiter à mon tour? »

Amandine n'apprécie pas mon ton sarcastique. Elle se lève et ramasse sa sacoche au sol. « S'il te plaît. Fais attention. Pour moi. » Et elle part rejoindre l'obscurité de la nuit.

8 mars 2020

Je ne voulais pas aller dans une école non mixte parce que je ne voulais pas porter de jupe. Je ne voulais pas aller dans une école de filles parce que j'aimais traîner avec les garçons. Mais j'y suis allée et les câlins à répétition me dégoûtaient, les odeurs de vernis à ongles en classe me dégoûtaient et en plus, je n'ai parlé à aucun gars ou presque, pendant mes cinq années du secondaire.

J'ai appris à devenir une fille, à me raser les jambes ou à les couvrir avec honte. J'ai appris à épiler mes sourcils et à donner des câlins même si c'était avec retenue. Mais j'ai aussi appris à m'exprimer, à débattre, à participer en classe, à impressionner par mon intelligence.

J'ai appris à avoir de vraies amies.

Et puis, je suis arrivée au cégep et j'ai perdu ma voix. En classe, je ne donnais plus mon opinion. C'étaient toujours les cinq gars du programme qui levaient la main.

J'ai assisté à des dizaines et des dizaines d'assemblées générales pendant la grève et je n'ai pas parlé, pas une seule fois. La file des hommes pour parler au micro se rallongeait et peu de femmes les rejoignaient.

J'étais au cégep et je voulais paraître conne et naïve, je ne sais pas pourquoi.

Et mes notes chutaient pour la première fois, malgré mes efforts. Les commentaires des professeurs ne m'expliquaient pas pourquoi j'avais de si piètres résultats. Mes profs masculins ne m'appréciaient jamais particulièrement et ne nous faisaient lire aucun texte écrit par une femme.

J'ai arrêté de vouloir devenir écrivaine quand je suis arrivée au cégep. Ça me semblait impossible.

Et je me regarde encore aujourd'hui de profil dans le miroir et je rentre mon ventre. J'ai beau en avoir conscience, je n'arrive pas à changer.

Fannie

Le matin, il fait si soleil que même sous mes couvertures, le journal est illuminé. Ça rajoute un peu de chaleur dans la ville. Les vitres se réchauffent. On oublie le dôme pour un instant, un instant seulement.

Le jaune de la table de chevet respandit.

Je reste étendue sur mon lit. J'observe ma chambre en détail. Les couvertures, le bureau, la bibliothèque, tout est blanc. Les plantes forment des taches vertes en pointillisme un peu partout. L'une d'entre elles se flétrit. Je ne l'avais pas remarqué. Je me lève et je trempe un doigt dans la terre. C'est humide.

Au sol sont éparpillés mes vêtements de la semaine. Ça me cache un peu des regards de la voisine d'en-dessous.

J'aurais aimé observer ma chambre avec plus d'attention. Graver dans ma mémoire les petits détails qui doivent m'échapper aujourd'hui. Cette pièce qui au départ me paraissait vide, j'ai réussi à la rendre mienne. Peut-être que c'est la table de chevet qui a fait la différence. Tout a changé à cause de la table de chevet jaune.

Rapidement, pourtant, le soleil, si haut dans le ciel, décline et disparaît derrière l'horizon et je dois quitter ma chambre. Je ferme la porte derrière moi et j' imagine qu'une jungle secrète pousse en vitesse accélérée, depuis les draps encore chauds de mon lit.

Fannie m'attend assise au bar du restaurant. Elle porte une robe moulante qui amincit sa silhouette. Ses sourcils bien définis se lèvent lorsqu'elle m'aperçoit. Ses yeux bleus sont entourés d'un épais voile de cils et ses lèvres sont peintes en bourgogne. De petits diamants pendent à ses oreilles.

Je ne suis même pas en talons hauts. *Fannie se met belle pour moi.*

L'hôtesse me bloque l'accès à Fannie. Il suffit d'un seul regard posé sur moi et on sait que je ne devrais pas être ici. Je m'agite. J'aimerais qu'on me laisse passer, qu'on oublie un instant mon statut, que je puisse être l'égale des autres. Fannie se lève avec grâce et glisse un mot à l'oreille de l'hôtesse, puis elle s'approche de moi en souriant.

Avant que je puisse la saluer, elle pose sa main sur ma taille et m'embrasse de ses lèvres douces. Elle goûte la framboise, elle sent la vanille. Éberluée, je la suis à notre table.

La nourriture, le vin, son rire, sa manière de me caresser la main, je tombe sous le charme. Fannie ressemble à un ange. Il me semble qu'elle est trop belle pour exister, pour daigner me parler. Mes papilles gustatives se réjouissent de ce plat rempli de saveurs et de textures en comparaison avec les barres protéinées sèches que je leur sers habituellement.

« N'as-tu jamais pensé à participer au concours? » demandé-je soudain en sortant de ma transe. « Tu gagnerais... »

« Non, quoiqu'il n'y a pas de doute là-dessus. » Je note son manque de modestie. Je pense à Naïma qui soupe seule à l'appartement. « La vie à l'intérieur m'intéresse. Les gens me fascinent. » Elle entrelace ses doigts avec les miens. « Et toi? »

« Je n'aime pas trop le concours. » À cause de lui, on calcule les calories d'un muffin.

« Pourquoi? »

« Ça n'a pas lieu d'être. Il me semble que le concours pourrait plutôt être une compétition sportive ou intellectuelle ou — »

« Je ne crois pas qu'un concours intellectuel te favoriserait, considérant tes notes scolaires. »

Je rougis. « Je ne crois pas que mon intelligence se mesure réellement à mes résultats aux examens de qualification — »

« Te sens-tu plus intelligente que tes consœurs, les autres femmes de ton statut? »

« Non. Te crois-tu plus intelligente que nous? » La question sort toute seule. Je ne souhaite pas la vexer, je regrette déjà. Mais Fannie sourit.

« J'aime ta répartie. »

Alors que j'espère que son questionnaire se termine enfin, il recommence aussitôt. Je me dis qu'elle s'intéresse à moi. Que je devrais me sentir choyée. Tout autour, les femmes me jettent des coups d'œil. Fannie demande à la serveuse de nous ouvrir une autre bouteille de vin. Mon pouls s'accélère, c'est si cher, du vin authentique et non

synthétique. Je ne me sens pas dans mes droits de refuser une autre coupe, et une autre encore.

« Viens chez moi. Ce n'est pas loin. » Fannie me montre ses dents droites. J'aimerais rentrer, je ne dors que dans mon lit. Je ne veux pas laisser le journal seul. J'ai besoin de lire une autre entrée. Garder mon secret. Comprendre ma relation avec Fannie à travers ces pages vieilles comme le monde. Mais ma tête tourne. Et je me sens avec une drôle d'envie de faire confiance. J'accepte et nous montons dans un taxi. Je reste obnubilée par le prix qu'affiche le compteur. Fannie se colle sur moi. Sa main se rapproche de mon entre-jambes. Elle me caresse et un choc électrique me parcourt le corps. La respiration de Fannie s'accélère. Elle se penche dans mon cou et me mordille.

Je ferme les yeux. Les paroles d'Amandine résonnent dans mon crâne. Je n'ai pas eu assez peur.

La peur est un sentiment qui se cultive.

Le concours

Je ne me souviens pas d'avoir signé un contrat, mais apparemment je l'ai fait. Fannie me l'a brandi sous les yeux quand j'ai commencé à m'énerver.

Après avoir fait l'amour, je ne me suis pas réveillée dans son lit. Je suis dans une autre chambre. Tout autour, les appartements sont vides. Je suis isolée.

Je ne me souviens pas d'avoir signé le contrat, mais voilà : je suis candidate pour le concours de féminité. Je me retrouve sans le journal. Je suis perdue. Les visages qui m'adressent la parole me sont inconnus. Où est Naïma? Amandine?

« Du calme », me dit Fannie avec son air de nonchalance. « Naïma est copropriétaire de son salon de coiffure et c'est illégal, considérant son statut. Amandine fait partie d'un groupe révolutionnaire que l'on surveille. Si tu n'obéis pas, elles seront incarcérées. Tu ne souhaites pas les ruiner, n'est-ce pas? »

Je ne me souviens pas d'avoir signé le contrat mais est-ce si important? La menace de Fannie fait son effet. Je ne veux pas détruire les vies de mes seules amies.

Qui aurait cru? Qui aurait cru que je me retrouverais dans une prison de verre encore plus petite, qu'il y avait une cage dans la cage et que mon amante en serait la gardienne?

La porte d'entrée ne s'ouvre que de l'extérieur. Tout est planifié. Je ne suis pas la première à séjourner ici.

Six femmes entrent alors que je dors encore, le soleil à peine levé. Six femmes à l'air sévère, quoique bien parées, comme si c'était jour de fête. Fannie n'est pas là. À ma surprise, ça m'inquiète.

« Veux-tu gagner le concours? » demande la première.

« Veux-tu rejoindre ton amie dans l'oasis? » demande la deuxième.

« Veux-tu devenir célèbre? » demande la troisième.

Et je ne réponds pas.

« Veux-tu voir Naïma en prison? »

« Non. »

« Veux-tu voir Amandine — »

Je ne laisse pas la cinquième terminer, je me lève et hausse le ton. « Suffit! J'obéirai, maintenant laissez-moi tranquille! »

« Déshabille-toi », exige la sixième.

Pardon?

« Mets-toi nue. »

Elles sortent des rubans à mesurer. Elles prennent en note ma taille, mon buste, mes épaules, mes cuisses mes mains ma tête mon nez mes genoux mon ventre mes bras...

Une d'elles hoche la tête, découragée, puis les six repartent comme de vieilles sorcières dans un écran de fumée.

Je suis une dragon de Komodo et j'ai besoin de survivre.

Je suis une gorille mais je ne peux plus me frapper le torse.

Je suis une abeille sans maison.

Je suis un nénuphar en perdition.

Où sont les girafes?

Fannie vient me voir tous les jours. Elle me dit que je suis sa protégée. Que nous allons faire de grandes choses ensemble. Elle me fait son clin d'œil qui me donnait des papillons dans le ventre. Maintenant, elle me dégoûte. Ses cheveux lisses me rappellent un serpent. Ses yeux parfaitement symétriques m'inspirent la peur. Sa beauté est devenue poison.

Et moi, je suis dans la chambre avec tout autour des vitres-miroirs qui me montrent en pâle ou en déformé mon reflet, ma taille, mon buste, mes épaules, mes cuisses mes mains ma tête mon nez mes genoux mon ventre mes bras et je me mets de profil et je rentre le ventre.

Quand je me fixe, droit dans les yeux devant le miroir, assez longtemps pour loucher légèrement, j'ai l'impression qu'une autre se tient devant moi. Et qu'elle me lance une menace que je peine à oublier par la suite.

Elles me dessinent des lignes sur mon visage. Il faut absolument gonfler les lèvres. Elles sont trop petites. Oui, ce sera suffisant, je crois. Passons-la dans la salle d'opération.

J'entends leurs paroles et je me sens étrangère à moi-même.

Elles veulent gonfler mes lèvres. Elles veulent changer mon visage. Je ne suis pas assez, moi, seule, naturelle. Je leur supplie des yeux. Non. Ne changez pas mon visage.

Mais elles m'ont déjà injecté un calmant. Mon corps est mou. Sans volonté.

Je vais me réveiller avec les lèvres enflées. Plus belle, dit-on.

L'équipe de tournage se coince dans la chambre qui n'est pas la mienne mon dieu qui va arroser mes plantes.

L'équipe de tournage a éparpillé partout au sol des fils noirs qui forment des petits chemins sinueux.

La journaliste me sourit, assise sur un banc surélevé, comme moi. Elle attend que la maquilleuse cesse de me toucher le visage. Je ne reconnais personne.

« Quand as-tu décidé que tu allais participer au concours? » me demande la journaliste, et je pense un instant qu'elle a dû connaître Bea, qu'elle devait bien voir que quelque chose clochait, mais qu'elle a dû ignorer les signes ou, pire, la pousser à se déchiqueter dans l'espoir d'une liberté.

« Récemment, j'ai voulu rejoindre mon amie qui a gagné le concours. J'ai hâte de la retrouver. » C'est Fannie qui s'est dit que ça ferait de la bonne publicité pour le concours, cette histoire.

Lunie! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt? Lunie. As-tu été enchaînée toi aussi dans ce trou noir de la féminité? Qu'avaient-elles sur nous sur moi? Et tu as obéi, car quel autre sort, tu t'es dit, au moins il y aura la sortie du verre?

Tout est la faute au verre.

« Astrid? M'entends-tu? »

Tout est la faute à la table de chevet jaune.

Fannie me l'a dit. Un soir dans la chambre qui n'est pas la mienne. Elle a essayé de m'embrasser et je l'ai repoussée. Elle me l'a dit. Elle a souri et j'ai eu des frissons d'horreur dans le cou. Fannie l'a dit tout simplement et j'ai perdu toute force dans mes jambes.

« C'est à cause du mot *féministe* que je t'ai eu à l'œil. Tu l'as dit aux petites à l'école. »

Et je ne connais toujours pas sa signification mais ce mot me semble être le monde, il change tout et je ne sais toujours pas pourquoi, mais c'est vrai.

« Il y a des mots interdits comme ça », ajoute Fannie en se massant le cou. « Moi-même j'en ignore la signification. Mais ces mots dérèglent l'ordre et il faut s'en débarrasser. »

« N'as-tu jamais été curieuse? »

Une hésitation. Un silence.

« Non. » Elle quitte la pièce.

Je suis seule à nouveau et j'ai envie de pleurer. Quand elle part, je me rends compte que pour la première fois de ma vie, personne ne m'observe. Et tout le monde m'observe dans leurs écrans, moi et mon maquillage, moi et mes lèvres rondes, moi et mon sourire et mes mensonges. Je ravale mes larmes et j'éteins la lumière.

C'est la faute au journal mais je ne peux rien sans le journal je suis sans structure. Je me laisse faire et après tout le journal c'est moi. C'est la tige et la fleur d'un nénuphar cueilli. On nous a coupées en deux.

On me montre mon entrevue à la télévision. Je ne me reconnais pas. J'ai l'air beaucoup trop réveillée. Mes cheveux brillent ma peau brille je suis une étoile qui brille même si je suis éteinte depuis quelque temps. Mon visage est celui d'une autre.

Le matin, si les sorcières sont là, nous faisons une prière ensemble.

Notre Père qui es aux Cieux

Je pense à Amandine.

Que ton nom soit sanctifié

À quelque chose qu'elle avait dit, en fait.

Que ton règne vienne

Elle m'a avoué son inquiétude.

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel

Elle m'a confié que la religion n'avait pas une place aussi importante dans son temps.

Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour

Qu'il y avait même plusieurs religions durant la génération qui la précédait.

Pardonne-nous nos offenses

L'enseignement devient de plus en plus religieux.

Comme nous pardonnons aussi à celles qui nous ont offensées

Ça l'inquiète, de voir le monde changer aussi rapidement.

Ne nous laisse pas entrer en tentation

C'est inquiétant, a-t-elle dit, cette possibilité que les générations futures oublient leur propre histoire.

Mais délivre-nous du mal

Et qu'avons-nous déjà oublié, nous?

Amen

Enfin, je sors. Mais je suis encadrée de grandes femmes musclées qui prétendent me protéger. J'aimerais m'enquérir de leur statut social. Je n'ose pas. On me guide jusqu'à un bâtiment à l'ouest de la ville, près du mur opaque.

On m'habille, je marche en faisant voler ma robe derrière moi comme je l'ai pratiqué dans la dernière semaine. Trois photographes me tournent autour avec leurs flashes qui m'aveuglent. Mes yeux s'embrouillent et je pose.

Je sais suivre une routine.

Je sais reconnaître une mascarade.

Claustrophobie. Les murs me coincent le larynx. Toujours une série de murs. Et ce sleeping bag abandonné au sol. Les filles riaient. Je m'en souviens. L'étranglement depuis l'intérieur. La peur est un sentiment qui se cultive.

Je demande à la fille qui m'apporte mon épicerie : il y a combien de calories dans ce muffin?

Je n'ai plus envie de manger. Je dois gagner le concours, sinon c'est la prison pour Naïma et Amandine. Peut-être que c'est faux. Je ne veux pas prendre de chances.

Je t'en ai voulu, Lunie. Quelle horrible personne je suis.

Si seulement mon nez était plus droit, mes yeux plus grands et ma tête plus petite.

Mes lèvres sont si gonflées que je peine à les bouger comme avant.

Je dois constamment marcher avec des talons hauts pour devenir gracieuse.

Je me pratique à servir le thé et m'asseoir correctement.

Je dois rire avec retenue et illuminer mes yeux.

Je suis obligée de pratiquer mon écoute active et de parler doucement, mais ce n'est pas pour le concours, me dit-on.

Ce matin, je me réveille et l'appartement a changé. Je suis certaine qu'il est quelques mètres carrés plus petit.

Depuis que j'ai refusé de l'embrasser, celle que je ne devrais plus nommer, celle dont je suis la protégée, ne vient plus me voir. Je rejoue dans ma tête nos moments ensemble, avant mon enfermement, et tout me semble tordu, dénaturé. Amandine avait raison et je n'ai pas voulu l'écouter.

Dorénavant, les femmes qui s'occupent de moi changent régulièrement. C'est pour mieux m'isoler, je crois.

C'est la nuit. Je pense à Lunie prisonnière. Je pense à Naïma à qui j'ai promis de rester. Je pense à Amandine qui ne se sait pas surveillée.

Je pense à la lune que je vois difficilement d'ici. Je pense aux hommes qui n'ont peut-être pas de concours de beauté. Je pense à cette femme odieuse trop belle, celle qui n'a plus de nom. Une femme qui détruit nos vies, ma vie.

La colère m'étouffe. Une odeur amère est collée dans mon nez. Je tremble de rage. Je veux exploser en mille miettes qu'on ne me retrouve plus jamais surtout pas sous les projecteurs avoir l'air d'une singe en tutus et paillettes, comme dans un des livres illustrés que je lisais aux petites.

Je bondis hors du lit. Je lance la lampe de chevet au sol et elle se fracasse. Je renverse le matelas.

Déchire les couvertures.

Hurle.

Je me donne des coups dans les cuisses. Si je suis horrible je ne pourrai gagner!

Je veux couper mes cheveux il n'y a pas de ciseaux je tente de les arracher avec mes mains c'est trop long je cogne la chaise sur le plancher encore et encore jusqu'à ce qu'elle se fende je lance les assiettes les verres les bols la glace partout je me brise les pieds je donne un coup de poing dans la télé ça goûte le sang mon sang je cherche quoi détruire je vois le petit plant de marguerite et je fige.

J'ai rêvé aux enfants. Je leur lisais un livre, habillée en robe de bal. J'avais même des brillants dans mes cheveux. Et les enfants s'étaient multipliées en centaines et centaines de petites qui me fixaient en attendant la suite de l'histoire de Blanche-Neige.

Miroir, gentil miroir, dis-moi, dans le royaume quelle est de toutes la plus belle?

Ma voix tremble. La pièce se resserre sur nous, il y a trop de monde.

« Avoue que tu aurais voulu être le prince, maintenant? » Je ne la vois pas mais je reconnais la voix de Mia. Ou est-ce la tienne?

« Je veux devenir comme Madame Astrid quand je serai grande! » dit une enfant.

« Moi aussi! »

« Je veux être belle comme Madame Astrid! »

« Un jour, moi aussi je participerai au concours! »

J'ai chaud. Je sue. La robe me colle à la peau. Je veux brûler le livre. Je veux m'enfuir.

Quelle image dois-je leur donner?

Chaque fois qu'une femme me réveille, elle pose les questions.

« Veux-tu gagner le concours? »

« Oui. »

« Veux-tu rejoindre ton amie dans l'oasis? »

« Oui. »

« Veux-tu devenir célèbre? »

« Oui. »

Et nous prions.

À la télévision, que je regarde entourée de Fannie, de ma styliste et de mon agente de presse, on interviewe mon ancienne patronne, que je n'ai jamais vraiment aimée. Elle s'est maquillée pour l'entretien. On ne lui accorde pas beaucoup de temps. Nerveuse, elle balbutie que je suis une fille travaillante, mais qu'elle a toujours su que ma destinée résidait ailleurs que dans le nettoyage des vitres.

J'aimerais qu'on m'apporte une liseuse avec une encyclopédie illustrée sur les animaux. On me demande pourquoi. Je ne réponds pas et ne poursuis pas ma requête. Je suis épuisée.

J'essaie de retranscrire avec fidélité, de me plonger dans cette cage en verre, d'écrire au présent. Mais en réalité, j'ai perdu les détails. Les jours se superposent. J'étais morte-vivante et je passais à travers les différentes étapes les yeux fermés car il aurait fallu qu'on m'arrache les yeux.

Je ne faisais plus la distinction entre le jour et la nuit. J'ai eu peur de dire non.

Elles ont joué avec moi comme si j'étais une poupée de chiffon. Pendant des heures, on m'habillait et me déshabillait. Quelle couleur me va le mieux? Quelle texture? Quelle forme de vêtements? Elles m'ont épilé tous les poils de mon corps tandis que je me mordais l'intérieur des joues.

Mais je ne me souviens plus. Tout est flou. Parce que ma tête était dans l'espace à contempler le silence de l'univers.

Je me réveille en sursaut. Je ne suis pas seule dans la chambre. La nuit, j'ai peur. Il n'y a pas de voisines, pas de colocataires et je n'aime pas ça.

Mais pire encore, cette forme noire qui se découpe devant la vitre. Je veux crier mais je n'ai plus de voix. La silhouette se retourne. C'est toi.

J'hallucine. Si seulement je pouvais rejoindre Bea la journaliste.

J'aimerais me frapper le torse avec mon frère, libérer ma sœur des pressions de beauté, tricoter les années et remplir mon journal d'une nouvelle entrée qui saura me sauver de moi-même. Il n'y a rien à faire ici. Les murs de vitres me semblent plus épais. L'air ne circule pas.

Fannie me donne un calmant. J'entre sur scène bientôt. Je dois performer une chanson. Quand Fannie m'avait demandé de chanter, un jour où elle est réapparue après son absence, son sourire s'est tellement agrandi en entendant ma voix qu'elle est devenue un crocodile.

Quand j'arrive sur scène, les projecteurs m'aveuglent. J'entends les spectatrices respirer. Je suis serrée dans ma jupe. La musique commence.

Je prends le micro. Je veux montrer à Naïma et Amandine qu'elles n'ont pas à s'inquiéter pour moi. Ma voix résonne dans la salle. Je ferme les yeux, je pense à rentrer mon ventre. Disparaître par en-dedans.

Les larmes coulent sur mes joues. Une boule dans la gorge. On applaudit. On est émues. Quelle performance! Quelle émotion!

Je suis d'humeur meurtrière.

Fannie m'a promis — non, c'est vrai, je ne veux plus écrire son nom — cette femme m'a promis qu'elles pourront me rendre visite. Dans le backstage, dans une petite pièce en attendant la fin des autres performances (une fille est tombée au sol et a hurlé), je les vois venir et plus rien ne m'importe. Elles sont là, Naïma et Amandine. Je saute dans leurs bras. Nous pleurons. J'aimerais tout leur dire. La reine méchante, la belle-mère, la vilaine est là, debout contre la porte, elle m'observe. Je n'aurai le droit à aucune erreur.

Amadine m'enveloppe de ses bras et pose ma tête sur sa poitrine volumineuse. Elle me chuchote à l'oreille qu'elle fait partie d'une organisation. Qu'elle n'a pas su sauver Lunie, mais peut-être que moi si, qu'il existe tout un réseau sous la terre...

Je la repousse doucement. Je lance un regard à Fannie. « Moi aussi, je t'aime, Amandine. » Il faut la protéger jusqu'au bout. Amandine me renvoie un regard désolé.

Naïma sourit, tout en pleurant. « Je ne veux pas que tu me quittes, mais je suis tellement fière de toi. Tu vas rejoindre Lunie! Tu la salueras de notre part! »

« Naïma, je... » Je m'excuse tellement.

« Astrid, tiens, un petit cadeau de départ. Quand les femmes sont venues chercher tes effets personnels, elles ne l'ont pas vu. » Elle me tend le petit cahier bleu. « Les murs ont des yeux. » Et elle me fait un clin d'œil.

L'a-t-elle ouvert? Sait-elle? J'en doute. Elle a dû vouloir me respecter, sachant que je me cachais tous les matins pour le lire. Je me suis emmurée dans mon silence.

« Les résultats aux concours vont sortir sous peu. Si ton nom est appelé, tu iras sur scène. » Fannie est calme. Je regarde mes deux amies qui quittent la pièce. Mes mains tremblent. C'est la dernière fois que je les vois. Je voudrais prévenir Amandine, lui dire un ou deux derniers mots mais déjà, elles sont de l'autre côté du mur de verre, Naïma me donne un bisou dans l'air, revenez, je veux qu'elles reviennent, elles partent avec la moitié de ma chair, à l'intérieur il me semble qu'il ne reste plus rien.

« Pourquoi? » Je veux étrangler la femme horrible, je veux l'écrabouiller jusqu'à ce qu'elle devienne un simple insecte insignifiant.

Fannie ne bronche pas. « C'est comme ça. J'ai des ordres. Il faut ce qu'il faut pour survivre. »

« *Charlotte!* » Les cris bourdonnent jusque dans mes oreilles.

« Et tu arrives à te coucher le soir et t'endormir en sachant que tu ruines la vie de plusieurs femmes? » Je crie tellement fort que ma gorge s'irrite.

« *Nuria!* »

« Certainement. Tu ne le sais pas encore, mais tu vas me remercier quand tu auras les pieds dans le sable. Vous ne savez pas ce que vous voulez. Je suis là pour aider des petites pauvres comme toi. » Elle sourit-grimace.

« *Astrid!* »

Je cligne des yeux une fois. Mes muscles fléchissent. Je lance un coup de poing sur sa jolie figure. Son nez craque. Elle s'effondre au sol.

Je sors, la tête haute.

Le public m'attend.

Où suis-je? Aucune lumière. Un voile noir sur ma tête. La température augmente.
Mon cœur bat furieusement dans ma gorge.

Je ne vois rien je n'entends rien je ne comprends rien où suis-je?
Une mains froide me palpe le bras. Insère une aiguille à travers ma peau.
Je gémis. Un liquide dans mes veines et puis plus rien.

Je marchais en brandissant mon innocence. Et il est tard. Mais je connais cette rue. Je suis près de chez moi.

Alors je ne pensais pas que ça m'arriverait. Pas ici. Pas à moi.

Je me réveille et j'ai l'impression de revenir de ma tombe. Plus de voile sur la tête.
Mais tout autour encore cette noirceur que je ne connais pas qui est impossible quand j'y
pense dans cette ville... je suis sortie?

Où suis-je?

En premier, j'entends sa voix. Qui crie. Je l'ignore. Parce que j'ai appris à ignorer.

La voix prend un ton menaçant. J'ai le réflexe de me retourner, de regarder.

L'auto est trop proche. Les pneus frenchent le trottoir. J'essaie de me rapprocher des maisons, de m'éloigner le plus possible de l'asphalte. L'homme au volant me regarde. J'ai peur.

La peur se cultive.

Mon regard dévie de ce visage contorsionné par la rage, par la folie, vers les fenêtres du coffre de son quatre par quatre. Des toiles noires les recouvrent. Pourquoi y a-t-il des toiles noires sur ses fenêtres?

C'est trop cliché. Et je ne veux pas que ma vie se termine. Et j'arrive à l'intersection. Et l'auto me suit à la trace. Et l'homme n'arrête pas de m'adresser la parole.

Avec des mains tremblantes, je téléphone à n'importe qui. Ça ne répond pas. C'est normal, il est minuit et demi.

Je m'arrête à l'intersection. C'est vert. Je n'avance pas. Le trottoir me protège. Comme une dernière barrière entre lui et moi.

Nous mettre dans la même phrase, côte à côte, ça me lève le cœur.

Un écran devant moi s'allume. Un petit écran carré dans lequel se jouent des images. On y voit une femme avec un bébé. La femme affiche un grand sourire. Ses habits font vieillot. Elle est mince, blanche et belle. Un homme rentre dans le cadre. Les deux s'embrassent poliment.

Je crois que la chaise va s'effondrer sous moi, qu'elle est trop fragile.

Sur le coup, je ne pense rien.

« La femme », entame une voix depuis partout, il me semble. Une voix grave. Très basse. « La femme est un être qui se complaît à la maison. Les tâches domestiques lui sont naturellement plus faciles. La femme aime donner son soutien. Elle est généreuse. Son plus grand bonheur est d'élever ses enfants et de servir son mari. »

Je tourne la tête à gauche et à droite. Malgré la lumière diffusée depuis l'écran, je suis plongée dans l'obscurité. Je n'ose pas me lever. Il pourrait y avoir un gouffre devant moi.

« La femme ne doit pas sortir de sa maison. Elle risque de s'aventurer dans des lieux où d'autres hommes, des hommes vils et défavorisés, chercheront à tirer profit de votre richesse. Ne laissez jamais votre femme sans surveillance. »

La chaise sur laquelle je suis assise est faite de plastique lisse. Je glisse ma main sur ses angles, ses courbes jusqu'au sol. Le plancher est froid. Il n'est pas fait de verre, c'est certain.

« Traitez votre femme avec gentillesse. N'oubliez pas que vous lui permettez son plus grand bonheur! Elle vous en sera reconnaissante. Même si elle ne le sait peut-être pas encore, son rêve est de combler votre maison de joie. Dieu l'a voulu ainsi. En cas de problèmes, appelez... »

Une lumière me percute la vision. Tout s'embrouille. C'est une porte qui vient de s'ouvrir. Je vois le plancher noir. Je me lève et j'approche de la sortie. Y a-t-il des hommes dans l'oasis?

Ma bouche articule des mots. Ma voix se coince. Je veux lui dire de me laisser tranquille, de s'en aller. Je ne comprends pas ce que j'ai fait pour mériter ce harcèlement. Ma première pensée : ma vie ne se terminera pas comme ça. Mais je suis coincée au bout du trottoir. Je ne pense pas à reculer. Je n'arrive pas à bouger comme je n'arrive pas à calmer l'inconnu.

Et soudain, deux jeunes hommes derrière moi. Qui reviennent du métro eux aussi. Je les regarde et l'homme dans l'auto aux fenêtres couvertes suit mon regard. Je lui dis « Demande à eux. » Peu importe tes questions stupides et ta rage, adresse-la donc à eux au lieu d'à moi, seule, qui cherchais à t'ignorer. Qui pense que c'est la fin parce que tout est beaucoup trop cliché mais le cliché ne veut pas dire faux.

L'inconnu vulgaire appuie sur l'accélérateur. Fait vibrer son moteur dans le silence de la nuit. Il roule à environ 80 kilomètres à l'heure dans une zone de 40, puis il freine et je l'entends de loin. Il fait demi-tour. Je suis dans la rue. Je cours vers le nouveau trottoir. Les deux jeunes sont derrière moi. Ils ne parlent pas. Ils sont proches. J'aime leur présence. Mes mains tremblent le numéro de mon père. Il répond. Il est endormi. Il veut raccrocher parce que tout ce que je dis c'est « je viens d'avoir la chienne de ma vie je viens d'avoir la chienne de ma vie ». Et l'auto me croise avec ses fenêtres cachées. Me dépasse. Je marche vite. Les deux jeunes me suivent. Le fou entre dans la taverne. Ceux qui étaient à un mètre derrière moi depuis quelque temps traversent la rue. Je voudrais les remercier. Peut-être qu'ils ne savent rien. Je pense qu'ils savent tout.

Mon père ne veut pas que je raccroche jusqu'à ce que je sois dans les bras de ma mère qui court vers moi en pyjama. Je ne veux pas appeler la police, je ne sais pas ce qui s'est passé. Rien ne s'est passé. Tout s'est passé. J'ai eu peur et je n'avais pas peur avant. J'étais innocente.

Ça m'a pris trois ans avant de vouloir revenir seule chez moi après dix heures du soir. Mon copain m'a accompagnée plusieurs fois. Il m'arrivait de refuser de sortir en sachant que je rentrerais sans personne pour m'accompagner.

C'est dans le passage lumineux que je vois comment je suis habillée, c'est-à-dire d'une longue robe blanche. Sur mon pubis, la peau me brûle. Quelqu'une m'a épilée à nouveau. Je me sens nue sans poils. Comme si on me forçait à redevenir enfant.

Au bout du corridor, une porte blanche. Je touche le mur. C'est du béton. Le corridor se rallonge. Les parois se rapprochent... Je secoue la tête. Ce n'est pas le moment pour ma claustrophobie.

Je tourne la poignée. À l'intérieur se trouve une salle où sont assises une dizaine de femmes toutes parées de noir. Je pose un pied sur le plancher de bois. Ça craque. Je retire mon pied. Car je viens de voir le visage d'une des femmes.

C'est un homme. La salle est remplie d'hommes.

Il m'a fallu ce rien, il m'a fallu ce tout, pour comprendre, pour voir, pour m'insurger, en fait. Parce que la réaction de mon entourage. Parce que les mots médisants. Parce que la faute. Parce que la question qui ne vient pas mais qui est là, suspendue. Celle qui ne demande pas mais qui demande comment j'étais habillée.

Des conseils : moi je porte un pantalon si je sais que je rentre tard. Il faudrait que tu saches te défendre. Il faudrait que tu te prépares pour affronter la nuit. Comme si je n'avais pas le droit d'y mettre les pieds. Comme si j'allais sur une nouvelle planète me promener les mains vides rencontrer une espèce extraterrestre.

Il m'a fallu ce rien, il m'a fallu ce tout, pour comprendre que quelque chose clochait. Que rien ne fonctionne. Que tout détonne. Que je vis dans cette société et qu'on ne m'y donne presque aucune place. Que je suis une femme et que j'en paye le prix. Que je suis une immigrante dans un monde d'hommes. Que la nuit n'est que l'œil de chat de ce qui se cache en-dessous de notre société.

Depuis ce jour, j'ai décidé de dire non.

« Entre », me dit une voix grave.

Tous les hommes se ressemblent. Je n'arrive pas à les distinguer.

La porte se referme derrière moi. Je me sens ridicule dans cette robe blanche qui m'empêche de marcher. À l'unisson, les hommes pointent l'avant de la pièce. Là, deux hommes se tiennent debout. L'un est jeune et il sourit. L'autre est vieux, un livre en papier à la main.

Je m'approche. Je ne sais pas quoi faire. J'ai tellement entendu d'histoires sur les hommes. À la fois ils sont affreux et ils sont stupides et ingrats, à la fois ils sont forts et il fallait les fuir, nous les femmes. Mais c'est aussi la volonté de Dieu de nous séparer. C'est comme ça. Car ça sera la guerre et la fin du monde à nouveau de nous mettre dans la même pièce. Je me sens terriblement seule. Je dois rêver. Je dois être dans le transport vers l'oasis et délirer.

Or, dans mes délires, tu es toujours là.

Le vieux parle. Le jeune me regarde avec un sourire trop grand. On me dit de dire oui. Je dis oui. Car j'ai peur des yeux méchants des hommes assis dans la salle. Une cloche sonne. Une bague à mon doigt. Je me sens déconnectée. Je ne me souviens plus de rien. J'écris ce dont je me souviens. À la sortie, je m'évanouis.

Premiers contacts

Nous sommes assises — non, assis — l'une — l'un — en face de l'autre. Je pourrai ne pas exister dans la phrase. Il me regarde, je le dévisage. En silence. Il a les joues recouvertes de poils foncés. Son nez est droit, mais plutôt large. Sa mâchoire est carrée et ses sourcils épais. Ses oreilles sont légèrement décollées et ses mains sont grandes. Une boule monte et descend dans sa gorge.

Si nos yeux se rencontrent, je dévie aussitôt les miens vers mes pieds. J'ai l'impression que mes lèvres épaisses sont cousues ensemble. Je suis encore en robe blanche. Elle me pique à la taille.

Il se racle la gorge. Le son est grave. Se gratte la tête. L'homme est habillé en noir. L'homme est mon mari.

« Je comprends que ça doit être un choc pour toi, Astrid », il parle et je sursaute, « de devoir changer de lieu, ça ne doit pas être facile. » Il me tutoie et je voudrais me défaire de cette proximité.

Puisque je reste muette, l'homme se replonge dans le silence, l'air troublé. Il me dit s'appeler Ryan. Et moi je me demande encore ce que je fais ici.

Nous sommes assises — non, assis — face à face dans un appartement avec des murs en verre. La même ville, mais en miroir. De l'autre côté. L'endroit de l'envers. La terre des hommes.

Cet appartement, c'est ma nouvelle cage vitrée. Il en existe plusieurs, il faut croire. Au moins, j'ai une belle vue. Mais pas de girafes. Pas de Naïma. Pas d'Amandine. Même Fannie ne devait pas savoir ce qui m'attendait. Je ne crois pas qu'elle soit à ce point malicieuse. Quoiqu'elle m'a retiré même mon visage, avec ces lèvres qui ne sont pas miennes.

Je serre le journal fort contre mes cuisses. C'est un miracle qu'elles — qu'ils? — me l'aient laissé.

« C'est ton journal personnel? » demande l'homme.

« Oui. »

« Je peux voir? » Il tend la main. Je recule dans mon siège. Le cuir est blanc comme ma robe. « Pardon. » Ryan n'arrive pas à soutenir mon regard désapprobateur. « Je voulais simplement mieux te comprendre. Pourquoi ne parles-tu pas? » Il me prend la main. Sur ses doigts, du poil. Ses mains osseuses. La mienne paraît petite, faible. Je ne l'ai jamais perçue ainsi. Je voudrais la retirer. Je suis tétanisée. « Je pensais que tu serais contente qu'on se rencontre enfin en personne. »

Ses yeux sont bleus. Ils me rappellent ceux de Fannie. Peut-être que les deux se partagent quelques gènes.

« Je ne comprends pas. » Ma voix est rauque. C'est la première fois que je formule une phrase depuis le concours. L'homme a l'air heureux de cette progression.

« Ça fait des semaines qu'on s'écrit et tu as accepté de m'épouser! » L'espoir se loge dans ses pupilles.

Je lance des regards furtifs autour de moi. Il n'y a pas de plantes dans le salon. Qu'un long piano blanc. « On m'a dit que j'irais dans l'oasis. »

L'homme se lève et revient avec deux verres d'eau. Il se tient très droit. Il a l'air à l'aise dans sa démarche. Il sourit. « C'est comme ça que vous appelez notre ville chez vous, les femmes? C'est adorable. » Il me tend un verre. Une montre à son poignet. Je pense un instant que l'eau pourrait être empoisonnée. Je dépose le verre sur la table basse.

« C'est la première fois de toute ma vie que je vois un homme. » Mon ton est sérieux. J'ose croiser son regard. « Je n'ai jamais parlé à aucun homme. »

« En personne, tu veux dire. »

« Non. Je ne te connais pas. »

« Je ne te crois pas. »

L'homme se lève et me tourne le dos. Je serre la couverture du journal. Je veux retourner chez moi. Je veux voir Lunie.

« Ta mémoire a été affectée. »

Je me lève. Ma voix s'éclaircit. « Je suis une femme. Tu es un homme. Que faisons-nous dans la même pièce, bon Dieu!? »

Ryan prend un teint livide. « Ne hausse pas le ton! Va dans la chambre et reviens quand tu te seras calmée! »

Mon visage brûle.

« Ne me donne pas d'ordres! Tu te prends pour qui? J'ai le droit d'être en colère! Je me fais kidnapper et j'apprends que je suis la mariée d'un inconnu, d'un *homme*. »

J'aurais cru que le cirque du concours serait terminé. Je le supportais seulement parce que je pensais pouvoir au moins sentir le souffle du vent. À l'extérieur. Non seulement je suis sous le dôme, mais je suis dans la gueule du loup.

L'homme se fait craquer les poignets. À une vitesse foudroyante, il quitte la pièce pour se rendre dans sa chambre à coucher, qui est aussi grande que l'appartement de Naïma et moi au complet. Ryan cache son visage dans le creux de ses mains. Les miennes tremblent.

Il sort un téléphone de sa poche et compose un numéro. J'entends doucement sa voix à travers les murs transparents.

« Tu avais raison, Éric... Je sais, mais je n'avais pas envie d'y croire. Je fais quoi maintenant?... Impossible. J'ai mis toute ma fortune pour son transfert! »

En voulant m'approcher pour mieux entendre, je renverse le verre d'eau, qui tombe au sol avec un bruit fracassant. L'homme se retourne abruptement. Son expression est indéchiffrable.

Il raccroche.

23 mai 2020

Ce matin, je n'ai pas regardé les nouvelles. Il faisait enfin soleil et je prenais une tisane inuit, assise sur mon sofa. J'appréciais le silence, mon copain à côté de moi lisait.

C'est par texto que j'ai su. Sur le coup, je n'y croyais pas. J'ai couru vers mon ordinateur. C'est vrai. Le gouvernement vient d'annoncer que l'avortement est rendu illégal. Ma gorge est sèche. Je pose une main sur mon ventre. On dirait que je suis violente, engrossée de force. Mon ventre est pourtant vide.

Je ne pensais pas... Je ne pensais pas que l'avortement pourrait... comme ça sans m'y attendre. Depuis pas longtemps, 1988, je sais, mais quand même...

Je regarde C qui lit encore, imperturbable.

Je retourne à l'écran. Je cherche des révoltées, des manifestantes, des activistes. Ce soir, je serai dans la rue avec mes consœurs.

Première nuit

Je ne suis pas chez moi et il m'a laissée seule dans le salon. Il est sorti de l'appartement sans crier gare, parce qu'il a le droit. Le voisin au-dessus n'arrête pas de me lancer des regards. Quand Ryan a quitté l'immeuble, le voisin s'est mis directement au-dessus de ma tête. Il a tapé du pied pour attirer mon attention. Puis, il a déboutonné son pantalon et a sorti une bande de peau qui ressortait maladroitement de son bassin...

Quand j'ai compris, je me suis précipitée dans la chambre de Ryan et j'ai tiré la couverture sur ma tête, assise au sol. Je ne veux rien voir et je ne veux pas être vue.

Vais-je vraiment devoir vivre chez les hommes maintenant? La réalité ne semble pas vouloir faire son chemin dans mon cerveau. Si j'étais isolée il y a quelques jours de cela dans ma cage en verre, au moins j'étais avec mon propre sexe...

Je ne dois pas être la seule femme ici, n'est-ce pas? Ce serait trop horrible. Je prie Dieu que tout ceci soit un mensonge.

J'ai chaud sous la couverture, mais j'ai peur de l'homme qui marche au plafond. Je n'ai jamais vu une telle vulgarité. J'ai eu l'instinct de me cacher, mais maintenant, je fais quoi? Il y a une raison pourquoi les femmes et les hommes sont séparées séparés. Alors, comment se fait-il — ?

Ryan rentre. Ou je le crois. J'enlève avec précaution la couverture qui m'a permis de m'échapper un instant. Je regarde l'homme qui ouvre la porte. C'est bien Ryan. Je l'espère, car déjà j'ai oublié son visage qui se confond avec celui de l'homme de la vidéo qu'on m'a montrée à mon arrivée. Le voisin a disparu.

Ryan soupire. Il dépose devant moi au sol une pile de papier et de catalogues, dont un magazine nommé *L'homme marié*.

« Vous n'avez pas de concours? » C'est la seule chose qui me vient à l'esprit.

Ryan secoue la tête. Il me tend un dépliant.

Votre nouvelle épouse souffre d'amnésie? C'est normal, elles sont de nature frivole. De plus, la dose de somnolence insérée pour son transfert est reconnue pour provoquer des troubles de la mémoire comme effets secondaires.

Je cesse ma lecture. Il croit sérieusement que j'ai « oublié » notre correspondance amoureuse? Mais mes yeux tombent sur une publicité logée juste en-dessous du dépliant que je tiens entre mes mains. Celle-là, je ne vais jamais l'oublier.

Votre femme est indisciplinée? Procurez-vous notre silenceur! Domptez votre épouse en toute sécurité!

On voit une femme sur l'image qui porte un collier et qui sourit. Son maquillage est digne d'un concours de féminité.

« Je te montre ça parce que je veux que tu comprennes comment ça fonctionne ici », dit Ryan d'une voix douce.

« Ce sont des menaces? » je demande et ma voix craque. Je ne me reconnais plus.

« Non! Non. » Il a l'air affolé un instant. « Écoute, pour nous, les hommes, c'est le prestige quand on se marie. On est presque forcés à le faire... c'est une pression sociale lorsque tu montes l'échelon salarial. »

« Tu fais partie de la classe supérieure. » Ce n'est pas une question, mais un regard d'incompréhension glisse rapidement sur son visage. J'apprendrai par la suite qu'il n'y a pas de statuts sociaux fixes ici, déterminés par des examens de qualification comme chez nous.

« On peut dire ça, oui. J'ai travaillé fort pour arriver où j'en suis. Je ne fais pas partie d'une dynastie familiale qui se marie et se reproduit depuis des générations. Leurs biens sont transmis de père en fils et ils détiennent tout le pouvoir ou presque. La ville au complet appartient à une de ces familles. »

« La ville *appartient* à une *famille*? »

« Oui, bien sûr, je pensais que tu savais. Nous sommes dans une cité corporative. Un partenariat jadis public-privé qui n'est devenu que privé. Qu'apprenez-vous à l'école, vous, les femmes? »

Je pense à Lunie et ses histoires de jungle souterraine, aux livres que je lis aux enfants, à la monopolisation du concours dans les médias. Puis, le groupe révolutionnaire d'Amandine me revient à l'esprit.

« Dans tous les cas, clairement que vous, les hommes, vous ne savez rien sur nous. Comme si notre désir était de se marier! » Je suis indignée. Dehors, le soleil se

couche. Nous sommes en mai et c'est un des plus beaux couchers de soleil. Une boule rouge occupe tout le ciel. Mes yeux brûlent. J'oublie un instant où je suis. À l'ouest. C'est vrai. C'est pour ça.

« Tout ce que j'essaie de dire, Astrid, c'est qu'il est naturel de devoir me marier si je veux me donner de nouvelles opportunités de carrière et gagner plus de pouvoir, moi aussi, pauvre homme sans nom de famille... »

« Mais pourquoi vouloir plus de pouvoir? »

« Bien, pourquoi se contenter de moins? »

« Vous savez, Monsieur Ryan... » je veux créer une distance et ça fonctionne. Il s'assoit sur le lit. Je suis encore au sol, le dépliant entre mes mains. « Chez nous, on dit qu'on est dans une ville de verre parce que les hommes ont toujours voulu plus et alors ils ont tout perdu. »

« Les hommes au sens d'humanité », il croit me rectifier. Cela le soulagerait.

« Non, au sens des humains mâles. » On disait ça, jeunes. Les femmes viennent de Vénus, les hommes de Mars. Ryan sursaute. Il change de sujet. Et dire que j'ai une conversation avec un homme. J'aurais cru que je ne serais peut-être plus une femme en présence masculine, que j'aurais pu être autre chose, être compétitive par exemple, j'aurais pu jouer au soccer ou me frapper le torse avec les poings. Mes seins seraient dégonflés et peut-être que la barbe m'aurait poussée depuis la moustache qu'on m'a épilée. Et moi aussi, en la frottant de ma paume, un bruit de papier froissé se ferait entendre. Mais je suis encore plus une femme ici. Je sens le creux de ma taille et la rondeur de mes cuisses, ma peau lisse et le relief de mes seins. Mes mains sont plus petites. Il y a un anneau à mon doigt.

« Ça paraît simple, se marier. On nous apprend que c'est le plus grand rêve de toutes les femmes. Qu'elles ressentent un besoin physique dans l'utérus de se reproduire. Qu'elles veulent toutes participer à un concours qui sélectionne les épouses potentielles. »

J'exerce mon écoute. Je veux crier. Mais je dois attendre la fin de son histoire pour savoir s'il y a une possibilité de fuite.

Autour, les voisins rentrent probablement du travail. Ils me lancent des regards curieux. Je suis en robe et je suis encerclée. Épiée, ton mot.

« Il y a un catalogue. Ça coûte une fortune transférer une femme et l'épouser. On correspond par écrit via l'agence et puis on décide ensemble si on désire s'épouser... » Ryan scrute mon visage. Il s'attendait à une réplique. Y a-t-il un moyen de retourner en arrière? « Mon ami Éric m'a prévenu. Il m'a dit que tout est faux. Que je ne peux pas savoir à qui j'écris réellement. Je t'ai fait part de mes inquiétudes. Tu m'as assuré du contraire... Je voulais croire à notre amitié. Je t'ai fait des confidences... Je t'ai aussi promis de ne jamais te faire mal. »

« Alors, tu aurais dû me laisser là-bas. » Je lui en veux.

« C'est une vente aux enchères. Tu entretenais plusieurs correspondances. Tu m'as dit que tu souhaitais vraiment que je remporte ton enchère, que — »

« Épouvantable. » C'est la voix de Naïma qui sort de ma bouche.

« Éric me dit la même chose. Il me dit c'est comme du bétail. D'autres diront des œuvres d'art... C'est compliqué. J'essaie de dire que j'ai été naïf et que je n'ai pas écouté les conseils de mon ami. »

Là-dessus, nous sommes deux.

« Et que d'une certaine façon, tu es chanceuse d'être tombée sur moi. Parce que j'ai promis de ne pas te faire mal. Je n'utiliserai jamais le silenceur, jamais les poings. Je ne te donnerai pas d'ordres. Tu seras libre de faire ce que tu veux. »

Je ris jaune. « Je suppose que je devrais te remercier de m'accorder le minimum de respect. »

Ryan rougit. « Ce n'est pas ce que je veux dire. »

« Un bon maître d'esclaves reste un maître d'esclaves. »

Je me lève. Il parle beaucoup, ce Ryan. Et il ne m'a toujours pas dit ce que je voulais entendre. Je m'étire les jambes en lançant un regard furtif en haut. Le voisin n'est toujours pas là.

Je décide de sortir. Je quitte la chambre à coucher et je me dirige vers la porte d'entrée. Ryan me retient par le bras. Je me dégage comme s'il venait de me brûler.

« Tu ne peux pas sortir! »

« Pourquoi? Tu viens de dire que je suis libre de faire ce que je veux! »

« Les épouses ne sortent pas seules. C'est trop dangereux. Je dois t'accompagner. »

Je pense à l'homme qui me suivait près de chez moi avec son auto recouverte de toiles noires aux fenêtres arrière.

« Alors, je dois demander ta *permission*? »

« Oui. » Et il ne se rend pas compte de l'absurdité de la situation. Éric ne lui a pas tout appris... ou désappris. De la bonne volonté, ce n'est pas suffisant. « Pourquoi veux-tu sortir? »

« Je veux rentrer chez moi. » Ryan grimace. Mes larmes menacent de couler. Je vois bien que ce sera impossible de rentrer. Toutes les femmes seraient rentrées. Je ne veux pas pleurer devant lui.

« J'ai faim. »

« Il y a du poulet dans le réfrigérateur. » Il ne bronche pas. Je me dirige dans la cuisine à aire ouverte. Un poulet cru se tient misérablement dans son emballage. Ryan s'approche quand il me voit hésiter. Quand il est trop près, je recule. Une chose qu'on nous a apprise, c'est de ne jamais faire confiance aux hommes.

« J'ai renvoyé mon cuisinier », dit-il. « Je me suis dit que tu voudrais faire les repas par toi-même. Ça te fera une activité. »

Quand je sors les cuisses de poulet, je les brise en mille morceaux avec une fourchette. Je m'acharne en robe et j'ai refusé de porter le tablier blanc proposé. Je n'ai jamais cuisiné un poulet. Je voudrais simplement une barre protéinée. Peut-être si je mange le poulet cru je tomberai malade.

Peut-être que je suis déjà morte et en enfer.

Mes lèvres tremblent. Je pense à tout ce que j'aurais dû faire tout ce que je n'aurais pas dû faire et tant pis pour toi *mon mari* voici un poulet calciné tu comprendras peut-être ce que je goûte en-dedans.

Et la nuit arrive en trombe. J'étais trop absorbée par ma colère pour m'inquiéter de cette nuit, cette nuit qui me terrifie. Les hommes sont des êtres sexuels. *Mais les*

hommes ont tout inventé, le verre et l'art et la culture et la guerre. Tout le savoir vient d'eux. Les différents discours de ma jeunesse se bousculent. Tout sens de la réalité m'échappe.

Ryan mange en silence. Il ne commente pas l'horreur dans son assiette. Il s'essuie la bouche et me dit qu'il va dormir sur le sofa et que j'aurai le lit.

Je n'ose pas regarder les voisins, mais je me dis que je serai plus en sécurité dans le grand lit, que j'attirerai moins de regards.

J'acquiesce et je me lève rapidement. Je veux éviter de faire la vaisselle.

« Dans le deuxième tiroir, tu trouveras tes vêtements et une brosse à dents. Les fenêtres de la douche sont striées, alors sens-toi à l'aise de l'utiliser quand tu veux. »

Je ne pensais pas apprécier autant un minimum de respect.

Dans les livres que je lisais aux petites, on parlait de cette « galanterie » des hommes. Je n'arrive pas à la saisir.

« Et demain, j'ai invité un collègue et sa femme. Je me suis dit que tu apprécierais sa compagnie. »

Dans le lit, je lis une autre entrée de journal.

Le lendemain, je me réveille et je trouve la vaisselle encore sale et Ryan qui boit son café en écoutant la télé.

27 mai 2020

Je n'ai presque plus d'acné et ma bouche est sèche et ma peau est sèche et mes narines sont sèches, mais le traitement se passe bien, j'ai une peau plus normale. Par contre mon eczéma empire, mes cheveux perdent leur éclat et mes muscles font mal tout le temps.

Alors, mon obsession d'une peau parfaite passe à l'obsession d'un corps parfait. Je le sais, je me pèse plus souvent. Mon père me dit que ça fait deux ans qu'il ne s'est pas pesé. Ma mère pèse sa bouffe.

Il n'arrête pas de pleuvoir. Je suppose que c'est encore le printemps.

C et moi nous nous sommes disputés. Une erreur s'est produite... j'ai dit non et il a insisté et j'ai cédé mais je ne voulais pas je suis devenue zombie morte par terre déconnectée. Il ne voulait pas faire ça il ne pensait pas il a fait une erreur il s'en veut mais quand même, une partie de la confiance est rompue je ne sais pas quoi faire. Je ne sais pas si c'est un viol. Mais le consentement a été arraché. J'aurais dû dire non mais quand même, pourquoi il a fait ça.

Je vois le mouvement #metoo et je me demande si moi aussi.

Langues de vipères

Deuxième jour en territoire masculin. Ryan est en congé marital, mais bientôt il ira travailler et je serai coincée dans l'appartement avec un sale vulgaire au-dessus de moi qui m'ignore quand « mon mari » est là.

Je me regarde dans la glace. Je scrute ma peau. Des cicatrices d'acné alors que j'ai toujours eu une peau parfaite. D'où viennent-elles?

Ryan a lancé des regards furtifs aux voisins. Il a fait appel à son cuisinier aux petites heures pour qu'il concocte des apéritifs « féminins » afin de bien recevoir « nos » invités invités. Je venais de terminer la vaisselle. Je me dis que si je joue bien mon rôle, Ryan baissera sa garde et peut-être que j'aurai plus de jeu pour me libérer d'une quelconque façon. Enfin, j'espère que c'est la raison qui m'a motivée à nettoyer la cuisine et non pas une espèce de faiblesse. Si seulement mes yeux étaient arrachés. Je ne me reconnais plus.

Il ne faut pas que les voisins sachent que la nouvelle épouse ne fait pas à manger. Que Ryan ne sait pas dompter sa femme.

Mais son collègue, un homme dans la cinquantaine qui a un poste plus élevé que lui, voit bien que je suis une déception. Je n'ai de yeux que pour Marie. Sa femme à lui. Mais pour moi, elle existe en soi.

Marie ne renvoie pas mes regards. Elle prend un air digne. Elle se tient droite. Elle me rappelle les dessins des femmes à l'époque victorienne. Elle rit quand son mari rit. Elle soupire quand son mari soupire. Elle l'écoute avec avidité quand il parle. Son époux voit bien que moi je n'ai rien compris que moi je ne comprends rien. Il me scrute de la tête aux pieds et dit à Ryan : « Ta femme ne va-t-elle pas nous offrir un peu plus de thé? »

Les vêtements que je porte ne sont pas les miens, quoique Ryan les a accueillis en pensant que si. Aujourd'hui, c'est une robe légère rose et des bas de nylon. Mes culottes sont rouges avec de la dentelle. Je porte un soutien-gorge trop petit. Ça me serre la poitrine. Et les bretelles creusent mes épaules. Pourtant, on avait mes mesures.

« Madame Ryan, est-ce que nous vous avons insultée? » Parce que je ne sers pas le thé. Je ne connais pas encore les codes. Je devrais me lever et répondre à chacun de leurs besoins. Marie ne me regarde toujours pas. Ryan rougit.

« Depuis combien de temps êtes-vous ici, Marie? » Je demande parce que je veux savoir et aussi pour éviter le malaise que l'homme crée.

« *Madame Charest* », me corrige-t-il avec beaucoup d'insistance. « Nous venons d'une lignée, nous avons un nom de famille. » Pourtant, Marie doit être née de mon côté, n'est-ce pas? Les filles nées d'un mariage grandissent-elles ici? « Mais pour répondre à la curiosité de ta jeune épouse, cela fait vingt et un an que nous sommes mariés. »

Marie sourit et met sa main dans celle de son mari. Je sais reconnaître une mascarade.

« As-tu essayé le silenceur? » demande *monsieur* Charest avant de tousser disgracieusement dans la paume de sa main.

« Non », répond Ryan avec une voix faible.

« C'est vraiment superbe. Je te le conseille. Autour du cou et ça envoie un courant qui serre les cordes vocales temporairement. Et tu peux envoyer des petits chocs électriques pour signifier qu'un comportement n'est pas toléré. »

« Nous ne sommes pas des chiennes! » je m'exclame et l'homme me répond en mimant un choc électrique, car clairement j'aurais besoin d'en recevoir un à l'instant. Et Ryan a dû se sentir fragilisé dans sa virilité, puisqu'il hausse soudain le ton « Femme, tais-toi. » Il emmène *monsieur* Charest au fumoir. Ils s'allument des cigares. Je pensais jusqu'à maintenant que toute fumée ou feu était interdit sous le dôme, il faut croire que certains ont des privilèges — ou les hommes en général, car il y a beaucoup de règlements qui ne semblent pas s'appliquer à eux. Ils ne nous prêtent plus attention. Je saute sur Marie. Je veux la toucher. Je glisse au sol et je serre sa robe. Ses cheveux sont ondulés au fer et son maquillage est calculé.

« Aide-moi à sortir d'ici! » J'ai les larmes aux yeux, je me dis enfin quelqu'une à qui parler. Qui comprendra. Cependant, Marie me lance un regard de dégoût.

« Quelle honte. »

« Comment fais-tu pour les supporter? »

« Ne me touche pas. »

« Connais-tu une Lunie? »

Marie me gifle. Son menton levé. « Reprends-toi. Et obéis. Compte-toi chanceuse d'avoir un mari aussi compréhensif. »

« Chanceuse? Compréhensif? » Je me lève. Je la sens fermée comme le Grand Mur. « Il me donne des ordres. Il refuse que je hausse le ton. *Et je ne peux pas sortir!* »

« Vous n'avez pas dormi dans le même lit. Tout le monde le sait. Et cesse de te plaindre. Sinon, hop! au bordel. » Au bordel? « N'es-tu pas une femme? Notre rôle est ici, avec les hommes. Nous avons besoin d'eux. C'est notre destin. »

Je suis déçue de Marie. J'espère ne jamais finir comme elle. Prisonnière, pour l'éternité...

Il n'est pas surprenant que Ryan me demande de dormir ensemble dans le lit dès que les invités sont partis. Je nettoie la vaisselle sous le regard passif de mon mari.

« Je t'assure, je ne suis pas comme les autres. Je crois à la galanterie. Il ne se passera rien. On mettra des oreillers entre nous deux. C'est pour les voisins... sinon, tout ça ne servira à rien. »

Je pourrais l'assommer avec ce chaudron. Prendre les couteaux et me fendre le cœur. C'est difficile de contenir ma colère. Je n'ai jamais été aussi fâchée de toute ma vie. L'air goûte l'injustice. C'est l'air des hommes. Je respire du poison.

« Promets-moi qu'il ne se passera rien. Promets-moi que tu vas cesser de me donner des ordres. Et promets-moi que tu vas m'aider à retrouver Lunie. »

« Qui? »

« Promets-le et je ferai un effort pour les apparences. »

« Je le promets. » Je ne sais pas ce que vaut la promesse d'un homme.

Au même instant, un inconnu entre dans l'appartement en furie. Sans cogner. Ouvre la porte. Se dirige vers moi. J'échappe le chaudron au sol. Le plancher de verre se fend. L'homme m'étrangle avec ses deux mains. Au cou. Ma tête cogne le plancher et le verre brisé.

L'homme me postillonne au visage. Il me brasse comme une poupée de chiffon. Il dit que Ryan est à lui. Que je suis une sale pute. Que je ne mérite pas de vivre. Que je ne lui volerai pas son seul amour, sa seule raison de vivre...

Ryan s'affole, le regard blême. « Victor, arrête ça! » supplie-t-il d'une voix faible. Il tente de retenir cet homme à l'expression défigurée par la rage. Je reste transie. Je ne sens plus les muscles de mon corps. Et donc, je ne réagis pas quand le poing de l'homme fonce directement vers mon visage.

13 juin 2020

Il y aurait tant de choses à dire, mais j'en ai pas l'énergie. Ça grouille. C'est tumultueux. Je commence à comprendre mes amies qui ne veulent pas d'enfants parce qu'on ne leur donnerait que le poids de notre monde. Comme les générations antérieures nous ont laissé un univers craquelé, fissuré, impossible à recoller.

De toute façon, la date de péremption de la Terre approche.

Ça a commencé par Cartierville. Montréal s'inonde. Se noie dans ses pleurs.

Le bassin déborde et il n'arrête pas de pleuvoir.

Ce n'est qu'une question d'apparence

J'effleure mon cou. La peau est sensible. Enflée. Rouge là où il a mis ses mains. J'ai un œil au beurre noir. Je le camoufle avec du maquillage, tamponne doucement l'ecchymose avec le fond de teint acheté spécialement pour moi. Les hommes vont finir par me tuer.

Il n'a pas eu le choix d'accepter que ce soit ce soir. Ryan, je veux dire. Après la folie de son ex-amant, Victor, il me le devait. Par un minimum de respect. Pour me considérer comme une personne et non une « femme ». Je ne savais pas qu'on pouvait avoir honte d'être une femme. Je lutte encore pour me rappeler toutes celles qui m'ont marquée. Lunie. Naïma. Amandine. Ma seule amie ici est un être de papier qui n'a peut-être jamais existé. Et dire que les autorités n'ont pas voulu arrêter le fou qui me tenait à la gorge.

Il pleut dans ma tête.

Ryan a dû accepter ma requête car je n'en ai qu'une seule. Je sais que je ne sortirai jamais de ce monde d'hommes, sauf si je fais comme la journaliste Bea. Il faut nous préparer correctement. Car ma sécurité est liée à celle de Ryan. Il m'explique que les épouses « indomptables » sont envoyées au bordel. Je dois convaincre les autres que je suis domptée. Dans tous les cas, faussement ou pas, je dois obéir. Surtout en société. Je dois me compter chanceuse, car j'ai un minimum de respect. Je dois me compter chanceuse, parce que j'ai le droit de verbaliser mes émotions. Je dois me compter chanceuse, parce que mon mari ne me prend pas de force. Mais pendant combien de temps? Une épouse domptée a un fœtus dans le ventre. La maternité... un mot que je pensais désuet. Je trouve « l'ouverture » de mon mari suspicieuse. Et tranquillement, je m'efface sans le vouloir. Je disparaissais par en-dedans. Je ne cesse de disparaître et de continuer de disparaître dans un éternel mouvement qui n'avance vers nulle part.

Mais je devance mon récit. Nous planifions notre visite au bordel. Nous. Je n'aurais jamais cru que ce petit mot contiendrait toute une réalité improbable aux yeux de l'Astrid qui sortait de la boutique de l'antiquaire, une table de chevet jaune dans les bras, il y a à peine quelques mois.

On dit que rien n'est impossible, qu'on manque seulement d'imagination. Ou peut-être que c'est moi qui dis ça.

Il ne fallait pas que les voisins puissent me voir me changer. Il faut que ce soit la nuit. Les lumières fermées. Je dois écraser mes seins, me mettre une fausse moustache et une perruque. Je dois marcher comme si j'avais toujours été un homme et parler grave, moi qui n'en avais jamais vu jusqu'à maintenant. C'est Éric, l'ami de Ryan, qui m'a dit ça. Il va nous aider, il semble tout connaître. Et je sors de l'appartement pour la première fois et la ville est la même que la mienne, les rues sont identiques, les bâtiments aussi. Tout est à l'envers. Mais personne ne me porte attention, je suis un homme pour la soirée. Ça change tout et ce n'est qu'une question d'apparence.

Éric est un petit homme dans la trentaine. Son sourire est franc et son visage me semble familier.

« On y va? »

Le bordel est proche du dôme, là où le ciel se ferme, se rétrécit sur nos têtes. Je me demande pourquoi il y a des femmes dans un lieu qui porte un nom de désordre.

« Je te préviens, ça va te choquer », murmure Éric à mon intention. « Les hommes doivent faire acte de présence ici une fois de temps en temps pour prouver qu'ils désirent la gente féminine. Pour prouver qu'ils sont encore des hommes. »

« Comment sais-tu toutes ces choses, Éric? Ton regard est extrêmement lucide. »

« Éric m'a beaucoup aidé avec les années. Il a une grande sagesse », répond Ryan à sa place.

Un bâtiment entouré de néons rouges se tient au bout de la rue déserte sauf pour quelques hommes solitaires. Certains ont l'air misérable.

« C'est là », informe Éric, et il attend que Ryan nous devance pour chuchoter à mon oreille : « Je m'appelais Matilda. »

Mon corps se fige. Matilda, la scientifique qui s'est révélée une brillante actrice? Elle qui jouait dans de nombreuses émissions avant de participer au concours? Voilà, son visage lui ressemble! Je m'excite à l'idée d'être en présence d'une femme. Matilda-Éric me dit aussitôt : « Non. Je ne suis plus une femme. Je suis un homme. Je n'ai peut-être

jamais été une femme. Contrairement à toi, je ne suis pas déguisé. Ma barbe n'est pas fausse. »

Je ne comprends pas. Ryan nous appelle. Éric le rejoint. Comment a-t-il fait pour devenir un homme? Son passé explique par contre tout ce qu'il sait à propos du marché des épouses. Peut-être a-t-il déjà été dans ce bordel?

Je ne souhaite pas décrire ce que j'ai vu dans ce lieu au nom de désordre. Ici, les regards sont déçus. Des femmes déchirées. Depuis le jour où elles ont été appelées au concours de féminité. Éric m'a interdit de leur parler directement. Je dois suivre le plan. Mais j'ai compris ma chance dans ma malchance. Et j'ai maudis ma chance. Et j'ai maudis ma malchance. Tout est la faute aux hommes. Je bouillonne. Ces femmes forcées à être des putes après avoir lutté contre leurs maris, ça me répugne. Mais je dois fermer les yeux. Sinon, je vais disparaître moi aussi.

« Elle. » Éric me pointe une femme plus âgée, moins convoitée. Deux jeunes femmes de mon âge tournent autour de Ryan, qui ne les repousse qu'à contre-cœur, et ça me dégoûte.

Est-ce que les hommes sont tous pareils?

Est-ce que les femmes sont toutes pareilles à leurs yeux? Une série d'épouses, une série de prostituées, une série de filles dont on peut tirer profit?

Je calme mes frissons. Je mets la monnaie, prêtée par Ryan, dans la main de la femme seule. Son regard est perçant. Elle me dévisage. Elle a l'âge d'Amandine.

« Viens. » Et elle m'entraîne dans une chambre privée. Les murs sont tapissés de papier brun.

« Tu es avec Éric. » Elle s'assoit sur le lit qui occupe la pièce. Qu'il est bon de pouvoir parler avec une consœur!

« Oui. Je cherche quelqu'une. »

« Ça fait longtemps que j'ai entendu le mot *quelqu'une* », dit-elle avec lassitude. « Il faut croire que même ici, on a adopté le langage des hommes. »

« Ça a l'air difficile », je ne sais pas quoi dire.

« Au moins, par moments, on peut se parler, être ensemble. Qui cherches-tu? »

« Elle s'appelle Lunie. Elle a remporté le concours il y a environ deux ans. »

La femme hausse les épaules. « Je n'ai jamais entendu parler de Lunie. C'est un nom rare, tu es certaine que c'est bien son nom? » Quelle question! Mais après tout ce que j'ai vécu, j'hésite. « Peut-être qu'elle est mariée et qu'on ne l'a jamais vue. Peut-être qu'elle est devenue un homme en secret comme Éric. Peut-être qu'elle s'est suicidée. » Elle est directe. Ça me poignarde à l'intérieur. Sur son cou, des cicatrices.

« C'est quoi, ton nom? »

« Flora. » Son prénom est doux. Une rose écrasée au sol. Et puis, je suis curieuse, je lui demande si elle connaît Amandine, 42 ans, barmaid, peau foncée, aux cheveux bruns. Le regard dur de Flora s'adoucit. J'entrevois le bonheur qu'elle a connu. « Amandine. Elle était si drôle. Nous planifions une révolution depuis l'école. Mais nous ne savions pas. On nous a dit que notre séparation des hommes était une victoire. Apparemment, aujourd'hui on dit que c'est la volonté divine. Nous ne savions pas que nous avions perdu. »

Je suis accrochée à ses lèvres. Je veux tout savoir. Mais elle ne parle plus. Je la relance.

« Tu connais la signification du mot féministe? »

« Bien sûr. » Une résilience dans ses yeux. « Garde ce mot précieux dans ton cœur. Grâce à lui, peut-être nous vivrons sans murs de béton, sans murs de verre, sans dôme. Faire tomber les apparences dans un grand vacarme et que ça fasse mal. Seulement après serons-nous libres. »

« Comme des tigresses et des lionnes. »

« Exact. » Flora me caresse la joue. « Tu dois partir. J'espère ne jamais te revoir ici. »

Avant de quitter la pièce, je lui dis par-dessus mon épaule : « Amandine et son groupe ont des soupçons sur le concours. »

« Alors, il y a de l'espoir. »

22 juin 2020

On vide la maison. On essaie d'emporter avec nous le plus de choses possible. L'auto est bondée. Les chats dans une petite boîte sur mes genoux. On espère avoir le temps de faire un aller-retour. Mais l'eau est à deux rues seulement de la nôtre. Montréal disparaît dans les flots. Dans ce fleuve qui nous a longtemps nourris. Je comprends la furie de Mère Nature.

Nous avons de la chance, nous avons un chalet. On va y rester en espérant que notre belle maison ne tombe pas dans l'apocalypse.

J'ai écrit à C. Il n'a pas répondu. Je n'ai jamais terminé son foulard.

Les cinq dans la voiture, mon père, ma mère, mon frère, ma sœur et moi, j'ai l'impression que la route s'écroule derrière nous. Le prix de l'essence est très élevé. Le danger du chalet, c'est le lac. Mais il est encore correct, dit-on.

Le gouvernement annonce un état d'urgence. On construira un camp de réfugiés plus stable, plus grand.

Trafic sur le pont. La ville déménage. Sauf les riches sur la montagne.

Je me sens lasse. Il n'y a même plus de rues où manifester. Je ne suis pas prête à me noyer.

Il faut survivre, dit mon père. Je sais qu'il pense que le chalet n'est qu'une solution temporaire.

Je remplis ce journal de lignes et pourtant, je ne sais même pas si je vais pouvoir terminer ce cahier. Au moins, le bleu de la couverture me calme. Et nous sommes ensemble.

Retourner aux sources

Lunie, Naïma, Amandine, Fannie, Ryan, Éric, Flora. J'écris leurs noms. Je dois les faire exister. Surtout celles que j'ai perdues.

Je m'appelle Astrid. Mon matricule est le 27-A-03. Je suis une laveuse de vitre sans travail. Je suis une gagnante du concours de féminité. N'importe qui peut le gagner, il suffit de déranger. Je suis mariée à Ryan depuis quelques mois. J'ai trouvé un journal intime dans une table de chevet jaune.

J'ai décidé d'écrire mon histoire, ou du moins j'ai tenté de le faire. Quand Ryan va travailler (et d'ailleurs, il a parlé au voisin d'en haut pour qu'il cesse de me harceler), je prends une feuille de papier et un crayon. J'écris et j'insère mes papiers dans le journal bleu.

Il est faux. Il est faux que je n'ai lu qu'une entrée de journal à la fois. Je l'ai lu au complet en une seule heure. Mais je n'avais rien compris. Ça me prend du temps, comprendre. Je ne comprends toujours pas pourquoi je suis ici.

J'essaie de m'imaginer à nouveau devant la boutique de l'antiquaire. Je me souviens encore de l'odeur des meubles. Il aurait fallu m'arracher mes yeux. Mais j'ai tout vu. Alors j'ai décidé d'écrire. Quelqu'une doit savoir quelqu'un doit savoir. Car je ne suis qu'un cas parmi tant d'autres. Et j'ai de la chance dans ma malchance.

Peut-être que ça sera dans plusieurs dizaines d'années qu'on trouvera à nouveau un journal bleu dans une table de chevet jaune

Quelle est la différence entre écrire et être écrite?

Lunie, Naïma, Amandine, Fannie, Ryan, Éric, Flora. Astrid. Astrid. Astrid. D'ici, j'oublie parfois qui je suis. Une fille qui a perdu son visage. Une fille-plante, une mauvaise herbe qu'on cherche à désherber.

Trop tard. Elle a trouvé le soleil. Derrière elle, une ville en verre, loin, qui pourrait n'être qu'un mauvais mirage.

2 juillet 2020

Quand tout tombe en ruine, il est facile de croire que tout ira mieux que ça ne peut être pire. Que les mentalités ont changé, qu'on ne peut pas revenir en arrière.

Alors, je me demande. Puisqu'à la moindre situation on perd nos droits, malgré les luttes. Puisque Mère Nature nous recrache sa colère, de la maladie qu'on lui a infligée, en un claquement de doigt tout peut changer. Il serait facile de croire que nous vivons sur d'autres planètes et que tout restera identique : colonisation, destruction, guerres. Ça nous rassure qu'on puisse ne pas changer même si le ciel nous tombe sur la tête.

Alors, je me demande. Je me demande comment ça serait, Montréal sous verre. Sous dôme. Et les hommes et les femmes grandissent séparément parce que c'est comme ça ici de toute manière et je me demande à quel point les gens se diront nous avons changé alors que tout sera pareil.

Je me dis que c'est idiot de penser à des futurs possibles.

C'est le matin. Je sors du chalet, encore endormie. Une grande gorgée d'air frais. Le souffle du vent sur mon visage. Sur le lac, les nénuphars ont commencé à fleurir.

FAIRE ÉCLATER LE GENRE : SCIENCE-FICTION ET FÉMINISME

MARCHER SUR UN FIL

J'ai parfois l'impression de marcher sur un fil très mince. Je me concentre si fort sur le fil, si rivée sur cette ligne étroite par peur de perdre pied, que j'en oublie le monde autour. Je lève la tête et, déjà, il est trop tard. Cela fait longtemps que j'ai chaviré. J'ai peut-être toujours vécu la tête à l'envers dans un monde à l'envers. Notre univers dissonant. Ça me laisse un goût amer dans la bouche.

Cet été, les Bleus ont gagné. En France, les rues sont pleines à craquer. Les partisans et partisanes sautillent, parés de costumes victorieux. La joie euphorique éclate, trop peut-être. Pour ma part, je suis à Montréal. Je regarde ce spectacle sur un écran, celui installé au-dessus du quai du métro. Mes yeux retournent vers mon cellulaire, là où ils étaient quelques instants plus tôt. En défilant sur les réseaux sociaux, je tombe sur un article en lien avec cette parade qui joue encore là-haut à la télévision. Mon cœur se coince. Les mots tourbillonnent dans mon esprit. Une fois de plus, je perds pied.

« Donc là y'a un mec alcoolisé qui vient me foutre la main au cul tout en essayant de m'embrasser de force. Je le repousse, il me prend par le cou en me disant "c'est la victoire qu'est ce que tu attends" » (Cabot, 2018¹); « Il m'a embrassé de force mettant sa langue dans ma bouche alors que je le repoussais violemment, me touchait les seins et a touché mon entre-jambes pendant que je me débattais en pleurant [...] Il y avait des centaines de personnes et tout le monde a vu, ils ont ri et certains se sont approchés en riant et criant "on est les champions" » (Cabot, 2018); « Je remercie le mec qui va sûrement pourrir mes pensées pendant un moment, qui profité [sic] pour me tripoter mon sexe et mes fesses pendant que j'étais à moitié inconsciente sur les Champs-Élysées. Je suis mal, très mal » (Cabot, 2018). Comment autant de joie peut-elle mener à autant de désespoir aussi rapidement?

Le train arrive. J'entre dans le wagon. Je lance un regard inquiet aux hommes. Je m'assois près d'une femme. Je n'ose continuer de lire l'article. Je ne devrais pas être

¹ Les références sans pages ou paragraphes sont des articles de journaux en ligne.

surprise. Et pourtant, je ne cesse de m'épouvanter devant ces violences constantes et si quotidiennes, si banales qu'il suffit d'un seul hasard pour que ce soit à mon tour de la subir.

J'essaie de continuer de marcher sur ce fil mince qui s'étire devant moi. Mais je suis de l'autre côté. J'ai levé la tête il y a longtemps. Je n'habite plus un faux-semblant de monde à l'endroit. J'habite le *Upside Down* et c'est terrifiant. J'ai chaviré. Je suis à l'envers et le sang me monte à la tête. Il faut se l'avouer : nous vivons dans une dystopie. Et c'est ce constat qui me pousse à écrire.

Car une dystopie n'est-elle pas cet univers anti-utopique qui montre le côté désenchantant d'un système qui se veut parfait? Ne sommes-nous pas pris.es dans un discours double : d'un côté, celui qui professe que l'humanité ne cesse de progresser, d'apprendre davantage, de guérir les maladies, de perfectionner le savoir, ce qui nous placerait au-dessus des siècles précédents; de l'autre, celui qui annonce notre mort imminente car notre planète a une date de péremption et que la stupidité de notre espèce nous conduit tout droit vers la violence des guerres et l'impossibilité de survie pour les générations futures?

Avant tout, la dystopie est un genre littéraire qui est souvent classé comme un sous-genre de la science-fiction. Les titres qui nous viennent habituellement en tête sont *1984* de George Orwell, *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury, *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley et, plus récemment, *The Handmaid's Tale* de Margaret Atwood. Un récit anti-utopique se déroule toujours dans un futur, qu'il soit très rapproché ou lointain, mais j'ai l'impression que notre présent serait déjà dystopique, qu'il n'y a rien de soulageant dans la montée de Trump et les quatre années d'austérité québécoises suivies de l'élection de la CAQ. Une dystopie ne naît-elle pas justement de cette tension entre un monde qui fonctionne, où l'on est *bien*, malgré tout, et un autre — qui est en fait le même — qui ne fonctionne pas si on le regarde de plus près? Le 1% qui détient autant de richesses que les 99% restants ne relève-t-il pas d'un récit exagéré et invraisemblable? Il suffit de voir notre univers comme une fiction pour mettre en lumière son absurdité.

Continuer à marcher sur le fil mince, continuer à me raconter le mensonge que je suis une égale à leurs yeux, qu'il n'y a pas de bâtons dans mes roues, que je ne suis pas menacée d'être violée par les hommes que je déteste, par les hommes que j'aime, continuer à voir la vie en rose ne m'aurait rien apporté. Je ne peux aspirer à une vie meilleure qu'en ouvrant grand les yeux, qu'en étant confrontée à la laideur qui se cache derrière les faux sourires. Face à la dure réalité, je suis prise dans la dissonance, l'angoisse me serre la gorge. Il me semblait impossible d'écrire un roman sans y insérer cette peur. Celle de devoir envisager que je ne mourrai peut-être pas de causes naturelles, mais de catastrophes naturelles. Celle de devoir élever des enfants sans avenir. Celle aussi de voir mes amies, mes sœurs, humiliées, continuellement et sans relâche, alors qu'on ne cesse de proclamer que l'égalité hommes-femmes est atteinte et que le féminisme est désuet. En réalité, je suis dans une salle d'attente avec elles, toutes, ces femmes qui ont peur que ce soit leur tour et celles qui ont déjà été terrorisées. On n'a juste pas appelé mon numéro encore. Il suffit d'un seul hasard. Ou peut-être, même, que j'ai été servie mais je n'ose me l'avouer.

Ma volonté d'écrire un roman est née de cette colère, de cette volonté de dénoncer, d'en appeler au changement. Je voulais faire un roman qui serait utile, ou c'est ce que je me disais au départ. Un roman politique. Un roman qui servirait à faire tomber les gens du fil mince sur lesquels ils marchent en s'efforçant de ne pas perdre pied. Je me suis donné une mission : voilà ma raison d'écrire. Je me suis peut-être plutôt donné un feu vert, une possibilité d'écriture, moi qui m'empêchais de le faire, faute d'avoir quelque chose de pertinent à dire. Après tout, « tales [are] for heroes, not heroines, and one of the things that handicaps women writers in our — and every other — culture is that there are so very few stories in which women can figure as protagonists » (Russ, 1995, p. 80). Joanna Russ, dans *To Write Like a Woman : Essays in Feminism and Science Fiction*, transforme des récits pour en montrer l'impossibilité du féminin : deux femmes fortes se battent pour la suprématie; une jeune fille assume sa féminité en tuant un ours; Alexandra La Grande; un jeune homme narcissique d'une beauté magnifique, rend une série d'actrices, de directrices et de productrices cinématographiques folles de désir et elles le violent. Ce faisant, elle articule l'idée que la culture est mâle et que dans les récits,

les femmes n'existent pas en dehors de leur relation avec le protagoniste; et encore là, elles sont au mieux le reflet des rôles sociaux féminins (l'amante, la mère, la fille). Devant de tels mythes, comment les femmes peuvent-elles écrire? Et si c'était justement en passant par des univers où nous pourrions réinventer les mythes, comme la science-fiction?

NAVIGUER ENTRE LES MONDES POSSIBLES

Dans *In Other Worlds : SF and the Human Imagination*, Margaret Atwood écrit : « All myths are stories, but not all stories are myths » (Atwood, 2011, p. 45); « [f]or every question that myths address, SF has addressed also » (Atwood, 2011, p. 55). Atwood n'est pas la seule à attribuer à la science-fiction un aspect mythique. Ursula K. Le Guin dit : « Science fiction is the mythology of the modern world » (Le Guin, 1979, p. 73). Pour elle, le mythe est un des nombreux moyens que nous utilisons pour exprimer notre façon de percevoir le monde. Comme la science, c'est le résultat d'un mode d'appréhension fondamental chez l'humain. L'originalité de la science-fiction, pour Le Guin, est qu'elle utilise les capacités de création de mythe (*mythmaking*) sur du nouveau matériel : ses auteurs et autrices créent un pont entre le conscient et l'inconscient pour que ses lecteurs et lectrices puissent suivre le chemin vers le nouvel univers présenté dans le roman.

Comme le mythe, mais aussi le fantastique et le conte de fées, « la science-fiction s'oppose aux genres littéraires "réalistes" ou "mimétiques" » (Suvin, 1977, p.11). Selon Darko Suvin, un critique incontournable, la science-fiction adopte une démarche sensiblement différente de celle des autres genres non réalistes. Ce qui la caractérise, c'est qu'elle est une littérature de la connaissance distanciée :

Cette manière de traiter la fiction comme si elle était un fait empirique, amène à confronter un système normatif fixe [...] avec une perspective qui implique un nouvel ensemble de normes. En théorie littéraire cela s'appelle attitude ou technique de *distanciation* (Suvin, 1977, p. 14).

Le cadre formel de la science-fiction réside dans cet effet de distanciation, selon Suvin. Alcena Rogan utilisera le même terme, en anglais *estrangement* : « [it] is its capacity to use the future space in such a way as to render a fresh consideration of some aspect or aspects of our current condition » (Rogan, 2002 p. 7). La science-fiction crée un sentiment de distance par rapport à ce que l'on connaît de très près : « By borrowing from other literary forms it lets writers defamiliarise the familiar, and make familiar the new and strange. » (Lefanu, 1989 [1988], p. 20). Cette utilisation de la distanciation est

également présente dans le mythe; mais contrairement au mythe, qui tente d'expliquer de façon essentielle les phénomènes au lieu de les remettre en question, la science-fiction refuse une vision statique du monde (Suvin, 1977, p. 15). Ainsi, si la science-fiction emprunte la capacité du *mythmaking*, elle s'éloigne formellement et théoriquement du mythe.

C'est par la distanciation que les autrices et auteurs du genre rendent crédible l'univers différent présenté. Les lecteurs et lectrices y sont directement plongés, le nouvel univers devient le point de référence, à l'image de tout roman, mais cette fois-ci, on se réfère à un monde où les règles sont changées : certaines femmes se retrouvent confinées dans des rôles de porteuses d'enfants, perdant leurs droits jusqu'à leur propre nom (exemple tiré de *The Handmaid's Tale*). Ensuite, les aspects qui rappellent ou font référence au monde zéro de l'écrivain.e, « l'environnement empiriquement vérifiable de l'auteur » (Suvin, 1977, p. 18), deviennent étranges dans cette lecture, au lieu d'être familiers : une femme qui ferait son jogging le matin, enceinte, se posant en *selfie* pour mettre la photo sur les réseaux sociaux serait, dans l'univers de *The Handmaid's Tale*, inconcevable et même choquant pour les lecteurs et lectrices une fois qu'ils et elles ont accepté le nouveau monde. Ce mouvement permet de forcer un regard critique de la part des lectrices et lecteurs sur ce monde zéro qui est pourtant le leur (dans le cas du roman d'Atwood, comment les droits des femmes peuvent changer rapidement). Voilà en quoi la science-fiction me semblait être le véhicule parfait pour écrire un roman politique et féministe. Après tout, comme l'indique Patricia Melzer, « imagination and identification with narratives are important components of political visions; cultural texts give our visions form » (Melzer, 2005, p. 247), mais surtout, « because they are based in science fiction narratives, these configurations offer innovative approaches to gender and race relations that move beyond mainstream literary debates » (Melzer, 2005, p. 249).

S'il existe de grands noms comme Darko Suvin et Samuel Delany auxquels on peut se référer en matière de critique et théorie littéraires de la science-fiction, ce genre reste néanmoins difficile à cerner dans ses multiples formes. La plupart des critiques reçoivent les œuvres de science-fiction comme étant du simple merveilleux, se plaint Joanna Russ, au lieu d'y voir ni une représentation de la réalité, ni une représentation qui

contrevient à la réalité (Russ, 1995, p. 17). En raison de son lien très étroit avec la littérature populaire, la science-fiction paraît un genre inférieur à la « haute » littérature, elle est souvent même reléguée, encore aujourd'hui, au rang de la « paralittérature » :

I had gotten very tired of the usual reaction such behavior got from academic literary critics. It still happens. Tell one of them you write/read s.f. and their reaction is apt to be two steps backwards, an instant judgment that you are a very strange person indeed, and a feeble (or hearty) « Oh, you mean that Buck Roger stuff. » (Russ, 1995, p. 3).

Russ écrivait ces lignes dans les années 70, mais même aujourd'hui, il n'est pas rare de sentir un certain malaise lorsqu'on révèle qu'on écrit de la science-fiction. J'ai entendu des phrases pourtant banales qui prenaient un ton péjoratif : « d'accord, donc toi, tu aimes *inventer* des histoires, tu n'es pas proche de la réalité² » ou « quand tu dis science-fiction, tu veux dire que tu écris de la littérature jeunesse? », comme si la science-fiction, pour adultes, ne valait pas en soi, comme si son éloignement diégétique d'avec la réalité l'empêchait d'être prise au sérieux.

Comment peut-on définir ce genre? Samuel Delany le pose ainsi : « *Events that have not happened in the past* compose that SF specialty, the parallel-world story » (Samuel L. Delany, 1970 cité dans Russ, 1995, p. 16), une définition plutôt large, mais qui témoigne du rapport étroit que la science-fiction entretient avec le temps. Joanna Russ, quant à elle, argumente que les auteurs et autrices de ce genre littéraire conçoivent la relation entre le possible et l'impossible selon un angle différent des autres écrivain.es :

Science fiction [...] writes about what is neither impossible *nor possible*; the fact is that, when the question of possibility comes up in science fiction, the author can only reply that nobody knows. We haven't been there yet. We haven't discovered that yet (Russ, 1995, p. 22).

Si la science-fiction porte sur des univers parallèles, des sociétés inventées, des sciences nouvelles, reste que la connexion avec l'actuel, le *monde zéro*, ne se rompt pas. C'est une tension entre le possible et l'impossible où l'ancrage au possible, selon les critiques (Russ,

² Comme l'affirme John Rieder, et il cherche dans son article à prouver le contraire, la science-fiction représenterait une échappée à la réalité : « Life writing engages in what seems the most commonsensical and inescapable of narratives, the story predicated on the linear chronology of an individual life; science-fiction constructs narratives that plausibly and consistently disengage themselves from commonsense reality » (Rieder, 2007, p. v).

Suin et Delany) se fait par la science, que ce soit des sciences « pures » (physique, astronomie) ou des sciences humaines (psychologie, sociologie), ou même des disciplines plus descriptives et spéculatives (histoire, politique) (Russ, 1995, p. 4). Ainsi, la présence de la science est cruciale pour construire de la *science-fiction*.

C'est ce rapport complexe à la réalité qui intéresse Joanna Russ : « Hence, my love for science fiction, which analyzes reality by changing it » (Russ, 1995, p. 21). Sarah Lefanu ajoute : « science fiction can illuminate both what is, and what is not (yet, or in this world) » (Lefanu, 1989 [1988], p. 21). Ce qui est et ce qui n'est pas encore. Pour Ursula K. Le Guin, c'est effectivement la réalité dont elle fait l'expérience lorsqu'elle lit des œuvres de science-fiction, une réalité transformée et exprimée par l'art : « Reality translated to a higher plane, a more passionate intensity, than most of us can experience at all without the help of art or religion or profound emotion; but reality. The shared world, the scene of our mortality » (Le Guin, 1979, p. 21). Loin de moi l'envie de professer que la science-fiction incarne le seul véhicule artistique qui permet ce genre d'expérience de la réalité; en même temps, il me semble intéressant de voir ce qui motive cet amour pour la science-fiction de la part de ces autrices et critiques. En dehors des caractéristiques théoriques et des règles parfois contradictoires du genre, les motivations pour écrire de la science-fiction me semblent être le meilleur moyen de saisir l'essentiel de cette catégorie difficilement définissable. Joanna Russ affirme qu'en changeant la réalité, la science-fiction peut mieux l'analyser. Pour Margaret Atwood, ce genre littéraire permet, par rapport aux romans traditionnels, d'explorer la nature et les limites « of what it means to be human in very explicit ways by pushing the human envelope as far as it will go in the direction of not-quite-human » (Atwood, 2011, p. 62). On peut remarquer la volonté et la possibilité d'explorer une réalité humaine, de la remettre en question et de voir jusqu'où elle peut aller.

Par ailleurs, la science-fiction, comme mentionné précédemment, est un genre qui s'articule sous différentes formes. À la fois dans le cinéma, la bande dessinée et la littérature, on voit apparaître des sous-genres tels que le *space opéra* (bataille intergalactique), le *steampunk* ou rétrofuturisme (un futur technologique « vintage » avec des machines à vapeur et des ballons dirigeables), l'anticipation ou la dystopie, pour

donner quelques exemples parmi tant d'autres. Une classification non contestée de ces sous-genres n'existe pas encore, les termes présentent des chevauchements. Certains diront que le *space opéra* n'est pas de la science-fiction, mais du fantastique; d'autres excluront les récits dystopiques de la catégorie « populaire » qu'est la science-fiction. Dans la même lignée, le titre du premier roman de science-fiction ne fait pas consensus parmi les critiques : quelques-uns nommeront *Frankenstein* (1823) de Mary Shelley, d'autres *De la Terre à la Lune* (1865) de Jules Verne. De toute manière, Russ priorise l'usage sur la théorie en science-fiction : « artists know them [les règles du genre], whether or not critics do; that's what counts » (Russ, 1995, p. 15). La science-fiction est donc changeante, évolutive par son usage, et non figée dans une théorie. Sarah Lefanu renchérit :

One must conclude there will never be agreement. [...] « science fiction » is a label applied to a publishing category and its application is subject to the whims of editors and publishers. I would suggest that its application is also subject to the whims of readers and writers (Lefanu, 1989 [1988], p. 20).

L'avantage d'une telle porosité des codes du genre est qu'elle permet non seulement une grande liberté d'écriture, mais aussi une continuelle remise en question de ses conventions. Cette particularité n'empêche pas une réflexion critique sur la science-fiction, selon Russ; elle signifie simplement qu'elle ne peut être jugée à partir des critères littéraires habituels (Russ, 1995, p. 3).

Je ne cherche pas à cerner plus précisément cette classification ou cette histoire du genre; mon intérêt réside plutôt dans la science-fiction féministe et la dystopie, cette dernière habituellement rangée sous l'étiquette de science-fiction par les maisons d'édition. La science-fiction féministe, quant à elle, ne correspond pas à une sous-catégorie générique, mais plutôt à une démarche d'écriture, à une volonté de partager une vision politique du monde.

QUI NETTOYAIT LE COSTUME DE DARTH VADOR?

Darko Suvin dit : « La science-fiction ne pose pas de questions sur l'Homme ou le Monde; elle demande : quel homme? dans quelle sorte de monde?; et pourquoi tel homme dans tel monde? » (Suvin, 1977, p. 15). C'est dans ce type de questions, qui cherche pourtant à qualifier objectivement le genre littéraire, qu'on peut ressentir l'héritage masculin entourant la science-fiction. Si la science-fiction pose des questions sur l'homme, où sont les femmes? Quelles femmes? Quels sont *leurs* rapports au monde? C'est justement ce que reprochent les critiques et autrices féministes des années soixante-dix au genre traditionnel et à ses théoriciens : l'absence de réflexions sur les relations hommes-femmes, alors que ce genre littéraire est si propice à une remise en question des rôles sociaux genrés.

La science-fiction n'est pas, en soi, une littérature dogmatique : « It is able to break through the parameters of realism of the fantastic mode, or to employ modernist techniques to challenge the hegemony of the mainstream novel » (Lefanu, 1989 [1988], p. 87). Si elle peut adopter un mode critique face à notre société grâce à sa caractéristique de distanciation, elle reproduit plus souvent qu'autrement un type d'autorité précis : celui du pouvoir des hommes sur les femmes (Lefanu, 1989 [1988], p. 87). La venue des écrivaines en science-fiction à partir des années 1970 cherchera à changer cette tradition, qui restera néanmoins prédominante dans le genre par la suite, selon Lefanu.

La science-fiction « canonique » (donc masculine) se centre autour des questions d'exploration de l'espace ou du développement de la technologie, des préoccupations traditionnellement masculines, car réservées aux hommes (encore aujourd'hui, ce sont des domaines plus difficilement accessibles pour les femmes). Alors qu'avant les années 1970, les romans abordant ces thèmes masculins pullulaient, « science fiction [was] notably silent on the concomitant subject of social development, particularly as regards the personal and political relationships between women and men » (Lefanu, 1989 [1988], p. 3). Les autrices déploraient l'invisibilisation volontaire des réflexions entourant le travail des femmes ou la place sociale qui leur était accordée. Les relations

interpersonnelles genrées n'étaient pas déconstruites alors que les livres remettaient en cause le temps et l'espace. C'est à se poser la question : qui nettoyait le costume de Darth Vader sur le Death Star? Susan Wood qualifie les représentations des femmes en science-fiction comme étant « distortions of archetypes we have barely begun to understand, much less reject » (Susan Wood, 1980 cité dans Lefanu, 1989 [1988], p. 20). En 1974, dans le magazine *Vortex*, Joanna Russ affirme : « speculation about innate personality differences between men and women, about family structure, about sex, in short about gender roles, does not exist at all [in science fiction] » (Russ, 1995 cité dans Lefanu, 1989 [1988], p. 13). Plus récemment, Margaret Atwood écrit : « [SF books] are seen as fictional narratives cluttered up with too much esoteric geek material, when they should have stuck to describing the social and sexual interactions » (Atwood, 2011, p. 56). Les critiques et autrices s'entendent : la science-fiction reproduit des visions masculines du monde alors qu'elle a le potentiel d'aller plus loin, considérant qu'elle n'a pas besoin de rester fidèle à notre réalité, ni aux dogmes sexistes de notre société.

Au tournant des années 1960 et 1970, le féminisme prend de plus en plus d'ampleur dans la réflexion politique et l'espace public. Le mouvement féministe s'étend dans les différentes formes d'art, notamment la science-fiction. Mais l'insertion des femmes dans ce genre littéraire ne s'est pas faite facilement; bien évidemment, les autrices devaient lutter contre la tradition masculine culturelle et politique qui dominait au sein de ce genre littéraire. Elles refusaient même parfois l'étiquette « féministe » à leurs romans de science-fiction afin d'éviter une diminution dans les ventes. Le *backlash* au cours des années 1970 était si grand que les « authors and fans found themselves redirecting their energies to the defense of feminist SF, rather than writing and encouraging more of it » (Gomoll, 1994). Néanmoins, elles ont réussi à se servir des codes du genre (codes, rappelons-nous, définis par l'usage et non la théorie) pour s'opposer à l'idéologie dominante de façon subversive et satirique, au lieu de célébrer l'impérialisme et la gloire militaire. On ne peut toutefois parler de la science-fiction féministe comme un sous-genre, puisqu'elle se déploie sous des formes multiples et variées (Zaki, 1990, p. 239). S'il y avait déjà des autrices qui investissaient le genre littéraire au début du XX^e siècle, telle que Charlotte Perkins Gilman et son utopie *Moving*

the Mountain en 1911, celles qui attaquent la science-fiction dans ses fondements au courant des années 1960-1970 sont Ursula K. Le Guin (*The Left Hand of Darkness*, 1969), Joanna Russ (*The Female Man*, 1975) et Marge Piercy (*Woman on the Edge of Time*, 1976), pour n'en nommer que quelques-unes. Dans les années 1980, s'ajouteront les romans de Suzette Haden Elgin (*Native Tongue*, 1984), de Margaret Atwood (*The Handmaid's Tale*, 1986) et d'Octavia E. Butler³ (*Dawn*, 1987), entre autres. Au Québec se publieront des romans comme *L'Éguélienne* de Louky Bersianik (1976) et *Le silence de la cité* d'Élisabeth Vonarburg (1981). Ces femmes ont mis au cœur de leurs livres les rapports hommes-femmes et, surtout, les relations entre femmes, souvent absentes ou superficielles dans les romans écrits par les hommes.

Il est intéressant de prendre *Native Tongue* en exemple. Ce roman met en scène un futur où la Terre communique de façon politique et commerciale avec différentes espèces extraterrestres à travers la galaxie. La communication intergalactique crée un besoin accru de linguistes, ce qui mène à de grandes dynasties familiales vouées à l'apprentissage des langues. Ces familles se consacrent aux langues extraterrestres depuis leur tendre enfance. Les femmes y tiennent un rôle secondaire et domestique, apprenant les langues surtout pour les transmettre à leurs enfants. Elles vivent dans une maison séparée de celle des hommes. Et en secret, elles inventent une « langue de femmes », Láadan. Mobilisant leurs connaissances linguistiques, elles créent un langage qui représente davantage leur réalité : « existing languages [are] too steeped in patriarchal ideas to adequately capture the experiences of women » (Romney, 2019). Mettre en scène l'invention d'une langue par et pour les femmes n'est possible que dans un contexte où les femmes en question sont d'habiles linguistes, à travers toutes les générations de la maisonnée. Pour Suzette Haden Elgin, il fallait cet univers, ce futur rempli d'extraterrestres, pour provoquer une réflexion féministe sur le langage. L'autrice ne célèbre ni la guerre, ni la violence. Le quotidien dans la demeure familiale importe davantage que les scènes avec les extraterrestres qui, par leurs multiples formes,

³ Il est intéressant d'étudier l'œuvre d'Octavia E. Butler sous une perspective féministe et postcoloniale, puisque c'est une des rares écrivaines qui revendiquaient sa posture de femme afro-américaine à l'époque. Je recommande, à ce sujet, des articles de Patricia Melzer et Hoda M. Zaki.

deviennent presque abstraits dans le récit. Elgin s'intéresse aux répercussions sociologiques d'un tel système sur toutes les classes de femmes de cette société. L'univers différent permet de mieux réfléchir sur des questions féministes. Pour Sarah Lefanu, « science fiction and feminism can engage in a fruitful interplay that releases the writer's imagination to explore new relations between ideas of inside and outside, self and world » (Lefanu, 1989 [1988], p. 20). Il n'est donc pas surprenant que des féministes y aient vu un véhicule idéal pour explorer leurs idées politiques, même si elles devaient, pour y parvenir, entrer dans un genre fortement dominé par les hommes.

Après tout, l'intérêt qu'offre la science-fiction pour les femmes est avant tout la liberté permise par la création d'un nouvel univers. En effet, il s'agit de se défaire du poids de la société patriarcale en créant de nouveaux mythes auxquels les femmes peuvent mieux s'identifier (*mythmaking*). Plusieurs ont investi, par exemple, le sous-genre de l'utopie pour présenter des sociétés meilleures et égalitaires. Mais c'est aussi écrire dans un genre littéraire plus populaire, donc à la périphérie de la Grande Tradition littéraire, où les autrices sont libres d'expérimenter, « to riffle through, stopping here and there to work in odd corners » (Lefanu, 1989 [1988], p. 99). Il y aurait même un intérêt féministe à reprendre les thèmes traditionnellement masculins : « the stock conventions of science fiction — time travel, alternate worlds, entropy, relativism, the search for a unified field theory » (Lefanu, 1989 [1988], p. 5) peuvent tous être utilisés comme moyens d'explorer la construction sociale de « la Femme ». C'est le cas du roman *The Female Man*, où les voyages entre les mondes parallèles provoquent une rencontre entre Janet, une femme indépendante et forte venue d'un monde où tous les hommes ont péri d'une maladie, et Joanna, une femme des années 1970 sur notre Terre à nous. Dans son roman, Russ cherche à montrer que la construction de la féminité est le résultat de contextes socio-politico-culturels.

Le deuxième intérêt de l'alliage entre féminisme et science-fiction est d'ordre plus formel. Selon Alcena Rogan, la science-fiction et le féminisme fonctionnent avec une dialectique similaire. Lorsque la science-fiction procède pour donner l'effet de distanciation, elle entretient un rapport étroit entre le futur imaginé et le présent réel (monde zéro), comme on l'a vu précédemment. Le féminisme entretient un même

rapport temporel lorsqu'il élabore sa théorie ou son mode d'action : c'est un constat de l'état actuel des choses (monde zéro) face à un monde possible imaginé et futuriste (où l'égalité serait atteinte) pour revenir à nouveau avec un regard critique sur le monde zéro. Ce mouvement permet l'élaboration des démarches à suivre pour engendrer la venue du futur utopique projeté. Le féminisme articule toujours sa pensée autour du temps : ce qui est et ce qui devrait être/ce qui sera, grâce au travail nécessaire. Ainsi, la science-fiction et le féminisme s'allient facilement : « feminist SF works well for this project because its structural property of present/future dialectic works in the same way as the presupposition/position structure of feminist theory » (Rogan, 2002, p. 6). Ainsi, pour résumer, la science-fiction est attrayante pour ses écrivaines, car elle fonctionne formellement de façon similaire à la pensée féministe en plus d'offrir une liberté d'écriture.

Si l'hégémonie masculine sous-tend encore le genre littéraire aujourd'hui, le travail des autrices pour s'y créer une place est indéniable et rend la science-fiction beaucoup plus accessible pour les générations d'autrices qui suivent. Je n'aurais pu écrire un roman de science-fiction, *oser* écrire un roman de science-fiction, sans figures féminines à qui me référer. Je tâte un terrain nouveau pour moi, mais le chemin a été défriché par mes prédécesseuses. Je cherche ma branche, mon sillon, ma particularité. Amener ma propre vision, la poser à côté de celles qui m'inspirent; voilà ce qui me donne le courage d'écrire. Celles qui ont fait chavirer les stéréotypes et ausculté les traits néfastes de notre société. Celles qui ont déplacé la Femme comme objet vers les femmes comme sujets. Celles qui ont pratiqué le *mythmaking* afin de donner de nouveaux points de référence pour les femmes. Celles qui n'ont pas eu peur de travailler une matière brute, nouvelle, sans assises bien fondées. Celles qui ont nagé à contre-courant et qui ont continué d'écrire, de réfléchir et toujours, de questionner sans relâche.

Car la science-fiction permet de se décentrer et de regarder le monde avec de nouveaux yeux, de s'interroger soi-même ainsi que la société qui nous entoure. La distanciation offre cette possibilité de déconstruire les hiérarchies sexuelles et sociales : rendre le familier inacceptable pour les lecteurs et lectrices. « SF narratives can be used to break down, or to build up » (Lefanu, 1989 [1988], p. 20). En d'autres mots, réaménager

l'organisation sociale pour mieux l'interroger (Atwood, 2011, p. 62). Et ce sont justement les œuvres qui déploient un rationalisme sceptique entre les lignes qui sont les meilleurs livres de science-fiction, selon Lefanu, « for feminism is based upon a profound scepticism : of the “naturalness” of the patriarchal world and the belief in male superiority on which it is founded » (Lefanu, 1989 [1988], p. 92).

Il me reste alors à plonger dans le scepticisme. Écrire en enlevant les lunettes colorées qu'on porte parfois pour mieux vivre au quotidien. Mais dans mon cas, c'est déjà fait. Je suis tombée du fil mince sur lequel je marchais. Je respire le doute. Il me faut écrire. Une science-fiction. Une dystopie. Un monde qui fera tomber toutes celles et ceux qui marchent les yeux fermés.

PRÉVENIR LES CAUCHEMARS

Lorsque les auteurs et autrices de science-fiction écrivent, ils et elles ont le désir d'établir « high standards for the genre, to inspire readers to intelligent responses, and to awaken writers to a “sense of responsibility” » (Le Guin, 1979, p. 23). Un des sous-genres les plus politiques de la science-fiction est la dystopie. Son but premier est de prévenir ses lectrices et lecteurs du danger qui les guette et de leur donner les outils pour orchestrer un changement.

La dystopie (ou l'anti-utopie) n'est pas l'envers de la société idéalisée propre à l'utopie, précise le théoricien Frédéric Claisse. Elle repose plutôt sur « la systématisation, le grossissement et la projection dans le futur de traits actuels d'une société perçus comme potentiellement menaçants » (Claisse, 2010, paragr. 2). Aussi pessimiste⁴ soit-il, l'univers proposé par la dystopie cherche à mettre en garde ses lecteurs et lectrices contre l'enveniment de certaines caractéristiques anxigènes de notre monde zéro. Ce sont des lendemains qui désenchangent et dont il faut empêcher la venue. La fiction offre une mise en garde, une expérience cauchemardesque pour mieux éveiller les consciences. Les dystopies mettent ainsi en scène un espace dédoublé : « celui de la menace qui sourd, en voie de réalisation, voire décrit comme déjà advenu — le domaine du *déjà là* —, et celui de sa résorption, l'interstice qui donne prise à l'action et permet de renverser le cours des choses » (Claisse, 2010, paragr. 3), faisant du sous-genre une littérature particulièrement susceptible de provoquer une réflexion politique chez ses lectrices et lecteurs.

Les autrices et auteurs de dystopies lancent un cri d'alarme, poursuit Frédéric Claisse. Elles et ils écrivent « pour être contredit[.e]s par l'histoire » (Claisse, 2010, paragr. 13). C'est souhaiter que leurs récits deviennent obsolètes pour les générations

⁴ Hoda M. Zaki distingue deux formes de pessimisme en science-fiction : le pessimisme utopien et dystopien. « Utopian pessimism occurs when dystopian elements in a text are depicted as occurring in, and caused by, specific historical forces. This type of dystopianism is open-ended in its materialism. Dystopian pessimism, on the other hand, assumes that dystopia is inevitable because its origins are ontological or otherwise metaphysical. In this view, the reasons proposed for social degeneration cannot be successfully countered because they are transcultural and transhistorical; pessimistic dystopias are thus close-ended and idealistic » (Zaki, 1990, p. 244).

futures, car elles ne ressentiraient plus les peurs illustrées dans leurs romans. Chaque futur cauchemardesque imaginé appartient aux angoisses liées au présent, au monde zéro, et c'est pourquoi Frédéric Claisse qualifie les dystopies de « futurs antérieurs » : « La projection dans l'avenir est un détour pour parler du présent : ce que le régime fictionnel transcrit au futur est toujours déjà là, en puissance, dans le monde réel » (Claisse, 2010, paragr. 24). Puisque la catastrophe se présente comme étant déjà survenue dans le texte, elle peut être assimilée par le lecteur ou la lectrice, puis prévenue. Ce sont des futurs réversibles qui veulent avant tout permettre l'*empowerment* de leurs destinataires (Claisse, 2010, paragr. 35).

Alcena Rogan poursuit dans la même lignée, tout en ajoutant une réflexion féministe. La particularité de la dystopie féministe est qu'elle axe ses préoccupations sur des questions genrées : « the author uses estrangement to render freshly visible some aspect of how our social relations are shaped by sexual politics » (Rogan, 2002, p. 7). Plus particulièrement, les dystopies féministes représentent souvent la répression de l'indépendance sexuelle des femmes, selon Sarah Lefanu : « They show women trapped by their sex, by their femaleness and reduced from subjecthood to function » (Lefanu, 1989 [1988], p. 71). Parmi les autrices qui se prêtent au genre, on trouve notamment Katherine Burdekin, Suzy Meker Charnas, Margaret Atwood et Zœ Fairbairns. À l'instar de la science-fiction féministe, la dystopie féministe utilise la distanciation pour rendre le futur familier et le présent étrange, afin de faire valoir le danger sexiste des comportements habituels, et pourtant alarmants, de notre société. Il me semble davantage intéressant de s'attarder aux dangers résidant dans les habitudes quotidiennes, le domestique, le personnel. Prenons les exemples du film *Children of Men*⁵ et du roman *The Handmaid's Tale*. La prémisse de ces deux fictions est assez similaire : d'un côté, aucun enfant n'est né depuis dix-huit ans, à cause d'une stérilité humaine mondiale; de l'autre, les femmes sont de plus en plus stériles en raison des changements climatiques, et lorsque les enfants naissent, plusieurs sont difformes. Dans le film, la stérilité mène à un chaos politique qui affecte presque tous les pays : puisque l'avenir de l'humanité est

⁵ Je ne parlerai ici que de l'adaptation cinématographique de *Children of Men* et non du roman qui l'a inspiré, écrit par P. D. James en 1992.

rendu inexistant, le désespoir mène à un mode du « chacun pour soi ». Seule la Grande-Bretagne prétend être exemptée des guerres civiles et du désordre. Si la situation politique est tendue et l'Angleterre est secouée par les actions de groupes politiques et terroristes, la position des femmes n'y est pas problématisée. Cette infertilité incompréhensible n'affecte en rien la place sociale accordée aux femmes, place qui ressemble vaguement à la nôtre. Dans l'univers de *The Handmaid's Tale*, la baisse démographique engendre la peur, l'inquiétude, la montée de la religion, la précarité économique, mais surtout, la ségrégation entre les femmes : celles qui peuvent enfanter et celles qui ne le peuvent pas. S'instaure rapidement un système gouverné par des chrétiens extrémistes où les femmes fertiles deviennent de simples porteuses d'enfant, perdant leur liberté et jusqu'à leur propre nom. La reproduction devient institutionnalisée : un viol le jour de l'ovulation, entouré d'un rite religieux.

Il serait plus logique, dans l'univers de *Children of Men*, de voir les femmes devenir rats de laboratoire afin de résoudre l'infertilité, puisque la charge de la reproduction repose, dans notre société actuelle, sur le dos des femmes. À l'inverse, *The Handmaid's Tale* dépeint comment, au moindre bouleversement politique, ce sont les femmes qui en payent le prix. Le roman de Margaret Atwood est saisissant, puisqu'il montre que la situation des femmes peut continuellement se détériorer.

Margaret Atwood a construit son roman avec une seule règle : tous les éléments de son univers devaient s'inspirer de faits actuels et historiques concrets, jusque dans les détails du vêtement. Par exemple, les œillères que portent les femmes dans *The Handmaid's Tale* font référence aux œillères de l'époque victorienne. À l'émission *Tout le monde en parle* (*Tout le monde en parle*, 12 novembre 2017), Atwood affirme qu'elle voulait que tous les pays se sentent visés. Pour elle, « within each utopia, a concealed dystopia; within each dystopia, a hidden utopia » (Atwood, 2011, p. 85), c'est pourquoi elle crée le mot *ustopia*. Tout devient une question de perspective : l'utopie de l'un.e peut être la dystopie de l'autre. Afin de déconstruire le sexisme systémique qui empreint notre société, il me fallait, avec mon roman, retourner aux sources, au genre sexuel et à la binarité sexuelle qui régissent nos interactions sociales et notre identité.

PENSER LE FÉMINISME

Comme mentionné auparavant, la science-fiction est un genre littéraire utile pour parler métaphoriquement des rapports hommes-femmes : « As is common in much contemporary SF, the fictional situation serves as a metaphor for the author's vision of contemporary society, in which the cultural differences between men and women seem insurmountable » (Russ, 1995, p. 142). On peut alors explorer les barrières sexuelles et tester les constructions mêmes de féminité et de masculinité. La fiction a ce pouvoir de mettre une image sur des réalités difficilement saisissables : « Writers of feminist dystopian fiction are alert to the realities that grind down women's lives, that make the unthinkable suddenly thinkable » (Alderman, 2017). Pour ma part, il me tenait à cœur de traiter de la prescription de beauté imposée aux femmes. L'obligation d'être belle, selon certains critères très précis, témoigne métonymiquement de notre société hétéronormative, elle-même basée sur une binarité sexuelle qui a fonction de police d'identité. Avant tout, j'aborderai ces concepts féministes afin de mieux comprendre l'ampleur des dommages causés par l'industrie de beauté.

Le genre sexuel. Le genre sexuel (appelé *gender* en anglais), est la construction identitaire sociale associée à son sexe anatomique. Si on naît avec un pénis, on sera un homme, et inversement, avec une vulve, on sera une femme. En réalité, le simple sexe biologique ne serait pas l'indicateur de l'identité sexuelle. Cette dernière correspondrait aussi et surtout à une construction culturelle complexe : depuis notre tendre enfance, nous sommes socialisé.es comme étant des « filles » ou des « garçons ». Selon la psychologue Louise Cossette, « les différences psychologiques ou comportementales entre les sexes [...] sont presque absentes chez les bébés et les jeunes enfants » (Cossette, 2012, p. 33) et s'accroissent de l'enfance à l'âge adulte. Le *gender* s'exerce dans une performativité : je performe et répète les comportements associés à la féminité car je suis socialisée en tant que femme et non parce que mes hormones ou ma biologie dictent mes gestes. De sorte que, lorsqu'on donne un test de géométrie à des élèves de 11-13 ans, les garçons réussissent mieux que les filles, mais si ce même test se présente plutôt

sous la forme d'un exercice de dessin, les filles obtiennent de meilleurs résultats que les garçons (Vidal, 2012, p. 19). La performativité de son genre peut donc aller jusqu'à teinter la perception de ses propres capacités intellectuelles. Judith Butler définit le *gender* ainsi :

Le genre, c'est la stylisation répétée des corps, une série d'actes répétés à l'intérieur d'un cadre régulateur des plus rigide, des actes qui se figent avec le temps de telle sorte qu'ils finissent par produire l'apparence de la substance, un genre naturel de l'être (Butler, 2005 [1990], p. 109).

Selon cette vision, que je partage, le féminin et le masculin sont des concepts construits, imposés, puis renforcés par l'usage. On les répète jusqu'à les naturaliser et y voir l'essence même de notre identité.

Nicole Brossard écrit : « Ceci n'est pas affaire de sexe mais de condition *f* ou *m*. Quand nous ne ferons plus d'enfant ensemble, le futur sera la condition humaine » (Brossard, 2009 [1985], p. 34). Dans mon roman, la fin de la reproduction hétérosexuelle n'élimine pas la prescription de féminité et de masculinité. D'après moi, il faut avant tout une déconstruction de la binarité sexuelle : tant et aussi longtemps que la société reposera sur de tels modèles (hommes et femmes) pour se construire institutionnellement et culturellement, le sexisme systémique continuera d'œuvrer, car il est « impossible de dissocier le "genre" des interstices politiques et culturels où il est constamment produit et reproduit » (Butler, 2005 [1990], p. 63).

La binarité sexuelle. Non seulement la société se construit sur le genre sexuel, mais elle n'en reconnaît que deux : l'Un (homme) et l'Autre (femme). Comme le remarque Simone de Beauvoir,

en vérité il suffit de se promener les yeux ouverts pour constater que l'humanité se partage en deux catégories d'individus dont les vêtements, le visage, le corps, les sourires, la démarche, les intérêts, les occupations sont manifestement différents (Beauvoir, 2008 [1949], p. 23).

La binarité simplifie l'expérience de la multiplicité afin d'exercer des pouvoirs de légitimation et d'exclusion par une essentialisation des dogmes, comme l'indique Judith Butler :

Le pouvoir juridique « produit » incontestablement ce qu'il prétend simplement représenter [...]. En effet, la loi produit l'idée d'un « sujet avant la loi » puis fait disparaître cette formation discursive avant de la convoquer à titre de prémisse fondatrice naturalisée pour légitimer en retour l'hégémonie régulatrice de cette même loi (Butler, 2005 [1990], p. 61).

On se retrouve habitée.e d'une police sexuelle ou, comme le précise Foucault, c'est que le sexe devient « non seulement une affaire laïque, mais une affaire d'État; mieux, une affaire où le corps social tout entier, et presque chacun de ses individus, [est] appelé à se mettre en surveillance » (Michel Foucault cité dans de Lauretis 2007, p. 63). Toujours observées, épiées, les femmes d'une cité de verre, comme dans ma fiction, entretiendraient cette surveillance, s'autoréguleraient afin que personne n'échappe à la construction de la féminité. En plus d'interdire la possibilité de personnes non binaires, trans et autres qui se définiraient en dehors du modèle normatif, la binarité sexuelle renforce le sexisme systémique de notre société : on explique l'infériorité des femmes par ce schéma.

Une telle binarité⁶ qui cadre les gens dans des boîtes très précises me donne l'impression que les hommes et les femmes grandissent dans deux univers complètement différents, à l'image des deux discours véhiculés (virilité et féminité), alors que nous sommes élevé.es dans la même ville, voire la même famille. Si on grossit un peu ce constat, c'est comme si, au sein d'une même cité, les hommes vivaient d'un côté et les femmes de l'autre, ce qui expliquerait pourquoi leurs constructions sociales sont si opposées. Sans contact, il y aurait un grand mur qui les diviserait, afin d'empêcher toute divergence de la binarité sexuelle. C'est la logique de la ségrégation des toilettes publiques menée à son paroxysme. L'exagération de ce constat donne naissance à l'univers de ma fiction. Dans ce monde où le grand mur divise les hommes et les femmes, la non-mixité permettrait aux femmes d'explorer leurs relations en dehors des rapports masculins, puisque, habituellement, « les femmes nous sont données dans leurs

⁶ À la binarité sexuelle, nous pouvons ajouter d'autres schémas binaires, tels que raciale ou d'orientation sexuelle. Toujours, une case prime sur l'autre, celle qui détient davantage le pouvoir dans la société : homme, cis-genre, hétérosexuel, blanc, riche, etc. L'intersectionnalité en féminisme est de prendre en compte ces différents modèles d'oppression : une femme noire et lesbienne rencontrera plus d'embûches qu'une femme blanche et hétérosexuelle, par exemple.

rapports avec les hommes » (Woolf, 2017 [1929], p. 124) Mais ce serait aussi le lieu où, faute de pouvoir être autre chose que femme, les règles du genre sexuel se feraient d'autant plus sentir.

L'hétéronormativité. Lorsqu'on parle de binarité sexuelle, on ne peut négliger l'hétéronormativité — la prescription d'être hétérosexuel.le. L'Autre n'existe pas sans l'Un. Même si en apparence, dans mon roman, l'hétéronormativité est abolie, l'univers fictif est basé sur elle : si, du côté des femmes, tout tourne autour du concours de féminité, cette dernière s'incarne dans une logique de mariage hétérosexuelle du côté des hommes, où le pouvoir est donné à ceux qui reproduisent le modèle bourgeois de la famille. Une réelle déconstruction de l'hétérosexualité obligatoire inaugurerait, selon Monique Wittig, « un véritable humanisme de la “personne” affranchie des chaînes de sexe » (Monique Wittig cité dans Butler, 2005 [1990], p. 87). En étant toujours ramenées à l'état d'objet, à leur sexe, les femmes sont déshumanisées, puisqu'elles n'existent que sous le regard désirant mâle et hétérosexuel.

En écrivant ces dernières lignes, je ferme le couvercle de mon ordinateur portable, mets mon manteau (nous sommes en mars et tanguons entre le -10 et le 7 degrés) et sors du café. Tout de suite, j'ai la preuve, l'illustration même des concepts élaborés au dernier paragraphe. Je n'ai le temps de marcher que quelques rues qu'un homme, me croisant sur le trottoir, ralentit, pose son regard sur moi, le fait descendre de haut en bas, me contourne pour mieux reluquer mon postérieur et me lance « Nice, naughty and nice! ». Je sens son regard me lécher la peau. Il regarde mes cuisses et mes fesses. Il se donne le droit de m'objectifier. Je ne me sens pas assez en sécurité pour le confronter. Je déguerpis, résistant à l'envie de tirer mon manteau vers le bas. Je ne veux pas qu'il voit le malaise qu'il a créé, le pouvoir qu'il a sur moi. Entre deux paragraphes de mon mémoire de maîtrise, me voilà réduite, encore une fois, à l'état de viande fraîche, de proie facile, d'objet qui ne réussira jamais à devenir pleinement sujet à leurs yeux. La perversité d'un tel harcèlement de rue ne réside pas seulement dans la honte et le dégoût qu'il provoque. On nous apprend qu'il faut vouloir l'attention, que c'est la preuve même de notre féminité, une réitération de notre existence aux yeux des hommes (et sans le regard masculin, existerait-on réellement en tant que femmes?). J'ai une amie qui est

heureuse lorsqu'elle reçoit des commentaires dans la rue : elle se sent belle. Une autre, n'ayant jamais été harcelée, se demande si, en réalité, elle ne serait pas assez désirable pour recevoir l'attention. On en est à vouloir désirer cette violence quotidienne comme une affirmation de notre beauté, comme si la beauté conditionnait notre existence au monde. J'aimerais pouvoir dire que ce « Naughty and nice! » m'horripile jusque dans mes os, mais je dois me l'avouer : il y a là une réassurance sur ma féminité dans ce monde régi par l'hétéronormativité.

Cet événement m'amène à vouloir parler de la prescription de beauté chez les femmes, prescription que j'ai illustrée par un concours de féminité dans *La récolte des nénuphars*, en ce sens où les concours de beauté sont un symbole frappant de la performativité du genre féminin, mettant les femmes dans des rapports de compétition devant le regard désirant masculin. Réduites à leur apparence physique, les femmes d'un concours sont présentées comme des objets, l'idéal patriarcal du féminin, mais aussi un objectif à atteindre imposé à toutes les femmes : « Dans quelle mesure l'«identité» est-elle un idéal normatif plutôt qu'un fait descriptif de l'expérience? » (Butler, 2005 [1990], p. 84). Par ailleurs, le concept de féminité de notre société est très réduit : une dame a poussé mon amie d'enfance, qui s'est rasé les cheveux pour le Défi tête rasée, hors d'une toilette publique pour femmes, car elle voyait en elle un homme, faute de longue crinière. Il est curieux comment les femmes sont continuellement définies par leur corps, leur sexe, et rarement par leur humanité, leur ambition, leurs réflexions : « La femme au contraire sait que quand on la regarde on ne la distingue pas de son apparence : elle est jugée, respectée, désirée à travers sa toilette. » (Beauvoir, 2008 [1949], p. 50). Elles ne peuvent jamais « être comprises sur le modèle d'un "sujet" [...] précisément parce qu'elles constituent le fétiche de la représentation, et donc l'irreprésentable en tant que tel » (Butler, 2005 [1990], p. 86). Les concours incarnent cette prescription de beauté, mais cette dernière s'immisce dans nos vies au quotidien, régit l'image que nous avons de nous-mêmes et influence parfois directement nos objectifs de vie. Le cas de la joueuse de tennis Agnieszka Radwanska, qui priorise son image corporelle sur sa performance, en témoigne : « Radwanska acknowledged how her appearance mattered to her, essentially more than her performance, because, well, "I'm a girl." » (Kendall, 2015). Or, il est

impossible de se conformer parfaitement au modèle dominant, « parce qu'il s'agit d'imiter sans qu'existe d'original, dans un monde de copies, on ne saurait imiter sans défaut » (Fassin, 2005, p. 17). Ce qui revient à dire qu'aucune femme ne réussit pleinement à atteindre l'image parfaite de la Femme : il y aura toujours, quelque part, un défaut. La féminité est à tout jamais hors de portée. Et pour tenter d'accomplir sa féminité, il faut « se faire objet et proie, c'est-à-dire [...] renoncer à ses revendications de sujet souverain » (Beauvoir, 2008 [1949], p. 49).

Le concours de féminité dans *La récolte des nénéphars* est une façon de contrôler les femmes qui se dérobent à ce monde dystopique, mais il crée aussi un lien direct avec une mise aux enchères d'épouses pour les hommes riches de l'autre côté du grand mur. Celles qui remportent le concours pensent donc être victorieuses en sortant du verre, de ce monde binaire et de son regard envahissant; au contraire, elles sont victimes elles aussi de l'institution hétérosexuelle. Elles sont casées dans un état d'objet, de propriété achetée par un homme. Ici, comme Margaret Atwood, je suis proche du réel. Malheureusement, dans notre société, le concept « d'achat d'épouse » n'est pas désuet, ni même illégal, puisque facilement dissimulé derrière un voile de consentement mutuel. Les *mail order brides* constituent une industrie énorme dans laquelle les hommes peuvent déboursier jusqu'à 30 000\$ afin de rencontrer une femme d'outremer, l'épouser et la ramener dans leur pays (Mail Order Bride Prices). Les rapports de pouvoir s'accroissent : ce sont des hommes blancs, occidentaux, bien nantis, qui vont à la rencontre de femmes pauvres, souvent de pays défavorisés. Ces femmes rêvent d'une vie ailleurs et, encouragées fortement par la compagnie de *mail order brides*, influencent les hommes à déboursier pour certains services supplémentaires. On n'est pas loin de la mise aux enchères de mon roman. Mais si Astrid est réduite à l'état d'objet, elle reste néanmoins un sujet, puisqu'elle est la narratrice de sa propre histoire. De plus, alors que les hommes cherchent à isoler Astrid des autres femmes, elle trouve une consœur à travers le journal datant de 2019-2020. De façon involontaire, l'écriture intime crée une solidarité qui voyage dans le temps.

L'idée de femmes figurant dans un catalogue est reprise par les applications de *dating*, comme Tinder. La majorité des personnes qui utilisent Tinder sont des hommes,

et l'application est connue pour la prédominance de profils voulant des *one-night stand*. Certes, les hommes aussi sont présentés suivant une sorte de catalogage, mais ils ne subissent pas un harcèlement de messages et de *likes* comme cela arrive souvent aux femmes. Et surtout, leur « note de désirabilité » ne répond pas aux mêmes critères. Alors que Tinder promeut l'idée que les « notes de désirabilité » sont selon le nombre de *likes* reçus, la journaliste Judith Duportail découvre qu'elles sont le résultat de critères dangereusement patriarcaux. Par exemple, si un homme a un emploi bien rémunéré, sa note augmenterait, alors que pour une femme, elle descendrait (Sordet, 2019). Les technologies nouvelles qui influencent les rapports de séduction reproduisent plus souvent qu'autrement de vieilles conceptions sur les relations hétérosexuelles, de manière souvent dissimulée, tout en nous laissant croire à la modernisation, au changement et à la libération des femmes dans leur choix de partenaire. L'évolution technologique ne correspond pas nécessairement à une évolution de la vision du couple et il ne serait pas surprenant que même dans une ville sous dôme, où les femmes et les hommes vivent séparément, la notion d'hétéronormativité — incarnée dans une binarité sexuelle — soit difficile à déloger.

Nous pourrions vivre dans un monde où les murs sont en verre, il y aurait tout de même des manigances, des secrets qui se trament en arrière-plan, comme les motifs du concours de féminité dans *La récolte des nénuphars*. Déconstruire les préceptes patriarcaux demande de voir au-delà de ce qui nous est donné. Et c'est ce regard, lent mais changeant, que j'ai voulu donner à Astrid à la lecture du journal personnel. Un mouvement du regard que toute féministe connaît, en réalité.

Je demande à Martine Delvaux : « comment écrit-on un roman féministe? » Et elle me répond : « Aucune féministe ne veut écrire un roman à thèse. » Le terme pèse. Roman à thèse. Selon Susan Rubin Suleiman, on associe le roman à thèse aux textes de propagande et on lui reproche de vouloir « prouver » une idée. Il « se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse » (Suleiman, 1983, p. 14). Suleiman propose que tous les romans seraient « à thèse » dans une certaine mesure; mais pour elle, c'est un genre littéraire en soi et les œuvres qui s'y inscrivent forment

« d'une façon insistante, conséquente et inambiguë, la (ou les) thèse(s) qu'ils sont censés illustrer » (Suleiman, 1983, p. 14), tout en étant orientées davantage vers le pôle communicatif que vers le pôle poétique du langage (Suleiman, 1983, p. 29).

Un roman à thèse veut donner un message limpide, irréprochable dans son argumentation. Je ne souhaite pas envoyer un message. Si c'était le cas, il me faudrait éviter les ambiguïtés présentes dans ma trame narrative et mon univers. Par exemple, la séparation des hommes et des femmes permet de développer des rapports entre femmes loin des hommes, mais elle est aussi oppressante car elle renforce la binarité sexuelle :

le recours à de telles catégories identitaires est paradoxal puisqu'il a pour objet, d'une part, de libérer le groupe visé et, d'autre part, de l'enfermer, par le fait même, dans un cadre normatif rigide et qu'il passe ainsi sous silence le caractère factice et construit de cette catégorie (Baril, 2007, p. 69).

Les relations entre femmes sont perverties par un contexte de compétition. Elles sont constamment mises dans des rapports d'opposition, ce qui empêche une réelle solidarité. D'un autre côté, puisque la perspective donnée est celle d'une femme, Astrid, l'Un devient en réalité l'Une et ce sont les hommes qui deviennent l'Autre. Mais après la traversée du grand mur, Astrid comprend que l'institution a toujours été dans les mains des hommes et que sa société non mixte instaurait plutôt un faux-semblant de liberté. Mon intention n'est donc pas de donner un message clair, voire irréfutable, car le féminisme est pluriel, polyphonique, tentaculaire. Au lieu d'imposer un message, mon intention est de proposer une critique. Je veux critiquer la binarité sexuelle, les rapports de pouvoir entre femmes, l'institutionnalisation du sexisme, la prescription de beauté. L'oppression a plusieurs visages, plusieurs angles d'attaque et ce n'est que par la multiplicité que l'on peut tendre, ensemble, vers un *empowerment* : « Peut-être une coalition a-t-elle besoin de reconnaître ses contradictions et de se lancer dans l'action avec elles » (Butler, 2005 [1990], p. 81). Un roman politique pourrait ainsi s'écrire avec des nuances et des complexités, et même des contradictions. Après tout, comme l'indique Françoise Collin :

Le *corpus* féministe se renforcera de tous ses apports dans la convergence mais aussi dans la divergence des idées et des recherches. Ce dont il s'agit, c'est de constituer et de renforcer l'espace d'interlocution plutôt que la

formation d'une doctrine unique, forcément réductrice et sclérosante (Collin, 2014, p. 105).

Selon Collin, l'écriture féministe devrait se concevoir davantage comme une question de filiation. C'est par la multiplicité des voix féministes, parfois incomplètes, partielles, contradictoires, mais politiques, que le corpus féministe se crée, car comme le dit Virginia Woolf :

les chefs-d'œuvre ne sont pas nés seuls et dans la solitude; ils sont le résultat de nombreuses années de pensées en commun, de pensées élaborées par l'esprit d'un peuple entier, de sorte que l'expérience de la masse se trouve derrière la voix d'un seul (Woolf, 2017 [1929], p. 89).

Peut-être pourrions-nous dire que l'écriture féministe est ainsi une écriture en commun, une écriture qui permet de se rapprocher des autres femmes. Qu'en puisant en soi, on rejoint l'autre, comme le disait Ursula K. Le Guin. Qu'en participant à la polyphonie des voix, on brise aussi les murs non seulement de la binarité sexuelle, du *gender* et autres, mais les murs entre nous, les femmes, comme le suggère Nicole Brossard :

On ne peut inscrire *femmes entre elles* sans avoir à mesurer l'ampleur de cette petite expression : « se passer d'un homme », sans se heurter à la lecture du mur patriarcal sur lequel sont inscrites toutes les lois qui nous séparent de nous-mêmes, qui nous isolent des autres femmes (Brossard, 2009 [1985], p. 42).

Autour et avec des femmes, les mots, le discours se forme différemment. Nous n'avons rien à nous prouver (Brossard, 2009 [1985], p. 32).

C'est l'exagération de la binarité sexuelle et de la prescription de beauté chez les femmes qui m'a permis de participer à cette multiplicité. Moi qui voulais écrire un roman politique en me servant de la science-fiction, j'ai dû accepter la possibilité d'incohérences entre les idées véhiculées, quoique je préfère parler de nuances. Après tout, plutôt que le lieu d'élaboration d'un message à thèse, la science-fiction est un lieu d'exploration de concepts dans des cadres nouveaux et de remise en question de la façon même dont nous sommes construit.es. La critique dans *La récolte des nénuphars* passe par le fait de révéler les dangers que recèlent nos tendances actuelles (sexisme, pollution, etc.) — en montrant vers où cela nous mène. En même temps, critiquer, c'est aussi mettre en images, métaphoriquement, l'expérience de notre présent, le déplacer ne serait-ce que

légèrement pour témoigner des effets néfastes des traits sociaux actuels. Ou du moins, c'est ainsi que je conçois la science-fiction; mais peut-être qu'en réalité, je ne réussis pas tout à fait à insérer mon roman dans ce genre littéraire.

POUR L'AMOUR DE LA SCIENCE-FICTION

Je marchais sur un fil et j'en suis tombée. Si je dois écrire, c'est pour proposer quelque chose d'utile à mes futur.es lecteurs et lectrices. Je veux me servir de ma colère, faire déborder mon féminisme sur papier : ce serait ma contribution, celle de renforcer le nombre de femmes qui écrivent de la science-fiction, celle de remettre en doute notre présent par l'art. Faire réfléchir mes destinataires jusqu'à les pousser vers l'action, comme le dit Ursula K. Le Guin. Or, aussi grandioses qu'étaient mes intentions, je n'étais pas familière avec l'écriture de la science-fiction. Je ne savais pas rendre un univers crédible et je n'avais pas l'habitude de me poser des questions d'appartenance générique. Durant l'écriture de *La récolte des nénuphars*, je ne savais pas si j'écrivais réellement de la science-fiction et, même après avoir mis le point final, le doute persiste encore.

Mon roman répond-il aux codes du genre littéraire? Et s'il s'en éloigne, à quel moment peut-on dire que ce n'est plus de la science-fiction? J'aimerais faire un retour sur les différentes caractéristiques mentionnées plus tôt, celles qui servaient, pour les théoricien.nes, à définir la science-fiction, et ainsi voir où mon roman se place par rapport à elles.

1) *L'ancrage au possible se fait par la science (physique, technologie, médecine, histoire, sociologie, politique, etc.)*. Afin de présenter un univers qui pourrait potentiellement se concrétiser, les textes de science-fiction se servent d'une ou des sciences pour montrer que l'univers romanesque se situe dans *notre* réalité, et que ce ne serait que l'époque qui changerait. Sans cet ancrage, les textes se rapprocheraient davantage du fantastique et du merveilleux (ou de la *science fantasy*), où les règles de l'univers, inexplicables et improbables, ne sont pas contestées parce qu'on accepte que l'auteur ou l'autrice nous a transporté.es vers une *autre* réalité.

Dans mon roman, l'installation de l'univers ne se fait pas par une réflexion technologique, physique ou même historique. L'évolution vers une ville en verre où les femmes et les hommes habitent séparément n'est jamais bien définie. Pourtant, le mode de vie de ces habitant.es ressemble beaucoup au nôtre. L'ancrage scientifique que j'ai

exercé ici est politique : il transite par la réflexion féministe. J'ai repris certains traits de notre société, reconnaissables par les lecteurs et lectrices, des traits qui rattachent l'univers de verre à notre présent.

Or, peut-on réellement parler d'ancrage au possible lorsque la « science » utilisée est grossie, exagérée jusqu'à en devenir improbable? Je ne crois pas qu'un jour, les femmes vont habiter séparément des hommes, mais c'est une image utile pour traiter directement la question de la binarité sexuelle. C'est donc une extrapolation métaphorique de ce que nous vivons déjà. Selon Joanna Russ, les récits à caractère satirique peuvent provoquer la réaction : « ceci est exagéré et ridicule ». Mais cette réaction est suscitée par le fait même que c'est une exagération de *ce qui existe déjà*, amenant ainsi le lecteur ou la lectrice à remettre en question son propre monde zéro :

One believes because the detail is in the book, disbelieves because it is satirically exaggerated and hence absurd, believes because it is “only” an exaggeration of what, after all, does exist. [...] What is familiar is made strange — one disbelieves; however, it is rooted in the familiar — one believes (or rather stops disbelieving); yet it is absurd or comic — one begins to question the piece of actuality that has been used as a model for the satire (Russ, 1995, p. 19).

Après tout, écrire de la science-fiction, ce n'est pas essayer de prédire l'avenir, c'est plutôt explorer *un* futur, un autre univers sur notre planète. Margaret Atwood écrit : « I carefully say *a* future rather than *the* future because the future is unknown : from the moment *now*, an infinite number of roads lead away to “the future”, each heading in a different direction » (Atwood, 2011, p. 5). Néanmoins, c'est tout de même écrire un futur *possible*. Et peut-être tous les ingrédients sont-ils en place aujourd'hui pour nous diriger vers ce futur sous dôme où la seule façon de « terminer » la bataille des sexes est de les séparer définitivement?

Avec l'ancrage au possible qui se fait par la science, on entend ici la nécessité de donner de la crédibilité au récit. Pour être prises au sérieux, les œuvres de science-fiction doivent être cohérentes. Si on ne peut croire à l'univers du roman, on ne croira pas non plus à la trame narrative et aux personnages. Des éléments illogiques, impossibles, créeraient des failles dans la réalité qui nous est présentée. Nécessairement, dans tout

récit, il faut une cohérence interne, mais c'est d'autant plus le cas en science-fiction puisqu'elle cherche à instituer un monde différent, mais réaliste et crédible. La question de la crédibilité est délicate en science-fiction, comme en témoignent ses autrices féministes : « The writing of *The Handmaid's Tale* gave me a strange feeling [...]. How thin is this ice? How far can I go? How much trouble am I in? What's down there if I fall? [...] *Is anyone going to believe this?* » (Atwood, 2011, p. 87, Atwood souligne).

Ce sont des questions qui m'ont habitée durant l'écriture : si on ne croit pas au récit, on ne croira pas non plus à la critique politique qui le sous-tend. C'est pourquoi j'ai dû exercer une grande vigilance lorsqu'il était question de l'univers romanesque. Un exemple probant est celui de la nourriture. Si je n'y avais pas porté attention durant l'écriture du premier jet, à la relecture, les éléments comestibles sautaient aux yeux : si ces femmes habitent sous verre, ont-elles réellement accès à des aliments frais? Et si oui, tout le monde y aurait-il droit? J'ai remplacé les repas chauds par des barres protéinées et l'alcool par du vin synthétique. Je devais faire plusieurs lectures du roman, ne serait-ce que pour être certaine d'éviter toute incohérence. Et encore, j'avais oublié une scène où les femmes, durant les festivités, se versent une bouteille de champagne sur la tête. Déjà, y aurait-il du champagne, une diversité dans les boissons? Et si oui, est-ce que ces femmes en situation défavorisée se verseraient sur la tête ce produit rare, un luxe pour un monde sous dôme? Toutes des questions que l'on ne se pose habituellement pas, ou du moins, qu'on se pose autrement lorsqu'on écrit un roman « mimétique ».

Ainsi, dans *La récolte des nénuphars*, l'ancrage au possible se fait par le politique, principalement, malgré son grossissement. Puiser dans le réel et entretenir une cohérence interne facilite la crédibilité du récit, ce qui est essentiel lorsqu'on veut, comme avec la dystopie, prévenir ses lecteurs et lectrices d'une menace inhérente à leur société.

2) *La distanciation*. L'effet de distanciation est la caractéristique principale de la science-fiction, selon Darko Suvin. C'est de rendre l'étrange familier et le familier étrange, l'étrange étant le nouvel univers futuristique et le familier, le monde zéro. Dans les textes de science-fiction, « we are plunged instantly into a strange world and we never return from it » (Russ, 1995, p. 20). Ce n'est pas le cas de mon roman, puisqu'un récit au

présent (le journal personnel) accompagne en parallèle le récit au futur. Le familier reste toujours activement familier, ce qui empêche peut-être l'effet de distanciation (de rendre l'étrange familier), ou du moins, en altère la portée.

J'ai l'impression que cette distanciation s'effectue davantage sur la narratrice du futur, Astrid, elle aussi lectrice du journal personnel. Elle s'habitue à ce nouvel univers (qui est le nôtre), il devient familier pour elle. Elle porte alors un nouveau regard sur sa propre société, devenue étrange à ses yeux. Sa lecture d'un texte du passé justifie sa position ambivalente, voire critique, sur sa ville. C'est une façon pour moi d'aborder ce monde et de montrer en quoi il est différent, problématique, à partir d'une perspective interne. Par exemple, pourquoi, sans la lecture du journal, Astrid contesterait-elle la transparence des murs, si c'est la seule chose qu'elle a connue?

Si la distanciation est un procédé qui permet de forcer un regard critique des lectrices et lecteurs sur leur monde zéro, mettre le présent et le futur en parallèle — constamment comparés ou même en influence l'un sur l'autre — favoriserait un état d'alerte par rapport à leurs ressemblances. Après tout, il s'agit de faire sentir que ce futur ne s'éloigne pas autant de notre présent qu'on le voudrait. Que l'étrange et le familier s'entremêlent, et qu'au final, on pourrait se poser la question : est-ce seulement le monde du futur, dans *La récolte des nénuphars*, qui est dystopique?

3) « *Hence, my love for science fiction, which analyzes reality by changing it* ». C'est Joanna Russ qui attribue cette caractéristique à la science-fiction, une des plus intéressantes, selon moi. Les œuvres de science-fiction qui passent par le biais d'un univers autre pour traiter de façon problématique du nôtre sont souvent celles qui ont la plus grande portée critique. Certes, tous les romans de science-fiction, de près ou de loin, offrent un monde fictif qui est différent du nôtre; or, je crois que Russ parle spécifiquement de ceux qui le font avec l'intention première d'analyser notre réalité, notre monde zéro.

Dans mon cas, la volonté initiale a toujours été de parler de notre présent. La ville de verre est sans doute davantage un moyen qu'une fin en soi. Je change la réalité : le monde est un microcosme, une ville fermée sur elle-même par un dôme, en raison d'une crise écologique. Tous les murs sont en verre et les femmes et les hommes habitent

séparément. Il existe également un concours de beauté qui régit le monde médiatique du côté des femmes, mais sert de mise aux enchères d'épouses pour les hommes.

Mais peut-on parler de réel changement si ce sont les mêmes paradigmes qu'aujourd'hui, parfois seulement légèrement déplacés? La situation écologique se dégrade et déjà, plusieurs endroits ne sont plus tout à fait habitables : eau contaminée, catastrophes naturelles, pollution de l'air. Les murs en verre rappellent notre architecture moderne, mais pourraient aussi être un déplacement de notre rapport à la vie privée dans un cadre où les réseaux sociaux dominant nos interactions sociales : celles du voyeurisme et parfois de la difficulté de garder notre vie privée secrète (divulgation de notre image sur Internet sans notre permission, surveillance de notre trace numérique, etc.). Au risque de me répéter, les hommes et les femmes sont encore aujourd'hui construit.es de façon différenciée, selon une culture de la masculinité ou de la féminité en opposition, et pourraient très bien avoir grandi carrément dans deux mondes séparés. Et finalement, les concours de beauté existent : parfois, on a même des concours pour les fillettes. Mais cette pression d'être belle, encouragée par l'industrie de la beauté, régit nos vies et nos rapports au désir masculin. Il ne faut pas non plus oublier l'existence du trafic sexuel, des femmes qui deviennent des propriétés, des *Mail Order Brides* et du marchandage financier qui a longtemps dominé (et domine parfois encore) les contrats de mariage. La réalité que nous connaissons est *changée* dans *La récolte des nénuphars*, mais seulement par un grossissement des réalités connues aujourd'hui

4) *La science-fiction joue sur le temps*. C'est peut-être la caractéristique la plus facilement reconnue : la science-fiction se déroule à une autre époque, que ce soit un futur ou bien un passé modifié (uchronie et *steampunk*). Sur ce point, mon roman correspond parfaitement au genre : son action se déroule dans un futur rapproché. On m'a déjà posé la question : pourquoi la science-fiction, pourquoi écrire un futur, et non pas un monde parallèle? Un monde parallèle — quoique potentiellement, il pourrait s'insérer dans la catégorie très large de la science-fiction — rompt les fils qui rattachent la diégèse à notre présent. Un monde parallèle, c'est un monde autre, en marge, dans lequel nous n'aurions jamais mis les pieds. Je souhaite, à l'image de Margaret Atwood, que mes lectrices et lecteurs se sentent concerné.es par l'univers que je leur présente. Au

lieu qu'ils et elles pensent *ce monde ressemble au nôtre*, je souhaite leur provoquer la réflexion *ce pourrait être nous* ou même *ceci nous ressemble déjà*. Le point de départ qui mène au futur présenté, c'est l'état actuel des choses, ce qu'ils et elles connaissent très bien.

Néanmoins, une bonne partie du roman est consacrée au présent, par le biais du journal intime retrouvé dans le meuble jaune. C'est peut-être aussi un point d'ancrage au possible, c'est-à-dire une façon d'expliquer d'où est né cet univers futuriste. Cette position double de *La récolte des némophars* m'a amenée à poser un regard d'ores et déjà dystopique sur notre présent. Le voir comme dysfonctionnel et non comme un idéal perdu par rapport au futur. Certes, j'y invente une continuation, un futur au présent (2020 alors que nous sommes en 2019), mais avec la juxtaposition des deux temps de narration, je souhaite surtout montrer que nous sommes plus près du cauchemar que nous le pensons.

Si nous examinons les caractéristiques de la science-fiction que je viens d'évoquer — ce sont quelques-unes parmi tant d'autres — je ne coche décidément pas toutes les cases. J'ai l'impression de n'être ni tout à fait dans le genre littéraire, ni tout à fait à l'extérieur de lui. Je m'en rapproche, je tourne autour. Où se trouve la ligne? Est-ce que correspondre à une seule règle est suffisant pour dire que je fais de la science-fiction? Rappelons-nous, d'un autre côté, que selon Russ, les codes du genre et la théorie ne peuvent saisir tout à fait la science-fiction. Qu'avant tout, c'est l'usage qui prime, le choix des auteurs et autrices et des maisons d'édition.

La question se pose alors : est-ce que je souhaite me positionner dans la science-fiction?

Le terme même de science-fiction a causé un débat entre Margaret Atwood et Ursula K. Le Guin. L'autrice de *The Handmaid's Tale* disait qu'elle ne faisait pas de la science-fiction, mais plutôt de la *speculative fiction*. Pour elle, la science-fiction comprend des récits irréalistes, des extraterrestres qui envahissent la Terre ou autres scénarios peu probables qui n'impliquent pas une réflexion sur le présent et l'avenir qui nous guette. C'est pourquoi elle préfère spéculer sur l'avenir, proposer une évolution *possible*. Ursula K. Le Guin, en réaction à ces propos, reprochait à Atwood de ne pas vouloir s'affilier à

la catégorie populaire qu'est la science-fiction, préférant garder un statut littéraire plus élevé : « She doesn't want the literary bigots to shove her into the literary ghetto » (Ursula K. Le Guin cité dans Atwood, 2011, p. 5). Pour Le Guin, au contraire, la science-fiction spéculé de façon réaliste sur l'avenir qui nous attend. Tout ce qui est improbable, comme l'invasion des extraterrestres, se range plutôt dans la catégorie du *fantasy*.

Ce qu'Atwood appelait *speculative fiction*⁷, Le Guin le nommait donc science-fiction. Le mot est instable, et sa définition, facilement mouvante : « When it comes to genres, the borders are increasingly undefended, and things slip back and forth across them with insouciance » (Atwood, 2011, p. 7). Néanmoins, ces autrices mettent le doigt sur l'image qu'a le monde littéraire de la science-fiction. On s'attend à reconnaître certains codes, par exemple une réflexion sur la technologie et le développement scientifique, ainsi qu'un univers futuriste. Mais ces codes, dont les caractéristiques nommées précédemment font partie, sont mouvants. Jusqu'à un certain point, je peux faire ce que je veux de la science-fiction. Il est vrai, comme le dit Ursula K. Le Guin, que le mot a une portée significative dans le monde littéraire et qu'il est difficile de faire fi des conditions de réception.

En me positionnant dans la science-fiction, j'ai peur de ne pas être prise au sérieux. On associe au genre cette idée que le récit prime sur la poétique, d'où le commentaire que j'avais reçu : « d'accord, donc toi, tu aimes *inventer* des histoires ». Le genre littéraire est rangé dans la littérature populaire, autrement dit, on y voit des romans dont la fonction première est de divertir au lieu de faire réfléchir. Dans un roman populaire, on s'attend à retrouver des personnages stéréotypés ou archétypaux. En gros, ce serait de la littérature « facile ». Comment, après tout, être prise au sérieux lorsqu'on se

⁷ En 2013, dans le magazine *Mosaic*, R. B. Gill écrit : « Where consideration of speculative fiction has moved beyond commercial interests, it has raised such questions as whether it is the cover term and science fiction the subtype, or vice versa [...]; whether it includes categories like fantasy [...]; and, indeed, whether, as Samuel R. Delany puts it, speculative fiction is merely "one of the numerous terms that numerous critics for numerous reasons have decided is inadequate for the numerous things that fall under it" [...] » (Gill, 2013, p. 72). Le débat entre Atwood et Le Guin n'est qu'un parmi tant d'autres entre ces genres difficilement saisissables.

positionne dans un mode d'invention : « how can one write seriously about nonexistent subject matter? » (Russ, 1995, p. 16). Le conseil que donne Ursula K. Le Guin est celui de se plonger à l'intérieur de soi-même lors de l'écriture afin de rejoindre l'autre, une façon d'éviter les simplifications :

If the only tool he uses is the intellect, he will produce only lifeless copies or parodies of the archetypes that live in his own deeper mind and in the great works of art and mythology. If he abandons intellect, he's likely to submerge his own personality and talent in a stew of mindless submyths, themselves coarse, feeble parodies of their archetypal origins. The only way to the truly collective, to the image that is alive and meaningful in all of us, seems through the truly personal. [...] To reach the others, the artist goes into himself. [...] The farther he goes into himself, the closer he comes to the other (Le Guin, 1979, p. 78).

Il faut investir les lecteurs et lectrices dans l'histoire, qu'ils et elles s'identifient aux personnages et soient sensibles aux événements qui les affectent. Je dois ouvrir la porte à l'intime, oser l'échappée de mon intériorité, de ma sensibilité. La solution me paraissait être de tout simplement parler de mon présent. De mon féminisme. De mon rapport au monde. De ma colère. De ma perspective. Perspective qui influence la vision de la narratrice du futur et explique son rapport différent au monde. Le personnel inséré dans le roman a plus d'une fonction : éviter les archétypes, provoquer un effet de distanciation chez la narratrice du futur, entretenir un point d'ancrage au présent.

Et si, alors, je revendiquais le fait d'écrire de la science-fiction, j'aurais peur qu'on me reproche de ne pas me plier suffisamment aux règles du genre. Après tout, quand j'ai présenté le projet, un homme m'a tout de suite dit : « Pardon d'insister, mais selon moi, tant qu'il n'y a pas de réelle réflexion sur la technologie, ce n'est pas de la science-fiction ». Il est vrai que *La récolte des nénéphars* ne correspond pas à toutes les caractéristiques dominantes du genre littéraire. J'ai l'impression d'être dans une position ambivalente, pas tout à fait à l'intérieur du genre littéraire, pas tout à fait à l'extérieur, à l'image peut-être de mon récit double (présent/futur). Peut-être pourrais-je le voir ainsi : je suis à la fois *dans* la science-fiction *et* à l'extérieur d'elle, un peu comme Astrid, qui est à la fois dans le dôme et à l'extérieur de celui-ci lorsqu'elle lit les passages du journal personnel. Il me revient alors la possibilité d'affirmer cette position paradoxale qui est

celle, après tout, qui m'a accompagnée durant l'écriture et qui témoigne de tous ces questionnements.

PERSPECTIVES DYSTOPIQUES

Comme le dit Françoise Collin, qui réfléchit sur l'écriture féministe et sa filiation, le regard féministe permet de révéler le potentiel de changement et de basculement dans la vie socioculturelle, « car on voit bien qu'un certain monde vacille sans percevoir exactement les contours de celui qui émerge, de sorte qu'il doit se dire en termes de science et de science-fiction confondus » (Collin, 2014, p. 97). Il est intéressant qu'elle évoque ce choix de genre littéraire, que ce serait par la science-fiction que l'on pourrait parler de l'émergence d'un nouveau monde, puisque cela demande une expression en termes de *possibilités*, de *peut-être*, en termes, disons-le, fictionnels dans un cadre futuriste. Entretenir un rapport présent/futur dans l'optique d'une articulation d'idées politiques est justement le propre du sous-genre de la dystopie. Or, pour rappeler Margaret Atwood, une dystopie (ou *ustopia*, le terme qu'elle a forgé et dont il a été question plus haut) est toujours une utopie pour un groupe et un cauchemar pour un autre. Ou comme le dit Naomi Alderman, en parlant de son livre *The Power* : « Is my novel dystopian? Only if you're a man » (Alderman, 2017). J'aimerais avancer l'idée qu'écrire une dystopie, c'est une façon d'aborder le monde, un choix dans l'angle du regard posé sur notre société, dans le but explicite d'influencer les perspectives.

Avant tout, je tiens à préciser que mon roman s'adresse particulièrement à des lectrices, des femmes qui pourront comprendre les points de référence et s'y identifier, comme la prescription de la beauté et la violence institutionnelle qui leur est imposée. L'univers de *La récolte des nénuphars* pourrait ne pas paraître dystopique aux yeux des lecteurs masculins, étant donné que les hommes peuvent jouir d'un monde sans femmes, un *no-woman's land* souvent fantasmé (Delvaux, 2015), sans perdre leurs privilèges sexuels sur ces dernières. Bien sûr, j'aborde la question de l'imposition de la masculinité et de l'hétérosexualité obligatoire chez les hommes, mais ce n'est que rapidement, puisque mon intérêt porte surtout sur la construction de la féminité dans un monde binaire. Toutefois, la dystopie tente justement de modifier notre façon d'appréhender la société pour nous faire prendre conscience des tendances dangereuses qui s'y manifestent. Elle

met le doigt sur un sentiment anxiogène ressenti déjà ici, dans notre présent, mais surtout, elle vise à « modifier la représentation qu’aurait son public d’une menace et ainsi provoquer un basculement de configurations » (Claisse, 2010, paragr. 6).

La force de la fiction repose sur le pouvoir de révéler les émotions véritablement enfouies au fond du ou de la lectrice : « c’est en affrontant fictionnellement certaines situations, en s’engageant fictionnellement dans certaines activités [...] qu’un rêveur, un imaginaire ou encore un joueur se met en accord avec ses véritables sentiments » (Kendall Walton, 1995, cité dans Bourrit, 2012, paragr. 23). Mieux encore, les œuvres de fiction permettent d’ouvrir un nouveau cadre émotif chez leurs destinataires, en-dehors de celui attendu socialement : « la fiction a aussi le pouvoir de redécouper la carte du sensible pour s’inscrire en faux contre le partage institué des émotions, contre la pérennité de l’ordre qui reconduit à l’identique ce partage » (Bourrit, 2012, paragr. 28). Il est intéressant, dès lors, de concevoir la dystopie comme un redécoupage de la carte du sensible afin d’éveiller ses destinataires aux critiques politiques qu’elle fait et ainsi les pousser vers l’action. Même si, à la lecture de mon roman, les femmes seraient plus portées que les hommes à ressentir les menaces décrites (puisqu’elles les concernent directement), les lecteurs masculins, en adoptant la perspective des personnages féminins de la dystopie, pourraient de leur côté être sensibilisés à la réalité quotidienne des femmes d’aujourd’hui. Bien sûr, on peut aussi réagir par le refus : « on marque une curieuse impatience devant la culture des autres lorsque ces autres vous menacent de vous englober dans un “nous” dont vous ne voulez pas » (Dayan, 1992, p. 141). Toutefois, dans *La récolte des nénuphars*, les lecteurs sont forcés à adopter la perspective de l’Autre. Basculent ainsi, le temps de la lecture, les rapports binaires de l’Un (l’homme) et l’Autre (la femme) : c’est l’Une (les femmes) contre l’Autre (les hommes). Si je ne peux prévoir quelle sera la réaction à mon roman, j’ose espérer qu’il pourra exercer un réel pouvoir de fiction, en ce sens où « toute lecture est une relecture de soi » (Bourrit, 2012, paragr. 29). Si je parvenais simplement à susciter des questionnements sur notre monde, ce serait pour moi une réussite, car déjà, ma dystopie aurait joué sur les perspectives des lecteurs et lectrices.

Lorsqu'il est question des effets de lecture, un autre aspect intéressant, comme le signale Bernard Bourrit, concerne la façon même d'habiter les lieux durant la lecture : une lectrice va dans le jardin pour lire et, grâce au livre, est transportée dans un nouvel univers. Elle habite deux lieux : le monde fictionnel et le jardin. Mais ce jardin, en arrière-plan, flotte devant elle « comme un mirage » (Bourrit, 2012, paragr. 4) : « Tout se passe en effet comme si la conscience de voir, sous l'effet de la lecture, se désolidarisait de la vision du lecteur et, du coup, cessait de se réfléchir dans le miroir de l'esprit » (Bourrit, 2012, paragr. 4). La fiction pourrait alors jouer sur la réflexion de cette réalité, pourrait la distordre par le biais du nouvel univers dans lequel la lectrice est transportée. Et plus l'univers fictionnel s'éloignerait de la réalité, plus le contraste permettrait de jouer sur la distanciation, donc sur le regard de la lectrice qui verrait le lieu en arrière-plan, sa société, comme étrangère et lointaine : son monde zéro présenté sous un nouveau jour. Avec une dystopie réussie, la réalité dans laquelle on retourne, après avoir déposé son livre, ne serait plus tout à fait la même. Et si la réalité n'a pas, dans les faits, changé, c'est que notre perspective, elle, influencée par la fiction, a été modifiée.

Or, dans les romans dystopiques, on montre souvent notre présent comme un lieu préférable où vivre et qu'il aurait fallu conserver, si ce n'était des deux ou trois traits menaçants qu'on aurait dû remarquer et corriger. On se sent choyé.e, à la lecture, de vivre en 2019 et on compte simplement augmenter sa vigilance afin d'éviter la concrétisation du futur négatif dépeint dans le roman. Dans le cadre de ce projet, je ne souhaitais pas instiguer un tel sentiment (celui d'être soulagé.e de vivre dans le présent), puisque le futur proposé n'est qu'une métaphore de ce que l'on vit déjà. J'ai tenté d'apposer un regard dystopique sur mon monde zéro à l'intérieur des fragments de journal personnel. Un univers empreint d'angoisse, sur le bord de la dérive, et pourtant le nôtre. Un univers où, selon les uns, la victoire des Français à La Coupe du monde est un événement réjouissant, et pour les autres, une histoire d'horreur. Il existe une dystopie dissimulée à l'intérieur de notre monde. Prenons notre pays, le Canada, où il fait plutôt bon vivre, pour les uns, alors que pour les autres, les Premières Nations, la réalité se rapproche davantage du cauchemar : pour ne nommer que quelques injustices, ils et elles sont traité.es en citoyen.nes de seconde classe et des services de base leur sont parfois

refusés (eau, électricité), sans oublier le fait que le gouvernement passe sous silence le féminicide qui les affecte gravement. Peut-être devrions-nous adopter une perspective davantage dystopique sur notre société afin de la voir sous ses vraies couleurs? On se rendrait compte que la menace s'est déjà concrétisée à plusieurs niveaux. La perspective dystopique serait-elle justement un angle que nous pourrions employer, au sein d'une fiction, sans passer par un univers futuriste? Si mon roman se concentrait uniquement sur la partie du journal personnel, serait-ce toujours une dystopie? Ou faut-il nécessairement la cité de verre? Peut-on parler de dystopie *au présent*?

Il est certain que dans une science-fiction, on s'attend minimalement à un déplacement temporel. Mais si l'on détache la dystopie de la science-fiction — c'est-à-dire la voir comme un genre littéraire en soi et non comme un sous-genre —, la prescription d'un déplacement temporel se fait-il toujours sentir? Quand Frédéric Claisse définit la dystopie, elle est associée à une réflexion sur le temps, étant un futur antérieur : « La fiction dystopique propose l'expérience d'une *anticipation* incarnée de la menace » (Claisse, 2010, paragr. 3, je souligne). Mais encore une fois, il me semble que la nécessité de la projection dans l'avenir vient de cette idée que le présent n'est pas si mauvais *encore*, puisqu'il est toujours possible de changer. Comme le côté désespérant de notre société ne serait pas assez extrême, il faudrait le grossir, l'exagérer. Et pour rendre le grossissement crédible aux lectrices et lecteurs, le monde futuriste devient l'outil idéal. Pourtant, dans le cas de *La récolte des nénuphars*, l'ensemble du roman est une dystopie selon moi, ce qui inclut à la fois la partie au présent et celle au futur. Ou peut-être que c'est la juxtaposition des deux qui crée la possibilité d'un regard dystopique sur notre monde, car, comme nous l'avons vu, la présence du journal personnel permet de rattacher la cité de verre à notre réalité. L'univers du futur sert de métaphore pour le présent, et le présent dans le roman sert à rendre probable le futur proposé. Déjà, cette dystopie au temps dédoublé élargirait la définition qu'en fait Claisse puisqu'elle ne résiderait pas uniquement du côté de l'anticipation. Et pour l'écriture de ce roman, il me fallait au départ un regard dystopique sur ma société afin de pouvoir le traduire métaphoriquement dans un nouvel univers, pour tenter ensuite d'influencer la perspective de mes lectrices et lecteurs.

On a souvent l'impression que l'auteur ou l'autrice se retrouve dans son œuvre, s'y déverse même, parfois. Je ne croyais pas que le mouvement inverse pouvait arriver. Alors que je voulais jouer sur la perspective de mes lecteurs et lectrices, c'est ma fiction qui est entrée en moi, qui s'y est déversée comme porteuse d'une vérité que j'ignorais encore, alors que j'en suis la génitrice. C'est même ma propre perspective qui a été modifiée. À l'image de la lectrice dans le jardin, l'écrivaine qui termine sa fiction ne peut revenir dans son monde zéro sans le voir sous un nouveau jour.

La première influence marquante concerne la féminisation systématique que j'ai dû exercer lors de l'écriture du futur. Astrid, la narratrice écrivante, vit dans un monde composé uniquement de femmes. Les animaux sont des animales et la féminisation se poursuit jusqu'au mot quelqu'une. Sur une centaine de pages, je me suis habituée à une telle attention grammaticale. La violence de son effacement dans la langue, lorsqu'Astrid passe du côté des hommes, m'a moi-même épouvantée, d'autant plus que j'ai appris à écrire ainsi, c'est-à-dire à m'effacer dans la collectivité, et que je vis moi-même cette violence sans trop y prêter attention. Depuis, je n'utilise plus le mot « quelqu'un » lorsque je fais mention d'une femme. Il me faut la marque du féminin. Je vais dire une louve, une aigle, une lionne, une singe, une humaine quand la mention de genre est facultative (et donc habituellement masculine dans l'usage). L'écriture non inclusive me paraît plus choquante qu'auparavant, puisque je connais maintenant la facilité avec laquelle on peut s'habituer à appliquer une féminisation systématique. Si le Québec est fier d'avoir intégré la féminisation des métiers professionnels plus tôt que l'Académie française, on continue d'utiliser le masculin — comme marque neutre — pour « alléger » les textes. Il m'était même devenu difficile de masculiniser, comme je l'ai appris depuis l'enfance, lorsque j'écrivais les passages du journal personnel au présent dans le roman. En quelque sorte, l'écriture de *La récolte des nénuphars* m'a amenée à appliquer une rigueur plus féministe dans mon rapport à la langue. Je ne pensais pas possible un tel changement de vision, d'habitude et de regard critique politique sur l'outil de travail que j'utilise depuis des années, le langage, changement amené par l'usage même de cette langue.

L'influence de *La récolte des nénuphars* s'effectue à nouveau lors de la relecture; sans vouloir prétendre cette fois-ci qu'elle transforme quelque chose en moi, je crois plutôt

qu'elle a éveillé un malaise, une certaine peur, par son pouvoir prémonitoire : la fiction avait dépassé la réalité. Dans la narration du journal personnel, fragments inspirés de mon propre journal personnel, j'ai inventé une suite, un avenir rapproché à ma vie et aux conditions météorologiques du Québec, puisque ça se poursuit jusqu'en 2020 (et nous sommes aujourd'hui en 2019). Certes, il n'est pas difficile de prévoir les inondations, puisqu'en raison des changements climatiques, il y aura « une croissance du nombre d'inondations et de glissements de terrain au Québec » (Lachance, 2018). Or, en ce qui concerne les éléments de ma vie privée, mon journal personnel du futur semblait me lancer des signes. Afin de donner une suite plus intéressante au niveau narratif, j'ai créé une rupture entre le copain, C, et moi dans le roman : c'était pour refléter la séparation des hommes et des femmes dans le futur. Même que C, en lisant le texte, s'est avoué inquiet : « comptes-tu me laisser? » « Bien sûr que non », avais-je dit en balayant l'idée de la main, « ce n'est qu'un roman, c'est de la fiction ». Et j'ai oublié ce détail. Puis, plus tard dans l'année, j'ai quitté C. Cela faisait des mois que, sans le savoir, je n'étais plus amoureuse de lui. En suivant le conseil des autrices de puiser à l'intérieur de soi pour mieux rejoindre l'autre, je suis allée peut-être plus loin en moi que je ne l'aurais cru. J'ai mis par écrit ce qui devait me déranger à l'époque, tout en ignorant que ces questions m'habitaient. C'est ainsi que la fiction, *ma* fiction, était plus réelle et allait au-delà des discours de déni dans lesquels je croyais. Si la dystopie permet de mettre le doigt sur les sentiments anxigènes propres à notre société, elle réussit tout autant à cibler ce qui dérange chez soi, pour la personne qui l'écrit. Après tout, « the future can never be truly predicted because there are too many variables. You can however, dip into the present, which contains the seeds of what might become the future » (Atwood, 2011, p. 61). Et en plongeant en moi-même, en osant laisser libre cours à mon intériorité, j'ai prédit mon propre avenir, ou du moins, mis en mots l'impensable à ce moment-là. Et qui sait si, dans *La récolte des nénuphars*, quelques éléments du futur se confirmeront?

Ce serait terrifiant.

Et là est tout le paradoxe de l'écriture en science-fiction. Afin de rendre le récit crédible, on veut dépeindre un univers futuriste qui peut se réaliser, qui se rapproche dangereusement de ce que l'on connaît, surtout en dystopie. D'un autre côté, on ne

souhaite pas du tout que cet univers voie le jour, le but même de la dystopie étant d'en empêcher la venue. C'est chercher à avoir raison, tout en orchestrant par le fait-même une manière de démentir le roman. Je me demande comment se sent Margaret Atwood lorsqu'on lui dit que *The Handmaid's Tale* devient de plus en plus d'actualité : fierté ou désespoir? Mais c'est là où sa fiction devient réellement puissante : les femmes sont alertes à la menace, voient les signes arriver. Le roman devient soudain un argument repris par la population : les costumes des servantes écarlates servent maintenant de puissant symbole politique durant les manifestations (Beaumont et Holpuch, 2018), c'est la fiction qui est entrée dans la réalité. Alors que la science-fiction joue, durant la lecture, sur la distanciation, peut-être qu'une fois le livre déposé, tout se confond, l'étrange et le familier, le jardin et l'univers fictionnel. Et que les délimitations du réel sont plus floues qu'on pourrait le croire, à l'image de la porosité des codes du genre littéraire.

Je ne pensais pas que l'écriture d'une science-fiction féministe exercerait une transformation aussi grande dans ma vie personnelle. Je voulais changer le monde, écrire quelque chose d'utile, faire voyager mes lecteurs et lectrices vers une diégèse qui les remettrait en question. En réalité, c'est sur moi que j'ai exercé ce changement, sans même le vouloir. Ainsi, écrire une dystopie, c'est consciemment tomber du fil mince sur lequel on marche sans vouloir perdre pied. C'est vouloir faire autrement, faire voir plus loin, faire réfléchir ses destinataires, mais aussi soi-même. Je crois avoir écrit une dystopie, une science-fiction, mais je n'en suis pas toujours certaine. Un pied dans le genre, un pied à l'extérieur. Ce qui est certain, c'est que cette écriture a élargi mon regard, m'a fait approcher l'écriture autrement, m'a montré comment rendre une écriture plus personnelle, même lorsque tout mon être redoutait le danger de me révéler. C'était une expérience, celle d'écrire un roman féministe par le biais de la science-fiction, et je crois avoir relevé le défi. J'ai l'impression d'avoir fait un voyage dans le temps, que le futur coule dans mes veines. Le retour au présent ne me satisfait pas, je suis habitée d'une obsession. Il me faut creuser davantage la question, celle de l'écriture politique. Je souhaite partir à la recherche des traces fantômes de Lunie, découvrir l'ancre cachée des louves et des lionnes. Voyager peut-être vers d'autres dimensions pour tester et retester sans relâche et chercher à découvrir davantage la puissance des mondes imaginaires :

comment la fiction détient un pouvoir de changement énorme sur nos vies et, par le fait même, sur nos sociétés.

BIBLIOGRAPHIE

Articles et essais

Alderman, Naomi. (25 mars 2017). Dystopian dreams : how feminist science fiction predicted the future. *The Guardian*. Récupéré de <https://www.theguardian.com/books/2017/mar/25/dystopian-dreams-how-feminist-science-fiction-predicted-the-future>

Atwood, Margaret. (2011). *In Other Worlds : SF and the Human Imagination*. Toronto : Signal.

Baril, Audrey. (2007). De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler. *Recherches féministes*, 20(2), 61-90.

Beaumont, Peter et Holpuch, Amanda. (2018). How *The Handmaid's Tale* dressed protests across the world. *The Guardian*. Récupéré de <https://www.theguardian.com/world/2018/aug/03/how-the-handmaids-tale-dressed-protests-across-the-world>

Beauvoir, Simone de. (2008). *La femme indépendante*. Paris : Éditions Gallimard. 1949.

Bourrit, Bernard. (2012). La sensibilité littéraire. *Poétique*, 171(3), 259-275. Récupéré de <https://doi.org/10.3917/poeti.171.0259>

Brossard, Nicole. (2009). *La lettre aérienne*. Montréal : Éditions du Remue-ménage. 1985.

Butler, Judith. (2005). *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*. (C. Kraus, trad.). Paris : Éditions La Découverte. 1990.

Cabot, Cyrielle. (16 juillet 2018). Coupe du monde: sur Twitter, des femmes dénoncent de nombreuses agressions sexuelles dans les rues. *BFMTV*. Récupéré de <https://www.bfmtv.com/societe/coupe-du-monde-sur-twitter-des-femmes-denoncent-de-nombreuses-agressions-sexuelles-dans-les-rues-1490418.html>

Claisse, Frédéric. (2010). Futurs antérieurs et précédents uchroniques : l'anti-utopie comme conjuration de la menace. *Temporalités*, 12. Récupéré de <http://temporalites.revues.org/1406>

Collin, Françoise et Tahon, Marie-Blanche. (2014). *Françoise Collin : anthologie québécoise, 1977-2000*. Montréal : Éditions du Remue-ménage.

- Cossette, Louise. (2012). La différenciation psychologique des sexes : un phénomène en voie d'extinction? [Chapitre de livre]. Dans Cossette, Louise (dir.), *Cerveau, hormones et sexe. Des différences en question* (p. 29-48). Montréal : Éditions du Remue-ménage.
- Dayan, Daniel. (1992). Les mystères de la réception. *Le Débat*, 71(4), 141-157.
- Delvaux, Martine. (12 août 2015). L'homme des cavernes. *La presse plus*. Récupéré de http://plus.lapresse.ca/screens/60edc217-2d66-4b2c-a2aa-68dfa6147379_7C_0.html
- Fassin, Eric. (2005). Trouble-genre [Préface de livre]. Dans Butler, Judith, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion* (p. 5-19). Paris : Éditions La Découverte. 1990.
- Gill, R. B. (2013). The Uses of Genre and the Classification of Speculative Fiction. *Mosaic : a Journal for the Interdisciplinary Study of Literature*, 46, 71-85.
- Gomoll, Jeanne. (Septembre 1994). Contemporary Feminist Science Fiction. *Hot Wire*, 10(3). Récupéré de <https://search-proquest-com.proxy.bibliotheques.uqam.ca/docview/220873388?accountid=14719>
- How Much Does a Mail Order Bride Cost? *Mail Order Bride Prices*. Récupéré le 23 mars 2019 de <https://www.mailorderbrideprices.com>
- Lachance, Nicolas. (30 avril 2018). Les Québécois devront s'habituer aux inondations. *Journal de Montréal*. Récupéré de <https://www.journaldemontreal.com/2018/04/30/les-quebecois-devront-shabituer-aux-inondations>
- Lamoureux, Diane. (2016). *Les possibles du féminisme. Agir sans « nous »*. Montréal : Éditions du Remue-ménage.
- Lauretis, Teresa de. (2007). *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*. (M.-H. Bourcier, trad.). Paris : La Dispute/Snédit.
- Le Guin, Ursula K. (1979). *The Language of the Night : Essays on Fantasy and Science Fiction*. New York : Putnam.
- Lefanu, Sarah. (1989). *Feminism and Science Fiction*. Bloomington and Indianapolis : Indiana University Press. 1988.
- Melzer, Patricia. (2005). « Change my cultural “coloring” again » : Anti-colonial Identities in Octavia E. Butler's Feminist Science Fiction. *International Journal of Media and Cultural Politics*, 1(3), 247-261.
- Rieder, John. (2007). Life Writing and Science Fiction : Constructing Identities and Construction Genres. *Biography*, 30(1), v-xvii.

Rogan, Alcena Madeline Davis. (2002). *The Future in Feminism : Reading Strategies for Feminist Theory and Science Fiction* [Thèse doctorale]. Louisiana : Louisiana State University and Agricultural & Mechanical College, ProQuest Dissertations Publishing. Récupéré de <https://search.proquest.com/docview/305561565/>

Romney, Rebecca. (15 janvier 2019). This Science Fiction Novelist Created a Feminist Language from Scratch. *Literary Hub*. Récupéré de <https://lithub.com/this-science-fiction-novelist-created-a-feminist-language-from-scratch/>

Russ, Joanna. (1995). *To Write Like a Woman : Essays in Feminism and Science Fiction*. Bloomington and Indianapolis : Indiana University Press.

Sordet, Pascaline. (21 mars 2019). « L'amour sous algorithme » dévoile le côté obscur de Tinder. *Le Temps*. Récupéré de https://www.letemps.ch/societe/lamour-algorithme-devoile-cote-obscur-tinder?fbclid=IwAR2jnDsm-5JDHm-iw_GDgUApDIg2vnAOzYzE3EIaFtVZeFWV5qn5jIcwHUK

Suleiman, Susan Rubin. (1983). *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*. Paris : Presses universitaires de France.

Suin, Darko. (1977). *Pour une poétique de la science-fiction : études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*. (G. Hénault, trad.). Montréal : Presses de l'Université du Québec.

(12 novembre 2017). *Tout le monde en parle*. Montréal : Ici Radio-Canada Télé.

Vidal, Catherine. (2012). Cerveau, sexe et préjugés [Chapitre de livre]. Dans Cossette, Louise (dir.), *Cerveau, hormones et sexe. Des différences en question* (p. 11-28). Montréal : Éditions du Remue-ménage.

Woolf, Virginia. (2017). *Une chambre à soi*. (C. Malraux, trad.). Paris : 10-18. 1929.

Zaki, Hoda M. (1990). Utopia, Dystopia and Ideology in the Science Fiction of Octavia Butler. *Science Fiction Studies*, 17(2), 239-251.

Œuvres de fiction

Alderman, Naomi. (2016). *The Power*. London : Back Bay Books Little, Brown and Company.

Atwood, Margaret. (1986). *The Handmaid's Tale*. Boston : Houghton Mifflin Company.

Bersianik, Louky. (2012). *L'Euguélienne*. Montréal : TYPO. 1976.

- Bradbury, Ray. (2013). *Fahrenheit 451*. New York : Simon and Schuster. 1951.
- Butler, Octavia E. (1997). *Dawn*. New York : Warner Books. 1987.
- Cuaron, Alfonso. (2006). *Children of Men*. Grande-Bretagne : Strike Entertainment et Hit and Run Productions.
- Gilman, Charlotte Perkins. (2011). *The Herland Trilogy : Moving the Mountain, Herland, With Her in Ourland*. Blacksburg : Wilder Publications. 1911.
- Haden Elgin, Suzette. (2000). *Native Tongue*. New York : Feminist Press at the University of New York. 1984.
- Huxley, Aldous. (2006). *Brave New World*. New York : HarperCollins. 1932.
- Le Guin, Ursula K. (2018). *The Left Hand of Darkness*. London : Folio Society. 1969.
- Orwell, George. (2013). *1984*. London : Penguin Books. 1949.
- Piercy, Marge. (1976). *Woman on the Edge of Time*. New York : Fawcett Crest.
- Russ, Joanna. (1986). *The Female Man*. Boston : Beacon Press. 1975.
- Shelley, Mary. (2008). *Frankenstein*. Oxford : Oxford University Press. 1823.
- Verne, Jules. (2018). *De la Terre à la Lune*. Paris : Gallimard. 1865.
- Vonarburg, Élisabeth. (1998). *Le Silence de la Cité*. Québec : Alire.